

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

APRÈS #METOO : RÉFLEXIONS SUR LA CONSTRUCTION DE
L'AGENTIVITÉ SEXUELLE DE JEUNES FEMMES AYANT DES RELATIONS
SEXUELLES AVEC DES HOMMES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
CAMILLE PRATT-DUMAS

MARS 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier toutes les personnes sans qui je n'aurais pas réussi à terminer ce mémoire. En premier lieu, j'aimerais remercier ma mère qui, malgré une relation tumultueuse, m'a soutenue et accompagnée dans mes réflexions et crises existentielles tout au long de ce processus. J'aimerais également remercier toutes les personnes de mon entourage qui m'ont relue et encouragée. J'aimerais remercier mon colocataire qui m'a enduré pendant des semaines difficiles lorsque la rédaction se révélait plus ardue que prévu. J'aimerais remercier ma directrice, qui m'a guidée intellectuellement dans mes premiers balbutiements de recherche académique, ainsi que les évaluatrices pour leurs commentaires constructifs et leurs suggestions pertinentes.

De plus, je voudrais souligner le support émotionnel ininterrompu de Gustave, Rosa et Binou, les amours de ma vie.

Finalement, je tiens à souligner les différentes organisations qui m'ont offert un support financier pendant les deux dernières années : le Fonds de Recherche du Québec - Société et Culture (FRQSC), les caisses Desjardins, et la Faculté des Sciences Humaines de l'UQAM.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vi
INTRODUCTION ET MISE EN CONTEXTE DE LA DÉMARCHE.....	1
CHAPITRE I PROBLÉMATIQUE	5
CHAPITRE II QUESTIONS DE RECHERCHE	11
2.1 Question générale	11
2.2 Questions spécifiques	12
CHAPITRE III RECENSION DES ÉCRITS	13
3.1 Sociologie de la sexualité	13
3.2 Critiques féministes de la (hétéro)sexualité.....	14
3.3 Comportement sexuel encouragé.....	18
3.4 Agentivité sexuelle des (jeunes) femmes	20
3.5 Sexualité des jeunes.....	25
3.6 Impacts des vagues de dénonciations sur les réseaux sociaux	27
CHAPITRE IV CADRE CONCEPTUEL	34
4.1 Hétérosexualité	34
4.2 Entrée dans la sexualité	36
4.3 Agentivité sexuelle	37
CHAPITRE V MÉTHODOLOGIE	39
5.1 Univers d'analyse	39
5.2 Type de matériau	40
5.3 Principe de constitution de l'échantillon	41
5.3.1 Profil des participantes	42

5.4	Collecte des données – Utilisation de deux outils	43
5.4.1	Construction des outils : questionnaire et grille d’entretien.....	44
5.5	Codage des données.....	44
5.6	Analyse des données.....	46
CHAPITRE VI PRÉSENTATION ET ANALYSE DES RÉSULTATS		47
6.1	Réactions face aux mouvements de dénonciations.....	47
6.1.1	Différences #MeToo et #DisSonNom.....	48
6.1.2	Premier contact.....	49
6.1.3	Réactions des proches	50
6.1.4	Réflexions personnelles	52
6.2	Développement de l’agentivité sexuelle	59
6.2.1	Désir	59
6.2.2	Plaisir	62
6.2.3	Limites	65
6.2.4	Décisions.....	71
6.2.5	Affects.....	74
6.2.6	Réflexivité sur les pratiques précédentes	78
CHAPITRE VII DISCUSSION DES RÉSULTATS		80
7.1	Réactions face aux mouvements de dénonciations.....	80
7.2	Développement de l’agentivité sexuelle.....	84
CONCLUSION.....		93
ANNEXE A AFFICHE APPEL À PARTICIPATION		97
ANNEXE B GRILLE DE THÈMES		98
ANNEXE C QUESTIONNAIRE		104
ANNEXE D GRILLE D’ENTRETIEN		106
ANNEXE E GRILLE DE CODAGE.....		109
ANNEXE F FORMULAIRE DE CONSENTEMENT.....		110

BIBLIOGRAPHIE 114

RÉSUMÉ

Ce travail de recherche s'attarde à répondre aux deux questions suivantes : d'abord, comment les jeunes femmes québécoises ayant des relations sexuelles avec des hommes perçoivent-elles l'influence des mouvements de dénonciations qui ont eu lieu dans les dernières années? Ensuite, qu'est-ce qui caractérise les réflexions sur leur agentivité sexuelle de ces jeunes femmes?

S'inscrivant dans le contexte de la multiplication des mouvements de dénonciations de violences sexuelles, cette recherche tente de voir l'impact perçu que ces mouvements, et le contexte social particulier qui en résulte, peuvent avoir sur les jeunes femmes qui ont vécu leur entrée dans la sexualité dans ce contexte. L'objectif est de comprendre l'agentivité sexuelle de ces jeunes femmes telle qu'elles la vivent, et comment celle-ci est négociée dans un contexte hétéropatriarcal. J'explore également de quelles façons ces jeunes femmes, après ces campagnes médiatiques de sensibilisation, incorporent des éléments de cette culture contestataire dans leurs réflexions.

À l'aide de questionnaires et d'entrevues semi-dirigés auprès de 8 jeunes femmes, nous avons recueilli des données sur ce sujet. Les résultats ont été interprétés à la lumière de la littérature sur l'agentivité sexuelle des femmes, dans une perspective féministe critique de l'hétérosexualité comme rapport de domination des hommes sur les femmes. Les résultats nous montrent que l'agentivité sexuelle se développe progressivement, au fil des expériences des jeunes femmes interrogées.

Mots clés : agentivité sexuelle, jeunes femmes, hétérosexualité, sexualité des femmes, patriarcat, dénonciations en ligne.

INTRODUCTION ET MISE EN CONTEXTE DE LA DÉMARCHE

Depuis de nombreuses décennies, les femmes dénoncent le harcèlement et les agressions sexuelles, qui sont commises majoritairement par des hommes et dont les femmes sont majoritairement victimes (Sinha, 2013). Cependant, ces dénonciations ne mènent que rarement à des procès et les condamnations pour ce type de crime sont rares et généralement légères (Roy, 2017). En octobre 2017, Alyssa Milano a encouragé les femmes à dénoncer le harcèlement sexuel qu'elles ont vécu avec le tweet suivant : « Me too. Suggested by a friend: “If all the women who have been sexually harassed or assaulted wrote ‘Me too.’ as a status, we might give people a sense of the magnitude of the problem” » (Pflum, 2018). En moins de 24 heures, des milliers de personnes avaient partagé le tweet, parfois accompagné de leur propre histoire. Cet événement a permis, selon de nombreuses personnes, d'enfin parler ouvertement de la problématique de harcèlement et d'agressions sexuelles, d'abord dans le milieu artistique puis dans la société entière (*ibid.*). Depuis cet événement, plusieurs autres initiatives féministes, dont des dénonciations des violences à caractères sexuels, ont également eu lieu sur les réseaux sociaux. Au Québec, la plus récente a eu lieu à l'été 2020; dans la foulée, les artistes Maripier Morin et Julien Lacroix ont entre autres été dénoncés pour harcèlement et agression sexuelles, et le mot-clic #DisSonNom ainsi qu'un site du même nom ont été créés (Girard, 2020 ; « Une administratrice de la page de dénonciations «Dis Son Nom» restera anonyme », 2020). Recevant des dénonciations par le biais de messagerie sur les réseaux sociaux depuis le 12 juillet 2020, ce site internet répertorie le nom de centaines de personnes ayant été dénoncées par des victimes pour avoir commis une ou des violences sexuelles. Le but de ces dénonciations publiques, tel que nommé sur le site, est le suivant : « Les objectifs sont

de libérer la parole des victimes et protéger la société des prédateurs·rices allégué·e·s. » (DisSonNom, 2023). Cette initiative partage également des ressources pour les victimes de violences sexuelles autant sur son site internet que sur ces différents réseaux sociaux. Pour ajouter un nom sur la liste, la procédure est simple : il suffit d'envoyer un message privé sur l'un de leurs réseaux sociaux expliquant la situation de violence sexuelle vécue ainsi que le nom de la personne dénoncée. Cette procédure, considérée trop simple, est dénoncée : « il y a des vérifications qui doivent se faire. Une personne peut prétendre être victime dans le but de nuire à quelqu'un, dans un esprit de vengeance, et c'est ça qu'il faut éviter parce que les conséquences sont graves » dit Jean-François Marquis (Pineda et Lepage, 2020). Celui-ci poursuit les administratrices du site pour diffamation après s'être retrouvé sur cette liste, sans bonne raison selon lui, les obligeant à s'identifier et sortir de l'anonymat caractérisant leur initiative. Au début avril 2021, dans le cadre de cette poursuite, les deux tiers des noms répertoriés sont disparus de la liste (Paquette-Comeau, 2021). Malgré cette controverse, le site internet existe toujours au moment de publier ce mémoire, et la liste de DisSonNom comportait 1377 noms en date du 15 mars 2023 (DisSonNom, 2023).

Les plateformes socionumériques seraient la principale source d'informations de nature d'éducation sexuelle des jeunes au 21^e siècle aux États-Unis selon Brown, Halpern, and L'Engle (2005) (Allen *et al.*, 2008, p. 518); bien qu'une statistique similaire ne soit pas disponible au Québec quant à l'information de nature d'éducation sexuelle spécifiquement, des études statistiques québécoises récentes montraient que 95% des 18 à 24 ans utilisent principalement des plateformes numériques comme source d'information générale, avec 65% qui utilisent spécifiquement principalement les médias sociaux (CEFRIQ, 2017a, 2017b), et 95% des 18 à 24 ans qui disent suivre l'actualité et les nouvelles sur les réseaux sociaux (CEFRIQ, 2018, p. 14). Une étude de Marie-Eve Lang montre que les jeunes femmes québécoises utilisent Internet pour répondre à leurs questions sur la sexualité, surtout lorsqu'elles associent ces questions à des tabous (Lang, 2019). Il est donc raisonnable de penser que les informations

relayées dans les médias suivant #MeToo et les subséquentes initiatives aient été particulièrement importantes pour les jeunes femmes québécoises et qu'elles aient pu influencer leur rapport à la sexualité.

Dans le premier chapitre, la problématique de recherche sera exposée. Les enjeux de violences sexuelles envers les femmes et d'iniquité dans la sexualité seront abordés, liés au contexte social patriarcal et à l'institution de l'hétérosexualité qui en découle. Le concept d'agentivité sexuelle sera introduit pour analyser le pouvoir d'agir des femmes au sein de ces contraintes sociales. Le deuxième chapitre présente les questions de recherche auxquelles tentent de répondre cette recherche.

Le troisième chapitre recense la littérature pertinente sur le sujet. Pour ce faire, diverses approches féministes sur l'hétérosexualité seront abordées, puis nous nous concentrerons sur le comportement sexuel encouragé : alors que les hommes sont encouragés à être actifs, les femmes sont valorisées pour leur passivité dans la sexualité, ce qui a de grandes répercussions que nous détaillerons. Nous répertorierons ensuite les différents facteurs qui influencent l'agentivité sexuelle, spécifiquement chez les jeunes, puis aborderons la littérature sur la sexualité des jeunes. Les impacts recensés des différentes vagues de dénonciations seront finalement abordés.

Le quatrième chapitre expose le cadre conceptuel sur lequel s'appuie cette recherche : centré sur le concept de l'agentivité sexuelle, ce cadre conceptuel s'appuie également sur l'hétérosexualité en tant que système de domination des hommes sur les femmes, plutôt que d'analyser l'hétérosexualité comme de simples pratiques sexuelles.

Le cinquième chapitre présente la méthodologie utilisée pour cette recherche : il s'agit d'une approche qualitative qui collecte les données à la fois à l'aide de questionnaires et d'entrevues semi-dirigées avec huit participantes. La méthode de codage des données, faite selon une approche itérative, sera également expliquée.

Le sixième chapitre, qui présente les résultats de la recherche, est divisé en deux sections : la première porte sur les mouvements de dénonciations sur les réseaux sociaux alors que la deuxième porte sur le développement de l'agentivité sexuelle, divisée en six indicateurs : le désir, le plaisir, les limites, les décisions, les affects (sentiment de liberté, chance, sentiment de confiance) et le développement. En dernier lieu, le septième chapitre présente une discussion des résultats exposés au chapitre précédent, qui sont analysés à la lumière de la littérature féministe critique de l'hétérosexualité en tant que système de domination des hommes sur les femmes, littérature présentée dans le troisième chapitre.

Les conclusions de cette recherche montrent que le développement de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes est un processus complexe, fortement influencé par plusieurs facteurs, dont les relations amoureuses de confiance. Nous notons aussi la conscience de toutes les femmes interrogées d'inégalités entre les hommes et les femmes dans la sphère de la sexualité dans la société dans laquelle elles vivent.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE

Ce chapitre propose un survol des contraintes qui s'exercent sur la sexualité des femmes ainsi que des récentes revendications féministes qui ont permis à celles-ci d'avoir plus de libertés dans cette sphère; la vague de dénonciations sur les réseaux sociaux de #MeToo sera établie comme s'inscrivant dans ces mouvements féministes revendicateurs. Ce survol permet d'établir le contexte social dans lequel s'inscrit notre problématique de recherche, qui porte sur l'agentivité sexuelle des jeunes femmes dans un contexte qualifié d'hétéropatriarcal contraignant les possibilités d'agir des femmes. En dernier lieu seront précisés l'objet spécifique de la recherche ainsi que l'univers théorique auquel elle se rattache.

Le patriarcat, en divisant et hiérarchisant les genres, place les femmes et autres minorités de genre en position de subordonnées face aux hommes (Dorlin, 2008 ; Rubin, 2010). Cette division sociale inégalitaire a de nombreux impacts, dont dans la sphère de la sexualité. Les institutions hétéronormatives nuisent à l'agentivité sexuelle des femmes (et particulièrement des jeunes femmes) (Jackson, 2015 ; Lang, 2011).

On observe une grande prévalence du harcèlement, des agressions sexuelles et de la violence conjugale des hommes sur des femmes (Sinha, 2013), ainsi qu'une iniquité dans le plaisir sexuel, les femmes hétérosexuelles ayant bien moins d'orgasmes que leurs partenaires masculins selon une étude américaine (il faut toutefois noter que les résultats de cette étude ne considèrent pas les différences selon la classe sociale,

l'ethnie ou l'âge) (Frederick *et al.*, 2018). Ces inégalités dans les rapports sexuels ainsi que la présence d'un rapport de pouvoir inéquitable entre les hommes et les femmes soulèvent plusieurs questionnements sur l'égalité dans les rapports intimes hétérosexuels, que de nombreuses féministes se sont affairées à traiter dans les dernières décennies. En effet, on observe, à travers une rapide lecture des théories féministes occidentales sur la sexualité, que plusieurs théoriciennes féministes postulent qu'il existe des contraintes structurelles et sociales nuisant à l'agentivité sexuelle des femmes. Par exemple, les travaux de Tabet (2004), Pheterson (1996) et Mathieu (1985) suggèrent que les femmes sont régulièrement abusées, harcelées et agressées sexuellement pour maintenir la domination économique, sexuelle et psychologique des hommes sur les femmes. Plus récemment, plusieurs autrices étudient la difficulté pour les femmes hétérosexuelles de faire preuve d'agentivité sexuelle étant donné que les femmes sont restreintes dans leurs possibilités sexuelles par le rapport de domination patriarcal, qui s'exécute aussi bien au plan intellectuel qu'économique (Andro *et al.*, 2010, p. 9 ; Lang, 2011). Selon plusieurs études sexologiques américaines, les femmes hétérosexuelles sont celles qui ont le plus d'indicateurs négatifs liés à leur sexualité : les femmes hétérosexuelles sont celles qui ont le moins d'orgasmes, comparativement aux femmes non-hétérosexuelles et aux hommes (Frederick *et al.*, 2018); les femmes sont également bien plus nombreuses à dire vivre des sentiments négatifs (honte, peur ou culpabilité) associés à leur sexualité (Peterson et Hyde, 2011), surtout lors de la première relation sexuelle (Holland *et al.*, 2000). Les scripts sexuels dominants, c'est-à-dire des scénarios produits socialement, appris et intériorisés qui encadrent les possibilités et les symboliques liées aux actes sexuels (Legouge, 2012), sont genrés et inéquitables au Québec : le désir et le plaisir masculins sont mis de l'avant, reléguant le désir et le plaisir féminin au second plan, nuisant ainsi à l'agentivité sexuelle des femmes (Bozon et Giami, 1999 ; Lang, 2011). Adrienne Rich (1981) et Judith Butler (Butler, 2005) postulent l'existence d'un système (nommé matrice hétérosexuelle par Butler ou hétérosexualité obligatoire par Rich) qui réduit les possibilités de choix et d'expressions sexuelles. Les femmes

auraient peu de possibilités d'explorer leurs désirs et plaisirs à l'extérieur de ce cadre strict, sous peine de sanctions plus ou moins graves (allant des insultes au meurtre), tel que l'affirme Pheterson (1996); cette interprétation a été reprise plus récemment par Tabet (2004, 2010), puis par Gilmartin (Gilmartin, 2006).

Bien qu'elles se butent à des inégalités et des violences, les femmes hétérosexuelles peuvent tout de même choisir et retirer du plaisir de ces relations (Jackson, 2015 ; Lesseps, 1980 ; Mayer, 2018). Malgré les contraintes aussi bien matérielles que psychiques qui sous-tendent les rapports hétérosexuels au Québec, les femmes choisissent tout de même de s'y engager bien qu'elles aient d'autres options et n'y soient pas contraintes comme ce pouvait être le cas il y a quelques décennies.

C'est ici que le concept d'agentivité sexuelle devient intéressant à explorer. Ce concept permet d'analyser comment les femmes parviennent à respecter et imposer leurs désirs face à ceux plus valorisés socialement des hommes, et à tirer satisfaction de leurs pratiques sexuelles (Lang, 2011). Cette agentivité sexuelle est considérée comme nécessaire pour parvenir à une véritable égalité des genres, puisque la sexualité est un lieu où les rapports de pouvoir sont à l'œuvre (Jackson, 1996 ; Jaspard, 2005 ; Pheterson, 1996).

Cette recension rapide permet de conclure qu'il existe de nombreuses contraintes au développement de l'agentivité personnelle et plus particulièrement de l'agentivité sexuelle des femmes dans un système patriarcal, comme celui du Québec. Cependant, grâce aux mobilisations, revendications et luttes féministes incessantes, on peut également remarquer un certain progrès. Par exemple, la légalisation du divorce en 1968 au Canada (Eichler, 2016) permet aux femmes de quitter un conjoint, ce qui leur permet d'exercer plus d'agentivité dans leurs relations maritales qu'auparavant. Autre exemple, il y a à peine 40 ans, les agressions sexuelles étaient permises par la loi canadienne lorsqu'elles étaient commises par l'époux; ce viol conjugal est illégal

depuis 1983 lors du changement du Code criminel sur les agressions sexuelles (Bouchard *et al.*, 2018, p. 61). Depuis, il est possible de poursuivre un conjoint pour violence sexuelle. Obtenues à la suite de fortes mobilisations féministes, ces transformations institutionnelles et juridiques, combinées à d'autres changements législatifs, ont permis aux femmes québécoises d'avoir le statut juridique de sujet dans leurs relations intimes, ce qui n'était pas le cas auparavant. Considérées maintenant comme des égales aux hommes devant la loi, elles ont une plus grande lassitude pour prendre des décisions sur leur vie intime et conjugale, incluant dans leur sexualité (Mayer, 2018, p. 7). La légalisation de la pilule contraceptive au Canada, en 1964, permet en plus aux femmes de séparer la sexualité et la maternité. Avec ces changements juridiques, leur agentivité individuelle ainsi que leur agentivité sexuelle en sont donc renforcées. Évidemment, des contraintes structurelles sexistes persistent, mais on peut remarquer que les mobilisations féministes permettent de remettre en question et, ultimement, changer certaines de ces contraintes (*ibid.*).

Plus récemment, l'idée même de « devoir conjugal », où un.e partenaire, généralement la femme, est contraint.e à acquiescer aux demandes sexuelles de son partenaire, est grandement remis en question dans les magazines populaires locaux dans les dernières années (Alarie, 2019 ; Couture, 2020).

Tout récemment, un événement est venu remettre à l'avant de la scène des revendications féministes à propos de la violence sexuelle et, plus largement, l'agentivité sexuelle des femmes dans un système patriarcal: la vague de dénonciations #MeToo, pendant laquelle de nombreuses personnes, dont des personnalités connues, ont partagé publiquement leurs histoires de harcèlement et d'agressions sexuelles sur les réseaux sociaux. Ces nombreuses dénonciations ont mené à l'arrestation de plusieurs hommes influents dans le milieu culturel (Harvey Weinstein aux États-Unis d'abord, puis Gilbert Rozon et Éric Salvail au Québec). Considérant le grand impact que cet événement semble avoir généré selon de nombreuses sources aux États-Unis

(Stockdale *et al.*, 2019), autant chez les étudiants universitaires (Monaco, 2020) que dans les dénonciations à la police (Rotenberg et Cotter, 2018), et considérant que les médias socionumériques fournissent aux jeunes leur source d'éducation sexuelle principale (Allen *et al.*, 2008, p. 518), il devient intéressant de se questionner sur l'impact que ce mouvement de dénonciation a eu spécifiquement sur la sexualité des jeunes femmes.

L'un des objectifs du mouvement #MeToo étant la prise de conscience de l'étendue des violences à caractère sexuel envers les femmes (par la dénonciation des violences subies), je me questionne à savoir comment les jeunes femmes de la nouvelle génération qui ont été confrontées aux discours suscités par #MeToo avant leur entrée dans la sexualité perçoivent leur capacité d'agir et leurs propres pratiques. Comme la littérature recensée démontre que les scripts sexuels dominants ne favorisaient pas l'agentivité sexuelle des femmes hétérosexuelles avant #MeToo, je voudrais questionner comment s'est développée l'agentivité sexuelle pour les jeunes femmes ayant des pratiques hétérosexuelles après cet événement.

Ma problématique s'articule donc autour des réflexions à propos de leur agentivité sexuelle des jeunes femmes québécoises ayant des relations sexuelles avec des hommes post-#MeToo dans un contexte hétéropatriarcal qui, selon une certaine littérature recensée, ne favorise ni le désir ni le plaisir des femmes.

L'objet spécifique de cette recherche sera les réflexions sur leur propre sexualité qu'entretiennent les jeunes femmes québécoises qui ont commencé à avoir des relations sexuelles avec des hommes après la vague de dénonciations #MeToo, que je situe à octobre 2017 (Pflum, 2018). Le questionnement central tournera autour de l'agentivité et du consentement dans leurs rapports sexuels, dans le but d'explorer de quelles manières les jeunes femmes ont vécu leurs expériences d'entrée dans la sexualité hétérosexuelle et si #MeToo a joué un rôle dans les réflexions et expériences de ces

femmes. Aussi bien les représentations de la sexualité, le rapport au plaisir et au désir seront explorés, ainsi que leurs impressions, perspectives et conceptions quant à leurs propres expériences sexuelles.

L'univers théorique auquel se rattache mon projet se situe à l'intersection de la sociologie de la sexualité et des études féministes critiques de l'hétérosexualité en tant que système social de domination et d'oppression des femmes. Cela signifie que je ne critique pas l'hétérosexualité comme pratique sexuelle, mais plutôt le système de domination patriarcal qui encourage l'oppression des femmes, banalisant la violence contre celles-ci. Pour cela, je m'inspire à la fois de Wittig (Wittig, 1980) et de Lesseps (Lesseps, 1980), considérant que leurs deux positions sont pertinentes. Suivant Wittig, je postule que l'hétérosexualité s'instaure en système dominant à la fois la pensée et les possibilités de chacun.e; suivant Lesseps, je crois qu'il faut analyser les pratiques hétérosexuelles comme étant des pratiques valides qui peuvent être faites selon un choix conscient et éclairé. Pour explorer cette articulation, je m'attarde sur l'agentivité sexuelle des jeunes femmes hétérosexuelles, qui ont donc des pratiques hétérosexuelles dans un contexte social qu'on peut qualifier d'hétéronormatif, avec toutes les contraintes et restrictions que cela apporte. Cette posture théorique sera davantage développée dans la section *Cadre conceptuel*.

CHAPITRE II

QUESTIONS DE RECHERCHE

Ce chapitre présente les questions de recherche autour desquelles se sont construites ce projet de recherche. Dans le cadre de ce mémoire, mon objet concret d'observation fut les représentations qu'ont les jeunes femmes québécoises ayant des pratiques hétérosexuelles sur le développement de leur propre agentivité sexuelle lors de leur entrée dans la sexualité. En ce sens, je vais questionner leur compréhension et leurs impressions quant à leur capacité à faire leurs propres choix sexuels, prendre des initiatives et se sentir confiantes dans l'expression de leur sexualité.

2.1 Question générale

Les vagues de dénonciations des agressions sexuelles, et en particulier #MeToo, ont-elles une influence sur la manière dont les jeunes femmes québécoises vivent leur sexualité?

Cet événement d'actualité récent, qui semble avoir eu un grand impact culturel selon de nombreuses sources, a suscité des discours et questionnements sur l'imposition de la sexualité masculine aux femmes, l'appropriation des femmes par les hommes et les dynamiques de violence sexuelle genrées dans de nombreux médias, autant traditionnels que sociaux (Freischlag et Faria, 2018 ; Gill et Orgad, 2018 ; Monaco, 2020 ; Murat, 2018). En questionnant ainsi la culture du viol, ce nouvel univers discursif permet de remettre en question des préconceptions sur les rôles sexuels genrés

inégaux et la hiérarchie entre les hommes et les femmes qui en découle. C'est donc un nouveau contexte social dans lequel explorer comment les femmes québécoises font sens de ces inégalités sexuelles qui sont discutées dans les médias.

2.2 Questions spécifiques

Cette recherche s'élabore autour de deux questions spécifiques. D'abord, comment les jeunes femmes québécoises ayant des relations sexuelles avec des hommes perçoivent-elles l'influence des mouvements de dénonciations qui ont eu lieu dans les dernières années? Ensuite, qu'est-ce qui caractérise les réflexions sur leur agentivité sexuelle de ces jeunes femmes?

De la question générale, qui s'intéresse aux impacts des vagues de dénonciations, découle ces questions spécifiques, qui interrogent spécifiquement les réflexions des jeunes femmes, à la fois au sujet des mouvements de dénonciations et au sujet de l'agentivité sexuelle. Le concept spécifique de l'agentivité sexuelle a été sélectionné à la fois parce qu'il s'agit d'un facteur important dans la satisfaction sexuelle et que cet indicateur est lié à des enjeux souvent discutés pendant #MeToo, soit le consentement, le contrôle de sa propre sexualité, et la liberté dans son expression (Monaco, 2020). Je veux interroger comment, chez les jeunes femmes qui n'avaient pas déjà des pratiques sexuelles à ce moment, s'est construit ce type d'agentivité dans un contexte social où ces enjeux étaient ouvertement discutés et débattus dans les médias. En ce sens, j'aimerais interroger les problèmes et difficultés rencontrés, ainsi que les processus d'affirmation de soi, dans le processus d'entrée dans la sexualité.

CHAPITRE III

RECENSION DES ÉCRITS

Dans ce chapitre, nous présentons une recension de la littérature pertinente sur les sujets abordés dans le cadre de ce mémoire. Les sujets sélectionnés sont les suivants : la sociologie de la sexualité, les critiques féministes de l'hétérosexualité, le comportement sexuel encouragé, l'agentivité sexuelle des femmes, la sexualité des jeunes et les impacts des vagues de dénonciations sur les réseaux sociaux.

3.1 Sociologie de la sexualité

La sexualité est un sujet qui est le plus souvent biologisé ou naturalisé, c'est-à-dire que beaucoup proclament que la sexualité n'est que biologique, donc ni sociale ni politique. Celle-ci n'aurait pas d'histoire ni de déterminations sociales. La médecine et la psychiatrie fournissent des études qui participent à biologiser les comportements et pratiques sexuelles en les traitant comme quelque chose d'individuel mené par la psyché ou les hormones (Bozon, 1999, 2005 ; Rubin, 2010). À l'encontre de ces théories populaires, plusieurs sociologues se sont affairés à démontrer la nature construite et sociale de la sexualité. L'utilité de la sociologie de la sexualité est de comprendre les rapports sociaux et les rapports de pouvoir à l'œuvre dans la société, ceux-ci se répercutant dans les rapports sexuels également. En analysant le contexte social des relations sexuelles, on peut scientifiquement les comprendre en tant que pratiques sociales (Gagnon et Simon, 2005).

En tant qu'objet d'étude sociologique, la sexualité a également une histoire dynamique, et n'a pas une configuration unique en tout temps et partout, contrairement à ce que pensent les tenants de théories biologisantes. De ce point de vue, faisons un survol des apports féministes sur la question de l'agentivité sexuelle, spécifiquement dans les relations hétérosexuelles.

3.2 Critiques féministes de la (hétéro)sexualité

La prévalence de la violence des hommes envers les femmes dans les relations hétérosexuelles a été remarquée et remise en question par des féministes depuis de nombreuses décennies, tel que décrit dans la problématique. Plusieurs postures théoriques ont été proposées pour aborder cette épineuse question. La question de l'articulation de la sexualité, du genre et de l'hétérosexualité a donné lieu à de nombreux écrits et débats au sein même des groupes féministes. L'un des premiers écrits sur les contraintes dans la sexualité nous provient de Guillaumin, une féministe matérialiste, qui propose en 1978 le terme de « sexage » pour définir le rapport social de sexe où les hommes dominent les femmes et s'approprient leurs corps, à la fois individuellement à travers le mariage et collectivement à travers les tâches de care et les violences sexuelles (Guillaumin, 1978). Deux ans plus tard, Wittig conceptualise l'hétérosexualité en tant que régime politique (plutôt que comme préférence personnelle) et propose le lesbianisme pour y remédier : elle explique que le système de l'hétérosexualité crée un rapport de classes inégalitaires entre les hommes et les femmes, supposés avoir des positions différentes et complémentaires dans ce rapport.

Ainsi, les hommes peuvent s'appropriier les femmes, leurs corps et leurs forces de travail (Wittig, 1980). Rich, dans le même courant de pensée, analyse l'hétérosexualité comme institution de domination masculine et la contrainte à celle-ci pour les femmes; elle propose d'ailleurs le concept de « contrainte à l'hétérosexualité » (Rich, 1981). Le problème de la contrainte à l'hétérosexualité n'est pas dans les rapports hétérosexuels

en tant que tels, mais dans l'aspect contraignant : les femmes n'auraient pas le choix libre de déterminer individuellement et collectivement leur sexualité. Ces autrices s'accordent pour dire que l'hétérosexualité est généralement considérée comme étant naturelle; cependant, il existe de nombreuses contraintes pour encourager ou forcer les femmes à être hétérosexuelles (en assurant leur soumission affective et érotique), autant dans le conditionnement social subtil, aussi appelé contrôle des consciences (représentations dans les médias, littérature, publicités, télévisuel; amour en tant qu'idéologie relayée par les contes de fées, télé, films, pubs, mariage, chansons) que des violences visibles physiques. Les femmes "choisissent" l'hétérosexualité par nécessité économique, pour avoir ou protéger leurs enfants, pour éviter d'être ostracisées, pour être reconnues comme normales et respectables, pour avoir de l'attention masculine et parce que l'amour hétérosexuel est présenté comme la seule possibilité pour atteindre l'épanouissement pour les femmes (*ibid.*). Ce n'est pas simplement une préférence si ça doit être imposé, dirigé, organisé, répandu et maintenu par la force. C'est donc évidemment nuisible à l'agentivité des femmes si elles n'ont pas le choix ou qu'elles sont socialisées dès leur plus jeune âge vers ce choix fortement encouragé. Dans la même lignée théorique, Tabet explique que l'institution de l'hétérosexualité permet de domestiquer la sexualité des femmes (Dorlin, 2008, Chapitre 3 ; Tabet, 2004). Cette domestication permet l'exploitation autant économique que sexuelle des femmes par la classe des hommes en appropriant l'entièreté de chaque femme, autant sa force de travail que son corps : « l'ensemble des hommes disposent de chacune des femmes » (Tabet, 2004, p. 75). Cette appropriation permet aux hommes de gérer, entre autres, la sexualité des femmes. Le mariage est présenté comme la solution pour éviter la violence des hommes en se dotant de la protection d'un homme; cependant, cette protection vient au coût des services sexuels (et domestiques) que doit fournir la femme (Jackson, 1996 ; Tabet, 2004). Dans ces circonstances, il serait impossible pour les femmes hétérosexuelles de faire preuve d'agentivité dans leurs relations intimes : puisque le rapport de pouvoir est inéquitable,

elles seraient en position de soumission dans leur relation d'intimité avec un oppresseur.

En réponse à ces théories, plusieurs féministes hétérosexuelles réagissent et désirent légitimer le fait d'être à la fois hétérosexuelle et féministe, c'est-à-dire la possibilité de faire preuve d'agentivité dans leurs pratiques sexuelles et vie intime. Sans rejeter les analyses sur le rapport de domination patriarcale à l'œuvre entre les hommes et les femmes, elles veulent remettre en question l'idée que le lesbianisme soit la solution politique à ce constat. Ce courant de pensée soutient que les femmes hétérosexuelles ne doivent pas être mises de côté de la lutte féministe par les lesbiennes : considérant que le privé est politique, la lutte féministe doit également s'attaquer aux inégalités dans les relations conjugales. Rejetant l'idée que les femmes hétérosexuelles ne peuvent pas faire preuve d'agentivité dans leur sexualité puisqu'elles entretiennent des relations « avec l'ennemi » (Mayer, 2018, p. 10), il est soutenu qu'il n'existe pas une seule posture idéale pour l'agentivité et que l'hétérosexualité est un « espace stratégique de lutte » (*ibid.*, p. 13), s'agissant d'un contexte où la domination patriarcale s'exprime. Le couple hétérosexuel ne serait pas la base de l'oppression, mais simplement un endroit de plus où l'oppression patriarcale s'exprime (Lesseps, 1980). À ce sujet, Lesseps rejette l'idée que le désir hétérosexuel est un désir de soumission ou une dévalorisation des femmes (et de soi-même); le désir n'est pas parce que l'homme est un oppresseur, une personne ne se réduisant pas à sa position dans la matrice de domination. Le désir sexuel est possible malgré le sexisme, puisque le désir est indépendant de la valorisation morale (la preuve étant que les hommes sont capables de désirer des femmes et de les dénigrer à la fois). De plus, elle soutient que le désir féminin, même hétérosexuel, est subversif, le désir féminin n'étant pas socialement valorisé. Ce qui est valorisé chez les femmes est la soumission au désir masculin, donc le fait d'être désirante et d'être sujet de son désir, même si c'est dans un cadre hétérosexuel, va à l'encontre des normes sociales sexuelles. Il serait obligatoire pour les féministes hétérosexuelles de faire des compromis entre leurs désirs et la violence

sexiste: soit elles renoncent à entretenir des relations avec les hommes (compromis sur leurs désirs), soit elles vivent avec la contradiction entre leur besoin de s'affirmer comme sujet autonome et la soumission qui veut la réduire à l'état d'objet dans une relation affective ou sexuelle avec un oppresseur (*ibid.*). En ce sens, la sexualité serait à la fois un lieu d'oppression et un lieu d'émancipation (Vance, 1984).

Cette perspective relève elle aussi des limites à l'agentivité sexuelle des femmes dans le cadre de relations hétérosexuelles.

Tenant compte de cet héritage théorique, les textes plus récents distinguent l'hétérosexualité comme pratique de l'hétérosexualité comme institution, distinction proposée par Jackson en 1996. Les actes hétérosexuels ne seraient pas oppressifs par nature, c'est la hiérarchie des genres qui rendrait l'hétérosexualité inégale (Jackson, 1996). Jackson relève également qu'en attribuant aux relations pénis-vagin une fonction par nature oppressive, les lesbiennes radicales participent à essentialiser ces actes sexuels et renforcent la séparation des groupes sociaux « hommes » et « femmes » en les naturalisant. Les interactions entre le genre, la sexualité et l'hétérosexualité sont complexes et ne se résument pas à l'hétéronormativité comme présenté par Rich ou Wittig, puisque l'hétérosexualité ne se résume pas aux pratiques sexuelles mais réfère à un mode de vie qualifié de normal, incluant des aspects non sexuels. Ainsi, l'hétérosexualité inclut une dimension structurelle qui hiérarchise les configurations relationnelles, plaçant l'hétérosexualité maritale au haut de cette hiérarchie. Ensuite, le sujet social, d'un point de vue plutôt social que psychanalytique, a un rôle à jouer en raison de son agentivité et sa constante réflexivité; il a la possibilité de se conformer ou non à ces normes (Jackson, 2015). Cette perspective accorde une plus grande place à l'agentivité des femmes dans l'analyse et la compréhension des rapports intimes hétérosexuels.

Ces textes et les débats qu'ils ont suscités, bien que datant de plusieurs dizaines d'années et ayant été quelque peu délaissés depuis dans la sociologie de la sexualité, sont encore aujourd'hui incontournables pour comprendre et analyser la sexualité en tant que lieu où des rapports de pouvoir sont à l'œuvre (Falquet, 2009). En ce sens, leur analyse est extrêmement pertinente pour comprendre les limites à l'agentivité sexuelle qu'amènent l'institution de l'hétérosexualité et les contraintes vécues par les femmes.

3.3 Comportement sexuel encouragé

Tel que vu précédemment, l'hétérosexualité est une institution qui ne contrôle pas seulement le désir sexuel, mais qui crée la hiérarchie de genre et les relations de pouvoir correspondantes.

À l'intérieur même des comportements hétérosexuels, une hiérarchie persiste : Rubin nomme ceci le système de stratification sexuelle (Rubin, 2010). Au sommet de la hiérarchie : les couples monogames mariés qui pratiquent la pénétration du vagin par le pénis. Plus les comportements sexuels s'éloignent de cette pratique, plus ils risquent d'être stigmatisés ou qualifiés de déviants. Par exemple, les couples ayant des pratiques BDSM, encore plus lorsque la femme est en position de domination, ou qui ne pratiquent pas la pénétration vaginale, peuvent être considérés comme anormaux. C'est également le cas des relations polyamoureuses, bien que celles-ci aient gagné en visibilité dans les dernières années. On voit particulièrement cette marque de « déviance » dans le travail du sexe; même s'il est hétérosexuel, il est généralement considéré comme inacceptable et dégoûtant, il est d'ailleurs lourdement judiciaire encadré.

Le comportement sexuel encouragé est calqué sur les rapports de pouvoir patriarcaux à l'œuvre dans l'institution de l'hétérosexualité (puisque les relations sociales hiérarchiques créent l'hétérosexualité), c'est-à-dire que les hommes sont en position de

dominants et les femmes en position de dominées (Jackson, 1996). Cela se manifeste dans les pratiques sexuelles: la pénétration du vagin par le pénis est chargée d'une symbolique de conquête de l'homme sur la femme, de prise de pouvoir et d'appropriation de son corps (*ibid.*). De plus, la pénétration permet aux hommes d'atteindre plus rapidement l'orgasme, alors que ce n'est pas le cas pour les femmes. C'est d'ailleurs pourquoi la pénétration est vue comme centrale dans une relation hétérosexuelle, alors que les pratiques sexuelles donnant plus de plaisir sexuel à la personne qui a un vagin sont qualifiées de simples préliminaires (*ibid.*).

On voit également le système de domination à l'œuvre dans la violence présente dans les relations sexuelles : l'usage de la force par un homme pour obtenir une relation sexuelle ou une pratique sexuelle particulière est banalisée (Rich, 1981). Le viol est placé « hors du sexuel », empêchant toute sexualité violente d'être comprise comme telle; les agressions sexuelles et les événements de violence masculine sont si communs qu'elles en sont invisibilisées ou traitées comme inévitables. Pour faire accepter cette violence, l'idée que les pulsions sexuelles masculines sont incontrôlables est inculquée : c'est une vision dogmatique que l'on retrouve à la fois dans les publicités, les représentations culturelles et la culture populaire (*ibid.*), mais qui ont été grandement remises à question suite à #MeToo.

Les valeurs sexuelles encouragées chez les femmes, en cohérence avec leur appropriation par les hommes, sont la disponibilité, la passivité et la fidélité (Dorlin, 2008, Chapitre 3). Le désir des femmes n'est pas valorisé, sauf s'il se soumet au désir masculin dans une forme d'acceptation passive. Ce qui est encouragé, c'est le fait de désirer être désirée, conformément à l'idée que les femmes sont les objets de désir et les hommes en sont les sujets (Lesseps, 1980). De toute évidence, cette conceptualisation ne tient ni compte du lesbianisme, ni du plaisir sexuel des femmes.

Les stéréotypes de genre véhiculent également que les femmes n'aiment pas la sexualité et qu'elles n'ont aucune libido. Elles sont donc responsables de dire non aux hommes qui, eux, éprouvent du désir sexuel. Cela a pour effet de responsabiliser les femmes pour les comportements sexuels des hommes (Pheterson, 1996, Chapitre 4).

Les femmes sont socialisées à accepter cette norme et elles l'intègrent comme une vérité. À travers les discours sur la sexualité, les livres populaires, les cours d'éducation sexuelle (lorsqu'il y en a), les femmes intègrent ces stéréotypes de genre sexués et les pratiques quotidiennes renforcent ces normes, donnant l'impression que celles-ci sont naturelles et immuables (Jackson, 2015).

Malgré le poids des institutions dominantes par lesquelles elles sont opprimées et les contraintes structurelles qui en découlent, il est primordial de garder en tête que les sujets sexuels sont dotés de réflexivité et possèdent une agentivité sexuelle pour négocier leurs pratiques sexuelles nonobstant les normes en vigueur. Négliger cet aspect revient à invisibiliser, une fois de plus, la voix des femmes alors qu'on parle d'elles et leur refuser le titre de sujets.

3.4 Agentivité sexuelle des (jeunes) femmes

Une lacune importante dans les études sur la santé sexuelle est que l'agentivité sexuelle n'est pas prise en compte en tant que facteur de la santé sexuelle, bien que celle-ci soit associée à la satisfaction sexuelle et la satisfaction dans une relation romantique (Averett *et al.*, 2008, p. 342). Wood *et al.* (2006), cité dans le texte d'Allen *et al.*, notent qu'il est important de considérer les jeunes femmes comme des agentes pouvant négocier leur sexualité et en comprendre la signification, plutôt que de les considérer comme de potentielles victimes (Allen *et al.*, 2008, p. 519).

L'agentivité sexuelle n'est pas toujours définie clairement dans les articles qui utilisent ce concept : c'est d'ailleurs une lacune relevée également par Averett et al., qui note que l'agentivité sexuelle peut prendre différentes formes (*ibid.*, p. 332). L'article de Allen et al. utilise le terme « sexual decision-making » (*ibid.*, p. 517) sans donner plus de précisions sur ce que cela signifie et les implications. L'article de Smette et al. donne la définition suivante de l'agentivité : « In general terms, agency simply refers to conscious, goal-directed activity (White and Wyn, 1998) or 'the ability people have to act on their own behalf, influence other people and events and maintain some kind of control in their own lives' (Ortner, 2006: 143–44) » (Smette *et al.*, 2009, p. 353), qui est ensuite simplement appliquée aux pratiques sexuelles pour parler d'agentivité sexuelle. Averett et al. proposent une définition plus complète : « sexual agency is discussed in forms that include initiative-taking, awareness of desire, and the individual's confidence and freedom to express sexuality in behaviors. (...) Sexual agency can also be expressed through having the confidence and freedom to not engage in behaviors » (Averett *et al.*, 2008, p. 332).

Dans le même ordre d'idées, Peterson (Peterson, 2010) utilise le terme d'empowerment sexuel, qu'elle définit comme un construit continu et multidimensionnel, qui se développe et peut être ambivalent. Les trois composantes de l'empowerment qu'elle met de l'avant sont : la composante intrapersonnelle (les sentiments de désir, de plaisir, et de compétence sexuelle); la composante interactionnelle (la connaissance de comment se faire plaisir sexuellement, connaître clairement nos désirs, et une compréhension sur comment communiquer nos désirs sexuels à nos partenaires) et la composante comportementale (être capable de poser des actions, refuser, explorer et demander). Bien que la terminologie soit différente, ces composantes sont semblables aux indicateurs de l'agentivité sexuelle proposés par plusieurs auteurs, comme la conscience du désir, la capacité à prendre des décisions, le sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité, la prise d'initiative, le fait de pouvoir imposer ses limites, etc. (Averett *et al.*, 2008 ; Lang, 2011).

Dans le domaine de la sexualité, plusieurs doubles standards sexuels persistent entre les hommes et les femmes : les femmes sont censées rechercher la sexualité uniquement dans une relation amoureuse sérieuse, leur désir est régulé fortement à travers la réputation sexuelle, et elles portent la charge mentale de s'occuper de la contraception et la protection des infections transmises sexuellement et par le sang (ITSS). Cela fait en sorte que les femmes ont moins de marge de manœuvre pour prendre des décisions par rapport à leur sexualité (Allen *et al.*, 2008), nuisant ainsi au développement de leur agentivité sexuelle de façon disproportionnée par rapport aux jeunes hommes.

Par rapport aux jeunes spécifiquement, plusieurs études notent un malaise chez les adultes (aux États-Unis) à reconnaître les adolescents.es comme sujets sexuels, ce qui se traduit en réticence à aborder des sujets à caractère sexuel avec euxelles (Allen *et al.*, 2008 ; Lang, 2011). Cela a pour conséquence de réduire les informations auxquelles ont accès les adolescents.es à propos de la sexualité, les rendant vulnérables à la désinformation. Des informations claires et exactes sont nécessaires pour prendre des décisions sexuelles saines et positives; l'accès à ces connaissances est nécessaire pour l'agentivité sexuelle des jeunes. En effet, Allen *et al.* nous apprennent que les jeunes « develop a sense of sexual agency given fragmented and contradictory knowledge, uncertain sexuality educators at home, school, and in the community, an overall exploitive culture of sexuality, and inequitable gender schemes » (Allen *et al.*, 2008, p. 519). Ce passage, en lien avec notre sujet, nous apprend donc l'importance non seulement de l'éducation sexuelle, mais également des différents discours à propos de la sexualité dans la construction de l'agentivité sexuelle des jeunes et, conséquemment, l'importance de discours positifs à propos de la sexualité et de l'égalité des genres. Considérant que les discours à la suite de #MeToo, qui étaient plutôt en contradiction avec la culture du viol et les iniquités dans la sexualité, étaient une source d'informations facilement accessible aux jeunes, entre autres à travers les réseaux sociaux, on peut donc supposer que ceux-ci aient pu avoir une grande importance dans le développement de leur agentivité sexuelle.

Les recherches d'Averett et al. (2008) démontrent que plusieurs éléments sont néfastes pour le développement de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes: les messages parentaux contradictoires, les expériences d'abus, de violence ou de peur, les rôles de genre traditionnels et les messages moralisateurs encourageant l'abstinence ou réservant la sexualité aux couples sérieux. Ces messages moralisateurs attribuent uniquement aux femmes la responsabilité de refuser les relations sexuelles. C'est également ce que note Lang, qui nomme ces discours « discours de protection », et rappelle que ceux-ci « ne laisse[nt] aucune place à la reconnaissance de la subjectivité et l'agentivité sexuelle des jeunes, et [ils] tente[nt] de normaliser et réguler la sexualité adolescente» (Lang, 2011, p. 201).

Ces messages culturels sur la sexualité des femmes ont été étudiés plus en profondeur par Bryant et Schofield (2007). L'un des discours les plus présents est celui qu'elle appelle « Madonna/whore discourse », ce qui se rapproche fortement de ce que Pheterson (1996) nomme le stigmatisme de la putain. Cela réfère au fait que la sexualité considérée comme acceptable pour les femmes est une sexualité passive répondant aux désirs des hommes, sans participation active ou initiation de l'acte sexuel par la femme; la sexualité féminine ne cadrant pas dans cette conception est qualifiée de dangereuse et outrancière. Il s'agit là d'un discours très puissant qui a un rôle symbolique significatif dans le développement des opportunités sexuelles et dans le développement de l'identité sexuelle des femmes, y compris celles n'adhérant pas à cette idée. En effet, ne pas adhérer à ce discours peut causer une détresse émotionnelle se caractérisant par de la culpabilité ou de l'autorécrimination. Les discours normatifs sur la sexualité féminine sont significatifs parce que les participantes les utilisent pour faire sens de leurs expériences (Bryant et Schofield, 2007).

Néanmoins, plusieurs éléments favorisent au contraire le développement de cette agentivité sexuelle. L'étude d'Averett et al. montre que les relations parentales qui apportent du soutien, les détails donnés par les pairs qui ont davantage d'expérience, et

les expériences positives ont des effets positifs sur l'agentivité sexuelle des jeunes femmes (Averett *et al.*, 2008). Dans leur étude, Bryant et Schofield ont découvert qu'une découverte plus tôt du plaisir sexuel a un rôle significatif sur les expériences sexuelles futures en prédisposant les jeunes femmes à avoir l'envie et la volonté d'explorer ces plaisirs, les amenant à rejeter les discours normatifs sur la dévalorisation du désir et plaisir féminin (Bryant et Schofield, 2007).

La recherche de Holland *et al.*, qui porte sur les premières relations sexuelles des adolescents.es, conclut que pour que les jeunes femmes puissent développer leur agentivité sexuelle et se détacher de la pression des désirs masculins, il faut à la fois changer les pratiques individuelles des hommes, qui reproduisent cette hiérarchie sexuelle, et celles des institutions et collectivités qui reproduisent l'hétéronormativité (Holland *et al.*, 2000, p. 231). Considérant que #MeToo a appelé à ces changements, il sera intéressant de questionner si les jeunes femmes ressentent une aisance à développer leur agentivité sexuelle et de se détacher des désirs masculins.

Plus récemment, une nouvelle théorie sur l'agentivité sexuelle gagne en popularité dans les écrits féministes sur la sexualité. D'abord explorée dans les écrits de Tolman (2002) et Gill (2008), puis reprise par Lisa Wade et Laina Y. Bay-Cheng, cette théorie aborde l'agentivité sexuelle comme une nouvelle injonction néolibérale à laquelle sont soumises les femmes. La recherche de ce type d'agentivité serait une extension des idéaux néolibéraux plutôt qu'une véritable révolution féministe : « So long as sexual behavior reflects self-interest, autonomy, and personal responsibility, level is irrelevant. With this insight, women who embrace hooking up can be cast as powerful instead of exploited (like men whose agency has always been granted) (Gill, 2008). » (Wade, 2020). Cette recherche superficielle de l'agentivité sexuelle serait motivée par les structures de pouvoir (libérales) en place plutôt qu'en contestation de celles-ci. Les jeunes femmes seraient maintenant tout autant jugées à propos de leur sexualité, mais pour leur capacité à sembler agentives plutôt que pour leur pudeur comme c'était le cas

auparavant (Bay-Cheng, 2015). Dans le même ordre d'idées, les travaux de Tolman et collègues démontrent que l'agentivité sexuelle des jeunes femmes serait influencée par ces nouvelles injonctions néolibérales, s'ajoutant aux injonctions précédentes, dépassant le discours « Madonna/whore » qu'on retrouve traditionnellement lorsqu'on discute de sexualité féminine. Mais leur agentivité sexuelle ne se résume pas non plus à une injonction néolibérale totalisante, et est bien plus complexe, contradictoire et contextuelle qu'on ne l'a précédemment théorisé (Tolman et al., 2015, p. 307). Ces analyses de l'agentivité sexuelle, bien qu'extrêmement intéressantes, n'ont pas été considérées pour bâtir cette recherche exploratoire, mais il demeure important de les nommer pour comprendre le contexte académique dans lequel le concept d'agentivité sexuelle est discuté.

3.5 Sexualité des jeunes

Les adolescentes et adolescents expérimentent, pour la première fois, des rapports sexuels avec autrui entre le début et la fin de l'adolescence pour la plupart, alors que la variété d'actes sexuels qu'ils pratiquent augmente avec l'âge (Blais *et al.*, 2017, p. 40). L'âge moyen et l'âge médian de la première relation sexuelle pénétrative se situent autour de 17 ans au Québec, autant pour les filles que les garçons (*ibid.*, p. 41). Des facteurs biologiques, psychologiques et sociaux entrent en compte pour comprendre cette réalité; pour les facteurs sociaux, il s'agit principalement de la socialisation faite par les parents, les pairs et les médias (*ibid.*, p. 48-58). Les différences entre les genres se situent au niveau des scripts sexuels et de l'expérience subjective (*ibid.*, p. 58). En effet, les jeunes femmes vivent des émotions plus négatives ou ambivalentes que les jeunes hommes face à leur sexualité et à leurs premiers rapports sexuels, en plus de vivre des restrictions sexuelles. La recherche de Holland et al. (2000) arrive au même constat quant aux différences genrées. En effet, leur recherche sur les premières relations sexuelles des jeunes démontre que les jeunes femmes ont des expériences nettement moins positives que les expériences des jeunes hommes, et que les rapports

hétérosexuels sont asymétriques autant au niveau du désir que du contrôle de la relation en tant que telle. L'un des facteurs de protection, qui permettait aux jeunes femmes d'avoir des expériences plus positives, était l'amour et la complicité entre les deux jeunes; cela permet une certaine déconstruction des normes hétérosexuelles et laissait la place à une relation plus égalitaire (*ibid.*).

Pour ce qui est de la sexualité des jeunes femmes spécifiquement, nous pouvons observer que leur sexualité est moins satisfaisante et comporte plus souvent des sentiments négatifs telles la honte ou la culpabilité que chez les hommes (De Graaf *et al.*, 2011 ; Peterson et Hyde, 2011). Les raisons invoquées pour cela sont le double standard sexuel, la stigmatisation de la sexualité des femmes, surtout jeunes, et les modèles de sexualité féminine qui la présente comme passive plutôt qu'active (Blais *et al.*, 2009 ; Peterson et Hyde, 2011). De plus, certains facteurs de risques peuvent s'ajouter qui augmentent les possibilités d'expériences négatives, comme les normes des pairs descriptives sur les comportements à risque, qui influencent les filles plus que les garçons (Van de Bongardt *et al.*, 2015), ainsi que le fait d'avoir des parents trop stricts ou au contraire, absents (De Graaf *et al.*, 2011). Il semble donc important, pour permettre aux femmes et filles d'avoir une sexualité aussi satisfaisante et positive que celle des hommes et garçons, de remettre en question le double standard sexuel comme étant erroné et sexiste.

Le texte de Blais et collègues (Blais *et al.*, 2009) nous permet d'avoir une perspective sur la sexualité des jeunes québécois.es. Cet article se veut une critique du concept d'hypersexualisation, souvent utilisé pour qualifier la sexualité des jeunes filles. Bien que plusieurs définitions de l'hypersexualisation soient utilisées, ce concept réfère généralement à « un ensemble de pratiques, de situations et d'attitudes » (*ibid.*, p. 25) fortement sexualisées ou banalisant la sexualité, ou à « un usage excessif de stratégies axées sur le corps dans le but de séduire » (*ibid.*, p. 24). Toutefois, les recherches démontrent que les pratiques sexuelles des jeunes n'ont pas changé dans les dernières

décennies; ceux et celles-ci ne seraient donc pas plus prompts à avoir des comportements sexuels que les générations précédentes. Toutefois, les auteurices postulent « l'élargissement de la permissivité dans les décisions qui concernent la vie intime » (*ibid.*, p. 39), constatant que les jeunes accordent plus d'importance aux valeurs d'indépendance, de tolérance, de respect d'autrui, et d'altruisme que les générations précédentes (*ibid.*, p. 37) et ont plus de tolérance envers l'homosexualité, l'avortement, la prostitution, le divorce et l'activité sexuelle avant l'âge légal permis (*ibid.*, p. 39). Devant ces observations, les auteurices concluent que les discours actuels sur l'hypersexualisation des jeunes, qui ne sont pas fondés empiriquement, peuvent porter préjudice aux jeunes en construisant de nouvelles normes sexuelles susceptibles de leur donner le sentiment d'être en retard sur les autres alors que ce n'est pas le cas.

Dans le même ordre d'idées, Caroline Caron soutient que les discours sur l'hypersexualisation des jeunes filles au Québec sont « biaisé[s] et extrêmement réduct[eurs] » (Caron, 2014, p. 182). Ses recherches sur l'hypersexualisation des adolescentes ont montré que cette peur de l'hypersexualisation est présente chez les adultes, alors que les adolescentes ressentent plutôt une injonction à ne pas être trop sexuelles, sous peine d'être intimidées ou harcelées. Les adolescentes font également état de pressions paradoxales : être à la fois désirables pour le regard masculin tout en évitant d'être des sujets sexuels en contrôle de leur sexualité.

3.6 Impacts des vagues de dénonciations sur les réseaux sociaux

Bien que #MeToo ne soit pas la première action de visibilité féministe faite sur les réseaux sociaux pour dénoncer une situation ou donner de la visibilité à une injustice, il s'agit de l'initiative qui a eu le plus de visibilité en termes d'attention médiatique (Gill et Orgad, 2018 ; Mendes *et al.*, 2018) et en termes de partage : dans les premières 24 heures le mot-clic a été utilisé 12 millions de fois (Mendes *et al.*, 2018), et le tweet original de Alyssa Milano a été partagé un demi-million de fois (Tambe, 2018). Selon

Mendes *et al.*, il s'agit d'une tendance grandissante chez le public général que de vouloir participer, par le biais des plateformes numériques, à remettre en question différentes oppressions, dont le sexisme ou la culture du viol (Mendes *et al.*, 2018, p. 236). Bien que le #MeToo soit relativement récent et qu'il soit trop tôt pour se prononcer sur ses impacts à long terme, certaines études se sont penchées sur les impacts à court terme de ce mouvement de dénonciation. Voyons en bref ce que ces études ont trouvé sur l'impact de #MeToo.

Le premier impact et le plus important, selon la littérature recensée, est celui de l'accroissement de la visibilité et de la popularité du féminisme. En effet, Gill et Orgad exposent que l'implication des médias sociaux sur des sujets touchant à l'intimité donne lieu à une grande visibilité, ce qui se traduit en une visibilité pour le mouvement et les idéaux féministes en général, en plus d'augmenter la popularité du féminisme (Gill et Orgad, 2018). La recherche de Mendes *et al.* démontre que l'utilisation de motclics permet à des personnes qui avaient peu de contact avec des discours féministes, incluant des jeunes adolescentes ou des femmes dont l'entourage n'est pas féministe, d'être en contact avec ce type de discours et de développer une conscience féministe sur ces enjeux, puis de vouloir rechercher plus d'informations sur le sujet et de demeurer en contact avec d'autres personnes qui partagent les mêmes idéaux féministes (Mendes *et al.*, 2018). L'article de Tambe explique que des discussions féministes sur le genre, le pouvoir et le consentement ont maintenant lieu hors des milieux académiques, où ils étaient déjà communs, et sont maintenant discutés de façon plus répandue (Tambe, 2018, p. 197). C'est également ce que note l'article de Sikka, qui interroge plusieurs chercheurs.es britanniques, et qui postule que le sujet des agressions sexuelles et de la précarité du consentement, ainsi que comment ces sujets sont influencés, de façon intersectionnelle, par le genre, la race, la classe, le pouvoir et la justice, a grandement augmenté en popularité, comme en témoignent le nombre de sorties dans les réseaux sociaux et publications de livres ou articles sur #MeToo depuis 2017 (Sikka, 2021, p. 1-2).

Ensuite, plusieurs résultats tendent à démontrer qu'un autre point particulièrement important de #MeToo, c'est de montrer le caractère collectif des violences sexuelles, à comprendre comme un problème social, structurel, plutôt qu'une malchance individuelle (Gill et Orgad, 2018 ; Jaffe, 2018 ; Mendes *et al.*, 2018). Selon Gill et Orgade, le #MeToo, par le nombre immense de dénonciations et de partages générés, montre que les victimes de violences sexuelles sont trop nombreuses pour qu'il ne puisse s'agir que d'un problème individuel (*ibid.*). Dans le même ordre d'idées, la recherche de Mendes *et al.* trouve que chez les utilisatrices du mot-clic qui partagent une histoire de violence sexuelle, cette expérience de partage et la solidarité ressentie « allowed her to begin to understand her own history of sexual violence as part of a broader structural social problem, rather than an individual experience that arose from encounters with 'bad men.' » (Mendes *et al.*, 2018, p. 5). La solidarité ressentie par les réactions des autres utilisatrices se transforme fréquemment en conscience féministe, ce qui leur permet de saisir les violences sexuelles comme un problème structurel (*ibid.*, p. 4).

L'article de Jaffe, qui se concentre principalement sur le harcèlement sexuel au travail, dénote qu'il était rare que les histoires de violences sexuelles fassent les nouvelles, et que ce faisant, cela a permis de réaliser que c'était un problème collectif commun à toutes les femmes, quelle que soit leur classe sociale. L'article explique que les opposants du mouvement #MeToo sont justement opposés à cette réalisation collective et qu'ils désirent que les dénonciations se concentrent uniquement sur les acteurs hollywoodiens ou les pires 'monstres' pour ne pas s'attarder au problème sociétal. Mais l'objectif de #MeToo est justement de montrer l'aspect collectif et répandu de ces violences sexuelles; pour reprendre les mots de l'autrice, « the wide scope is the point [...] It is a rejection of a core piece of patriarchal power » (Jaffe, 2018, p. 81-82). En réalisant l'étendue du harcèlement sexuel au travail, il est possible de réaliser qu'il s'agit d'un outil pour garder les femmes dociles et complaisantes (*ibid.*, p. 86).

Selon Gill et Orgad, les discussions générées par le mot-clic permettent également d'explorer, d'un point de vue féministe intersectionnel, l'intersection entre le sexe et le pouvoir, et son impact sur la justice, en analysant comment des hommes riches et célèbres ont pu profiter de cette position pour abuser les femmes autour d'eux. Les autrices notent déjà des changements organisationnels, légaux, politiques et culturels grâce à cette remise en question; par exemple la mise en accusation de Harvey Weinstein, de nouvelles politiques de harcèlement au travail dans de nombreux milieux et l'initiative Time's Up qui est un organisme à un but non lucratif (financé par plusieurs célébrités) qui travaille activement à contrer le harcèlement sexuel (Gill et Orgad, 2018).

Tambe relève un autre impact important du mouvement : « #MeToo has tilted public sympathy in favor of survivors by changing the default response to belief, rather than suspicion; the hashtag has revealed how widespread sexual coercion is » (Tambe, 2018, p. 198). Dans le même sens, on retrouve au Québec depuis quelques années le mot-clic #OnVousCroit (aussi utilisé comme message, On Vous Croit), qui met l'accent sur la confiance accordée aux victimes lors d'une dénonciation d'agression sexuelle (Tremblay, 2017). Bien que ce revirement ne soit pas total et qu'il reste nombre de personnes qui remettent toujours en question les survivantes, il est important de noter cette avancée comme un impact significatif amené par #MeToo. En effet, en accordant de la confiance et du support aux victimes de violence sexuelles, on encourage les femmes à dénoncer ce type de situation, ce qui leur permet d'acquiescer un sentiment de pouvoir sur la situation. En démontrant que les situations de violence sexuelle ne devraient pas être tolérées et sont prises au sérieux, on encourage les femmes à imposer leurs limites, respecter et faire respecter leurs désirs et limites, et dénoncer lorsque ce n'est pas le cas. Ces enjeux sont primordiaux pour l'agentivité sexuelle.

L'étude de Mendes *et al.* (2018), bien que ne portant pas sur le mot-clic #MeToo, peut nous renseigner sur les impacts possibles de ce mouvement : cette étude analysait les

impacts du mot-clic #BeenRapedNeverReported, qui portait sur un sujet semblable bien que l'attention médiatique reçue fût moindre. De leur analyse, trois éléments importants sont ressortis. Premièrement, l'utilisation du mot-clic et les interactions qu'il a générées permettaient un sentiment de solidarité envers d'autres survivantes, et l'impression de ne pas être seule. Deuxièmement, les interactions générées par ce mot-clic ont permis à plusieurs de développer une conscience féministe, c'est-à-dire non seulement d'être en contact avec des notions féministes mais également de comprendre ses propres expériences comme s'inscrivant dans un système d'oppression patriarcal. Troisièmement, de nombreuses personnes ont, à travers l'utilisation de ce mot-clic, bâti des connexions significatives avec d'autres internautes, ce qui leur a permis de développer une communauté de personnes ayant les mêmes idéaux féministes qu'elles avec lesquelles discuter, échanger et apprendre. C'était particulièrement important pour les femmes n'ayant que peu été en contact avec des discours féministes dans leur vie quotidienne, ou pour les adolescentes, celles-ci disant avoir peu de possibilités féministes à l'école, autant en termes d'activisme qu'en termes d'apprentissages.

Cependant, quelques bémols sont à soulever à propos des impacts du mouvement. Gill et Orgade nous renseignent sur les limites du mouvement en termes d'inclusivité : en effet, malgré le fait que le mouvement soit techniquement un appel pour toutes les victimes et survivantes.es et que les personnes y ayant participées sont diverses, l'esthétique du mouvement n'est pas inclusive. D'abord, les femmes ayant lancé le mouvement sont blanches, riches et privilégiées. Celles qui ont le plus de visibilité adhèrent à une certaine forme de féminité vue comme respectable, ce qui exclut certaines catégories de femmes comme les femmes racisées, les femmes trans, les femmes handicapées et les travailleuses du sexe (Gill et Orgad, 2018, p. 7). Ce manque d'inclusivité est également une limite relevée par Tambe, qui note que les femmes blanches ont reçu beaucoup plus d'attention médiatique alors que les femmes noires sont toutes autant victimes de violences sexuelles (Tambe, 2018, p. 199). De plus, peu d'attention est accordée au fait que certaines femmes ne peuvent pas dénoncer, que ce

soit par risque de représailles (Gill et Orgad, 2018) ou, dans les cas des femmes racisées, pour protéger l'image de leurs communautés déjà impactées par le racisme (Tambe, 2018, p. 200).

Une deuxième limite soulevée par Gill et Orgade est qu'alors que l'objectif est de visibiliser ces formes de violence comme étant structurelles et sociales, pour l'instant le mouvement ne remet pas suffisamment en question le système, mais s'attaque plutôt principalement à des individus. Cette fixation sur les individus, dénoncés comme étant « monstrueux » et violents, ne permettrait pas de comprendre comment le système patriarcal et capitaliste produit, soutient, encourage et récompense ces hommes (Gill et Orgad, 2018). On peut également faire le lien avec l'initiative de #DisSonNom, qui répertorie des individus dénoncés pour des violences sexuelles; bien que cette initiative prenne racine dans le fait que le système judiciaire ne croit pas les femmes et qu'elles sont donc restreintes à prendre des actions individuelles, ce type d'initiative ne permet pas de remettre en question les structures qui non seulement laissent impunis ce type de comportements, mais les encouragent.

D'ailleurs, les impacts politiques et organisationnels du mouvement se centrent surtout dans les milieux de travail, et peu dans la sphère privée; la violence conjugale n'est pas explorée comme une conséquence de ce même système (*ibid.*, 2018).

En dernier lieu, ce mouvement n'est pas en adéquation avec les recherches académiques féministes actuelles selon Tambe : alors que #MeToo se centre sur la douleur, les courants féministes académiques à propos de la sexualité centrent plutôt le plaisir et la guérison (Tambe, 2018, p. 200). Dans le même ordre d'idées, Sikka soulève que le consentement tel que préconisé par #MeToo n'est pas le meilleur modèle pour favoriser des relations sexuelles désirées selon la littérature (Sikka, 2021).

Cette rapide recension nous permet d'avoir un aperçu de la littérature récente qui porte sur les sujets sur lesquels se centre ce mémoire. D'abord, il est important de retenir que la sexualité est abordée en tant que construit social et non comme fait biologique. Ensuite, nous avons relevé les différentes critiques féministes de l'hétérosexualité pour positionner cette recherche, en distinguant les actes hétérosexuels individuels de l'hétérosexualité en tant que régime politique. Nous avons abordé les comportements sexuels encouragés, soit, pour les femmes, ceux associés à la subordination dans les rapports de pouvoir avec les hommes, donc la passivité, la soumission, et la docilité. L'agentivité sexuelle des femmes a d'abord été définie, puis divisée en indicateurs; les différents.es auteurices nous ont permis de dresser un portrait des éléments aidant ou nuisant au développement de cette agentivité chez les jeunes femmes. Nous avons ensuite survolé les éléments qui caractérisent la sexualité des jeunes femmes spécifiquement : un double standard persistant entre les hommes et les femmes a pour conséquence que les expériences sexuelles des jeunes femmes sont associées à davantage d'indicateurs négatifs que celles de leurs compatriotes masculins. Enfin, les impacts des mouvements de dénonciations des violences sexuelles ont été examinés; nommons entre autres une augmentation accrue de la visibilité des discours féministes, une prise de conscience du caractère collectif des violences sexuelles et une solidarité en découlant; cependant, une difficulté à traiter le problème comme étant systémique plutôt qu'individuel persiste. Notre problématique de recherche s'inscrit donc en continuité avec la littérature consultée, et interroge des jeunes femmes sur leurs propres perceptions de leur sexualité pour leur donner une voix sur ce sujet.

CHAPITRE IV

CADRE CONCEPTUEL

Ce chapitre présente les concepts centraux mobilisés dans le cadre de ce mémoire. D'abord, j'expose mon utilisation du concept d'hétérosexualité, qui sera utilisé en tant que système social de domination permettant de comprendre les contraintes sur la sexualité des femmes. Ensuite, considérant que cette recherche s'intéresse à la sexualité de jeunes femmes, le concept d'entrée dans la sexualité sera présenté. Enfin, le concept d'agentivité sexuelle, central dans les questions de recherche spécifiques, sera détaillé et décliné en différents indicateurs.

4.1 Hétérosexualité

Mon cadre théorique s'inscrit dans les études féministes critiques de l'hétérosexualité en tant que relais du patriarcat, système de domination sexiste qui sépare et hiérarchise les humains en deux catégories binaires. Plutôt que de suivre une seule posture théorique, plusieurs éléments de différents courants féministes seront mobilisés pour permettre une analyse plus nuancée de la réalité sociale, en concordance avec l'approche utilisée par Stéphanie Mayer dans sa thèse sur l'hétérosexualité féminine (Mayer, 2018).

Tel que décrit précédemment dans la recension de la littérature, les théories lesbiennes radicales aussi bien que les théories féministes matérialistes hétérosexuelles ont proposé des concepts expliquant les inégalités constatées dans la sphère de la sexualité,

incluant l'hétérosexualité. En concordance avec Jackson, cette dichotomie doit être dépassée puisque l'hétérosexualité en tant que structure sociale englobe bien plus que les simples actes sexuels, et que les actes en tant que tels ne sont pas par nature oppressifs (Jackson, 1996, 2015); pour comprendre adéquatement l'agentivité sexuelle des jeunes femmes, on ne peut s'arrêter à l'une ou l'autre des propositions. De ces différentes postures, il est primordial de retenir que l'institution de l'hétérosexualité, en tant que rapport social de domination genré, entraîne des conséquences réelles réduisant les possibilités d'agentivité sexuelle des femmes. En ajoutant à cela les apports des féministes hétérosexuelles sur la question (Lesseps, 1980), je retiens que les pratiques hétérosexuelles doivent être considérées comme des choix valides pouvant être agentifs. Sans nier leur agentivité aux femmes choisissant d'avoir des rapports sexuels avec des hommes, il est nécessaire de comprendre comment cette structure sociale et les discours qu'elle produit influencent indubitablement les pratiques et les réflexions à propos de l'hétérosexualité. En conformité avec l'idée que la sexualité est à la fois un lieu d'oppression et d'émancipation (Vance, 1984), dans cette recherche je tenterai de combiner ces différentes approches en instaurant à la fois un non-jugement envers les pratiques hétérosexuelles et un jugement critique envers les institutions et normes hétérosexuelles qui reproduisent des conditions matérielles et psychiques nuisant à l'agentivité sexuelle des femmes.

En ce sens, je me situe en continuité avec les travaux de Stéphanie Mayer sur cette question, qui affirme brillamment que « l'agentivité des femmes hétérosexuelles est une nécessité politique afin d'introduire du mouvement dans les contraintes, de faire bouger les arrangements intimes injustes de l'hétérosexualité et d'amoindrir les dynamiques du pouvoir qui façonnent les rapports de genre » (Mayer, 2018, p. 13).

Selon cette posture théorique, ma recherche vise à analyser l'agentivité sexuelle telle que réfléchi par les jeunes femmes qui ont des pratiques sexuelles avec des hommes, tout en tenant compte du contexte social oppressif dans lequel ces pratiques ont lieu.

4.2 Entrée dans la sexualité

Pour pallier aux limites du terme de la « virginité », concept considéré comme extrêmement problématique et symboliquement chargé (Caron *et al.*, 1981 ; Valenti, 2009), plusieurs chercheurs.es utilisent plutôt l'expression « entrée dans la sexualité ».

Ce terme, plutôt que de mettre l'emphase sur un seul événement, aborde les actes sexuels avec autrui comme un passage graduel, débutant par des baisers et des caresses, vers la sexualité génitale (Bozon, 2005, p. 48-49). Lors de l'adolescence, les jeunes garçons et filles explorent leur corps et leur sexualité graduellement, généralement d'abord seul, puis avec partenaire. La première expérimentation de rapports sexuels avec autrui se produit entre le début et la fin de l'adolescence pour la plupart, et la variété d'actes sexuels pratiqués augmente avec l'âge (Blais *et al.*, 2017, p. 40), suivant généralement la progression suivante : « baiser profond, caresses sur le corps, puis caresses génitales et enfin pénétration génitale » (Bozon et Giami, 1999, p. 71).

Cette façon de concevoir l'entrée dans la sexualité permet d'analyser la sexualité adolescente et jeune adulte comme un moment charnière du développement individuel, un apprentissage graduel et progressif au cours duquel se construisent progressivement à la fois les compétences personnelles et interpersonnelles liées à la sexualité (Blais *et al.*, 2017). Ainsi, l'agentivité sexuelle peut être considérée comme l'une des compétences qui se développent pendant le processus d'entrée dans la sexualité, et sera analysée selon cette optique. L'utilisation de ce concept nous permet d'aborder les débuts de la sexualité avec autrui comme un long processus interactif et interpersonnel, plutôt que comme un événement isolé. En abordant ainsi l'entrée dans la sexualité, nous avons une posture qui nous permet d'analyser plusieurs années d'expériences sexuelles comme faisant partie du même processus d'entrée dans la sexualité et questionner comment l'agentivité sexuelle s'est développée à travers ce temps.

4.3 Agentivité sexuelle

Découlant du concept d'agentivité personnelle, l'agentivité sexuelle [AS] est un terme qui n'est que peu utilisé dans les recherches, particulièrement dans la francophonie (Lang, 2011). Pour les besoins de cette recherche, nous définirons l'agentivité comme suit :

L'AS renvoie à l'idée de "possession" de son propre corps et l'expression de sa sexualité - en termes simples, se sentir "agent" ou "agente" de sa sexualité (Slavin et autres, 2006: 267). Elle fait référence à la prise d'initiative, à la conscience du désir de même qu'au sentiment de confiance et de liberté dans l'expression de sa sexualité (Averett, Benson et Vaillancourt 2008: 332). Les notions de "contrôle" et du sentiment d'avoir le "droit" (to feel entitled) au désir et au plaisir sont également centrales (Lang, 2011, p. 191).

Certains autres éléments doivent également être considérés, en surplus à cette définition. L'agentivité sexuelle réfère également à la capacité à définir et faire respecter ses désirs, ses limites et son intégrité, ainsi que le sentiment de se savoir responsable de ses actions. Dans une perspective féministe, ce concept, de plus, reconnaît aux femmes et filles un rôle d'agent actif capable de prendre ses propres décisions, plutôt que d'être simplement objets du désir masculin. Pour ce qui est de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes spécifiquement, Lang note un besoin de reconnaître cette agentivité aux adolescentes, souvent niée par des discours de protection les associant à une vulnérabilité à protéger (*ibid.*, p. 190).

De cette définition de l'agentivité sexuelle, différents thèmes ont été extraits, puis sous-divisés en indicateurs; ces indicateurs seront utilisés pour analyser les réflexions sur leur agentivité sexuelle des répondantes. Les thèmes sélectionnés et les indicateurs correspondants se retrouvent dans la grille de codage (Annexe E) et sont les suivants : le désir (conscience du désir, sentiment d'avoir droit au désir et savoir définir ses

désirs), le plaisir (sentiment d'avoir droit au plaisir et savoir ce qui donne du plaisir), les limites (définir ses limites, faire respecter ses limites et son intégrité, et ne pas seulement être objet du désir masculin), les décisions (prise d'initiative, sentiment de se savoir responsable de ses décisions et capacité à prendre des décisions), les affects (sentiment de liberté pour exprimer sa sexualité, sentiment de confiance/méfiance pour exprimer sa sexualité, chance) et le développement de l'agentivité sexuelle à travers le temps.

Tel que vu dans la revue de la littérature, l'agentivité sexuelle se développe progressivement et plusieurs éléments se cumulent et ont un impact sur l'agentivité sexuelle. La construction de l'agentivité sexuelle est influencée à la fois par les relations (avec les parents, les pairs); les expériences (d'abus, de violences, les relations amoureuses et sexuelles); le contexte social (les rôles de genres traditionnels, les doubles standards sexuels, le patriarcat, l'hétéronormativité) et les messages circulant dans l'espace social (l'éducation sexuelle, les discours de protection, les messages moralisateurs, les discours religieux prônant l'abstinence, les discours d'empowerment sexuel, les critiques féministes, etc.) (Allen *et al.*, 2008 ; Averett *et al.*, 2008 ; Bryant et Schofield, 2007 ; Gagnon, 1999 ; Jaspard, 2005 ; Lang, 2011 ; Peterson et Hyde, 2011). Les médias de masse ont un rôle très important dans ce développement, puisqu'ils constituent une source d'informations sur l'intimité et la sexualité prisée des jeunes : les médias de masse aident les jeunes à construire, réfléchir et remettre en question leurs connaissances sur la sexualité humaine et les relations hommes-femmes (Allen *et al.*, 2008, p. 518). L'agentivité sexuelle est aussi développée par les réflexions personnelles, qui font le pont entre les messages reçus, les discours normatifs et les expériences vécues et tentent d'en faire sens (Bryant et Schofield, 2007).

CHAPITRE V

MÉTHODOLOGIE

Dans ce chapitre sera explicitée la démarche méthodologique utilisée pour la réalisation de cette recherche, débutant par quelques mots sur l'univers d'analyse et le type de matériau analysé. Ensuite, le choix de l'échantillon sera abordé, explicitant pourquoi une tranche d'âge précise a été sélectionnée, puis l'usage de deux outils de collecte des données, à la fois des questionnaires et des entrevues semi-dirigées, sera justifié. En dernier lieu, les principes guidant la réalisation du codage seront énoncés, expliquant le choix d'une analyse thématique du corpus et d'une approche itérative.

S'agissant d'une recherche de type exploratoire, j'adopterai une approche qualitative impliquant une analyse thématique de contenu telle que décrite par Paillé et Muchielli (Paillé et Mucchielli, 2012). J'ai choisi un cadre méthodologique qui vise à interroger des personnes ayant une expérience vécue de ce qui est étudié.

5.1 Univers d'analyse

Mon univers d'analyse est les expériences des individus (notamment les jeunes femmes québécoises qui ont commencé à avoir des relations hétérosexuelles après #Metoo) à propos du développement de leur agentivité sexuelle.

5.2 Type de matériau

Le type de matériau choisi est un matériau vivant provoqué par la chercheuse. Une limite de ce matériau est liée à la temporalité : la mémoire étant une faculté imparfaite, le matériau auquel j'ai accès est soumis à la subjectivité de la personne interviewée : certains éléments peuvent être oubliés, certains éléments sont hiérarchisés aux dépens de d'autres et certains éléments ne sont pas divulgués. La deuxième limite est liée à ma proximité en tant que chercheuse. En effet, mes prénotions, présélections et préconceptions de chercheuse peuvent influencer le matériau que j'ai recueilli et peuvent m'empêcher de saisir l'ensemble des dimensions de mon objet d'étude. Toutefois, un matériau vivant provoqué par moi permet d'aller explorer une question qu'il ne serait pas possible d'explorer à l'aide d'un matériau inerte, étant donné que je m'intéresse à un événement plutôt récent. Cela permet également de ne pas reproduire une lacune observée dans la littérature, soit la tendance à parler au nom des jeunes femmes plutôt que leur donner la parole sur les sujets qui les concernent (Blais *et al.*, 2009 ; Caron, 2009).

J'utilise un matériau multiple, qui est composé à la fois d'écrits, d'enregistrements audios ou vidéos, et d'entrevues, avec les mêmes personnes, dans le but de récolter un matériau plus riche et complet. Cette idée de combinaison des méthodes de collecte de données s'inspire de la méthode utilisée par Lang dans sa recherche doctorale sur la sexualité d'adolescentes, dans laquelle des réponses sur un blog sont combinées à des entrevues de suivi pour permettre de créer un lien de confiance avec les participantes et avoir accès à une meilleure compréhension de l'agentivité sexuelle de celles-ci (Lang, 2011, 2019). Les écrits, enregistrements audios ou vidéos sont des réponses à des questions ouvertes, envoyées avant l'entrevue. Ces réponses ont servi de base aux entrevues et ont permis d'amorcer une réflexion individuelle préalable à l'entrevue, qui a pu être interrogée lors de l'entrevue; il s'agissait en quelque sorte d'une façon de briser la glace puisque mon sujet est sensible. L'utilisation de matériaux écrits ou

vidéos préalables aux entrevues est pertinente pour deux raisons : d'abord, cela permet de diminuer la gêne chez les participants lors de l'entrevue puisque la réflexion sur ce sujet a déjà été amorcée; ensuite, cela permet de récolter plus d'informations et d'aller plus en profondeur que s'il y avait seulement des entrevues. La combinaison des méthodes (écrits/vidéos et entretiens) permet également d'aller plus en profondeur sur les différents éléments qui ont été abordés dans les traces écrites ou vidéos et de poser des questions de suivi s'il y a peu de détails (Allen *et al.*, 2008).

5.3 Principe de constitution de l'échantillon

Il s'agit d'un échantillon non probabiliste de convenance, composée de personnes volontaires répondant à des caractéristiques déterminées préalablement : j'ai recruté 8 femmes de 19 ans à 22 ans ayant des relations sexuelles avec des hommes et qui ont vécu leur entrée dans la sexualité après 2017. Cette tranche d'âge a été déterminée ainsi : d'abord, l'âge lors de la première relation sexuelle est en moyenne de 17 ans au Québec. Étant donné que l'événement #MeToo a eu lieu en 2017, on peut calculer que les filles qui avaient à l'époque entre 14 et 18 ans auront aujourd'hui entre 18 et 22 ans. Il est donc plausible de penser que ces filles étaient suffisamment âgées pour avoir une certaine compréhension de ce qui se passait en 2017 et qu'elles aient pu être affectées dans leur développement sexuel par ces vagues de dénonciations et contestations, tout en étant suffisamment jeunes pour n'avoir pas encore débuté leur entrée dans la sexualité. L'importance d'inclure les voix de femmes qui étaient jeunes a également guidé ce choix de tranche d'âge : interroger des femmes plus âgées aurait pour effet d'invisibiliser les trajectoires d'entrée dans la sexualité adolescente et de négliger les perspectives uniques des personnes ayant une entrée dans la sexualité plus précoce. Considérant que l'agentivité sexuelle diffère chez les personnes plus jeunes de celles plus âgées, même de seulement quelques années (Smette *et al.*, 2009, p. 360-361), nous considérons nécessaire d'inclure leurs voix dans cette recherche.

Le recrutement a eu lieu par les réseaux sociaux (TikTok, Facebook et Instagram), un médium particulièrement utilisé par les jeunes (CEFRIO, 2018). Une annonce fut publiée sous forme d'image facilement partageable sur des groupes ou en message privé, informant sur le sujet et les objectifs de la recherche, les caractéristiques de la population à recruter ainsi que les attentes envers les répondantes (réponses à des questions et entrevue) (Annexe A). L'échantillon fut formé des personnes ayant répondu à l'annonce. Je prévoyais poursuivre le recrutement jusqu'à saturation des données, c'est-à-dire lorsque les données recueillies ne produisent plus d'éléments nouveaux, que des données déjà codées auparavant, ce qui devrait se produire après avoir interrogé environ 10 personnes (Guest *et al.*, 2006, p. 74 ; Savoie-Zajc, 2007, p. 104). En raison des contraintes de temps et de la difficulté à recruter en période de pandémie, le recrutement s'est arrêté après avoir trouvé 8 participantes.

Il est important de noter deux limites sur le profil des participantes composant cet échantillon. D'abord, bien que le recrutement s'adressait à toutes les personnes s'identifiant comme femmes, inclusivement des femmes trans, aucune femme trans ne fait partie de l'échantillon. Ensuite, toutes les participantes décrivent leurs origines culturelles comme « québécoises », malgré la grande variété des origines culturelles des personnes habitant au Québec. Il serait donc imprudent de prétendre que les résultats auraient été les mêmes si une autre tranche de la population avait été interrogée, considérant le peu de représentativité de cet échantillon.

5.3.1 Profil des participantes

Un total de huit participantes ont contribué à ce projet de recherche. Sept des participantes se définissent comme femmes, et une des participantes m'a mentionné être en questionnement par rapport à son genre, et préférer être genrée au féminin dans le cadre de ce projet de recherche. Toutes les participantes sont âgées de 19 à 22 ans : une participante a 19 ans, une participante a 20 ans, 2 participantes ont 21 ans, et les 4 autres participantes ont 22 ans. Toutes les participantes sauf une décrivent leurs

origines culturelles comme étant québécoises, à l'exception d'une participante qui est d'origines mixtes avec un parent québécois et un parent d'origines mixtes. Seulement 2 participantes décrivent leur orientation sexuelle comme hétérosexuelle, une participante se décrit comme hétéro-curieuse, alors que 5 participantes se décrivent comme bisexuelle, pansexuelle, ou queer. Pour ce qui est du revenu familial, 2 participantes situent leur revenu familial entre 50 et 100 000\$ par année, alors que 5 participantes situent leur revenu familial entre 100 et 150 000\$ par année. Une participante déclare un revenu familial inconnu. Les participantes ont donc des profils assez semblables, du même groupe d'âge, étant fortement majoritairement d'origines culturelles québécoises et se situant dans la classe moyenne-aisée, bien que leurs orientations sexuelles diffèrent.

5.4 Collecte des données – Utilisation de deux outils

Les données ont été recueillies grâce à un questionnaire et une entrevue semi-dirigée d'approfondissement, avec les mêmes participantes. Dans un premier temps, les participantes étaient invitées à remplir le questionnaire soit par écrit, par vidéo ou par enregistrement audio puis à me faire parvenir les réponses. Les enregistrements audios ou vidéos ont été retranscrits entièrement et supprimés. La majorité des répondantes ont toutefois choisi de répondre aux questions par écrit. Après une lecture attentive des réponses d'une participante, où l'objectif de la lecture était de m'en approprier le contenu pour pouvoir guider mes questions lors de l'entretien et faire des liens avec leurs réponses précédentes, l'entrevue a eu lieu. Les entrevues semi-dirigées d'approfondissement, d'une durée d'environ une heure, ont été tenues en personne dans un local de l'université, ou bien par Zoom (en raison de la pandémie). Les entrevues en présentiel ont été enregistrées sur le téléphone cellulaire de la chercheure, puis retranscrites entièrement; les entrevues par Zoom ont été enregistrées sur une clé USB protégée par mot de passe, puis retranscrites entièrement. Tous les enregistrements ont été supprimés après la retranscription. Les entretiens semi-dirigés visent à recueillir des

informations plus détaillées quant à l'expérience de la personne (Savoie-Zajc, 2010, p. 356). L'entrevue permet de poser des questions plus sensibles et personnelles, spécifiquement quant au consentement et à l'agentivité sexuelle. Les questions de l'entrevue semi-dirigée pouvaient être légèrement modifiées pour s'assurer de compléter le questionnaire. L'objectif de la combinaison de ces deux outils était à la fois de briser la glace et d'amorcer une réflexion chez les participantes lors de la passation du questionnaire, afin d'avoir accès à un contenu plus riche et profond lors des entrevues.

5.4.1 Construction des outils : questionnaire et grille d'entretien

Les deux outils de récolte de données, soit le questionnaire et la grille d'entretien, ont été réalisés à l'aide de la même grille de thèmes (Annexe B), mais les questions diffèrent selon l'outil : par exemple, des questions de surface formaient le questionnaire, alors que des questions qui demandent plus d'élaborations ou qui sont d'ordre plus personnel ont été réservées pour l'entrevue. Pour réaliser cette grille de thèmes, les informations qui permettraient de répondre à la question de recherche ont d'abord été déterminées. Ainsi, différents indicateurs de l'agentivité sexuelle ont ensuite été extraits de la définition présentée préalablement, puis classés par sous-thèmes selon des références à la littérature recensée (voir Annexe B). Par la suite, des questions à poser aux répondantes pour répondre à chacun de ces thèmes et sous-thèmes ont été construites. Ces questions ont ensuite été divisées pour le questionnaire (Annexe C) ou la grille d'entretien (Annexe D), selon le degré d'élaboration demandé par une question ou selon la nature privée de l'information demandée.

5.5 Codage des données

La méthode d'analyse des données choisie est l'analyse thématique, selon la méthode décrite par Paillé et Mucchielli (Paillé et Mucchielli, 2012). Pour ce faire, un découpage

thématique du corpus fut réalisé. Cela consiste à associer les sections pertinentes du corpus aux thèmes et sous-thèmes (codes) déterminés préalablement. En ce sens, la grille de codage (Annexe E) associe chaque thème et sous-thème à des extraits du corpus, liant ceux-ci à la théorie extraite de la littérature.

Le codage des données a été réalisé selon une approche itérative, aussi appelée approche mixte. Le corpus à analyser était composé des retranscriptions des réponses aux questionnaires et des retranscriptions des entrevues. Selon cette méthode, une grille d'analyse (thématique) construite préalablement fut utilisée pour coder le corpus selon des thématiques, suivant les thématiques de la grille d'entrevue, tout en rajoutant des thématiques lorsque cela s'avérait pertinent. Cette méthode, bien que débutant comme l'approche déductive, s'en distingue puisqu'elle accorde une grande flexibilité à la grille d'analyse construite par la chercheuse, en permettant de modifier celle-ci selon les données recueillies et analysées, ce qui permet « de faire évoluer et d'enrichir la grille de codage à partir des éléments identifiés dans le corpus et non couverts par la grille réalisée a priori » (Derobertmeasure, 2020, part. 1:18). Cette démarche de recherche, en va-et-vient entre la littérature existante et les données recueillies, se prête bien à une recherche exploratoire comme celle-ci, puisqu'il est impossible de prévoir toutes les réponses possibles; en effet, il est possible que le contexte à partir duquel s'expriment certaines répondantes n'ait pas été anticipé, ou bien que certaines réponses soient inattendues et novatrices (Derobertmeasure, 2020 ; Mukamurera *et al.*, 2006). Ce fût d'ailleurs le cas, plusieurs thèmes ont été ajoutés au fur et à mesure de la collecte et du codage des données. Cette méthode permet de tenir compte de ces imprévus riches en sens, en permettant de les intégrer dans l'analyse plutôt que de les laisser de côté puisque ne cadrant pas dans la grille prévue initialement. En ce sens, elle inclut les avantages de l'approche inductive ou la « grounded theory » telle que proposée par la « méthode Gioia » (Gioia *et al.*, 2012). Le codage fut réalisé au fur et à mesure de la collecte des données. Pour s'assurer d'une cohérence dans le codage de l'entièreté du corpus, lorsque des nouveaux codes/thèmes sont ajoutés, les données préalablement

codées ont été resoumises au codage en tenant compte de ces nouveaux codes/thèmes, à l'aide de la grille de codage finale.

Le découpage fut réalisé selon un critère sémantique, c'est-à-dire que les unités de texte ont été découpées et sélectionnées selon leur sens, nonobstant leur caractère grammatical.

Pour faciliter le codage des données, celui-ci a été réalisé à l'aide du logiciel NVivo (version 12) (QSR International Pty Ltd., 2020).

5.6 Analyse des données

La logique de raisonnement est selon un modèle d'interactions non hiérarchisées, parce que plusieurs éléments se cumulent et ont un impact sur l'agentivité sexuelle. Je m'intéresse au processus plutôt qu'à la variance et je n'adopte pas une logique comparative; je veux comprendre le processus de construction de l'agentivité sexuelle sans tenter de comparer à une autre population.

Une synthèse des éléments à l'étude fut compilée par la chercheure, présentant des extraits du corpus. Ainsi, des liens établis entre les réponses des participantes et l'état de la littérature seront présentés dans ce travail. Les éléments convergents ou divergents seront mis en évidence par cette analyse. De ce fait, un état des lieux des réflexions sur l'agentivité sexuelle et sur le consentement ainsi que de leurs perceptions des mouvements de dénonciations de ces jeunes femmes québécoises ayant des relations sexuelles avec des hommes, qui ont vécu leur entrée dans la sexualité après la vague de dénonciations #MeToo, sera présenté dans le prochain chapitre.

CHAPITRE VI

PRÉSENTATION ET ANALYSE DES RÉSULTATS

Ce chapitre présente les résultats de l'analyse thématique des données qualitatives collectées par la passation de questionnaires et la réalisation d'entretiens semi-dirigés subséquente. Ce chapitre est divisé en deux sections, correspondant aux deux questions spécifiques de recherche: la première section s'intéresse à l'impact perçu des mouvements de dénonciations, et la deuxième section porte sur les réflexions des jeunes femmes à propos des différents indicateurs de l'agentivité sexuelle.

6.1 Réactions face aux mouvements de dénonciations

Avant de s'intéresser directement à leur agentivité sexuelle, les participantes ont été interrogées sur l'influence des mouvements de dénonciations sur leurs perspectives, et les réflexions qui en ont découlé. Considérant qu'il s'agit d'un contexte social particulier qui a pu avoir un impact, nous avons demandé aux jeunes femmes de nous expliquer leur vision de ces mouvements de dénonciations et leurs perceptions de ses impacts. Pour se faire, trois thèmes ont été abordés : le premier contact avec un mouvement de dénonciations, la réaction des proches, et les réflexions personnelles engendrées.

6.1.1 Différences #MeToo et #DisSonNom

Certaines participantes se rappellent clairement du mouvement de dénonciations #MeToo, tandis que pour d'autres, il n'y a peu ou pas de souvenirs : le premier contact a été avec le mouvement de dénonciations #DisSonNom. Certaines nomment que le mouvement #MeToo les a moins touchées, soit en raison de leur âge à ce moment-là ou de la distance géographique. En effet, le mouvement #MeToo était international, mais il a débuté à Hollywood, aux États-Unis. Pour plusieurs participantes, c'était très loin et cette réalité semblait distante de la leur. À ce sujet, une participante explique, pour justifier sa distance par rapport aux dénonciations américaines, que ses comptes sur les réseaux sociaux suivent des pages québécoises et non internationales (Entrevue Participante 7, 22 ans). En opposition à cela, le mouvement #DisSonNom a débuté au Québec, avec la dénonciation de personnalités publiques québécoises, et s'est poursuivi avec le partage de dénonciations et de témoignages de personnes qu'elles pouvaient connaître : plusieurs participantes ont mentionné avoir des proches qui ont dénoncés des violences sexuelles pendant #DisSonNom. Une autre différence marquante pour les participantes est que #MeToo s'est beaucoup passé dans des médias traditionnels, tels que les journaux, alors que #DisSonNom était plutôt actif sur les réseaux sociaux utilisés par les jeunes, avec une page Instagram et recevant les dénonciations par messages privés. Bien qu'il y ait eu quelques articles dans des journaux à propos de #DisSonNom, couvrant surtout la controverse qui l'entourait, l'essentiel se déroulait en ligne. Une autre différence importante selon les jeunes femmes interrogées était la publication intégrale de témoignages des victimes par #DisSonNom, qui permettait de ressentir une proximité absente de #MeToo :

Alors que dans le mouvement DisSonNom, c'était vraiment les pages qui postaient les témoignages au complet, qui expliquait ce qui c'était passé et en quoi ça c'était une agression sexuelle, et aussi le mouvement DisSonNom exposait comment les personnes se sont senties par rapport à ça. C'est le point de vue que je n'avais pas eu dans MeToo, que on faisait

juste relater les faits sans exprimer ce que les personnes ont senti par rapport à ça (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Cette participante résume bien la différence entre #MeToo et #DisSonNom dans les émotions suscitées par ces deux mouvements. D'autres participantes parlent justement du fait que #MeToo se concentrait sur des statistiques ou des dénonciations de personnalités publiques, alors que DisSonNom partage des témoignages de victimes.

6.1.2 Premier contact

Quel que soit le mouvement de dénonciations retenu, toutes les participantes décrivent leur premier contact avec un mouvement de dénonciations de façon positive. La première participante se rappelle #MeToo, malgré son jeune âge à l'époque, comme l'ayant touché en raison de la solidarité qu'elle a observée entre les femmes, qu'elle a trouvé impressionnante (Entrevue Participante 1, 21 ans). La participante 2 dit, à propos du mouvement #MeToo également, qu'elle croyait que ce mouvement avait le potentiel d'amener de multiples retombées positives et qu'il était donc très pertinent (Questionnaire Participante 2, 22 ans). La participante 5 aborde clairement sa posture face à #MeToo en disant qu'elle a toujours eu l'opinion qu'il était important de supporter ce mouvement (Questionnaire Participante 5, 22 ans). À propos de #DisSonNom, la participante 6 dit qu'il s'agit selon elle d'une bonne façon pour les victimes de pouvoir s'exprimer sur ce sujet difficile, et que cela permet également de conscientiser la population à propos des actions atroces commises par les agresseurs (Entrevue Participante 6, 22 ans). Également à propos de #DisSonNom, la participante 7 explique parfaitement l'utilité de ce mouvement : « Les voir agir donne de l'espoir aux personnes qui sont encore dans la peur de dénoncer leurs agressions et je trouve ça beau de voir la solidarité que ces femmes ont entre elles, et les autres personnes qui les supportent » (Questionnaire Participante 7, 22 ans).

La moitié des jeunes femmes interrogées mentionnent avoir vécu de la tristesse ou de l'étonnement en réalisant l'ampleur des violences sexuelles et le nombre élevé de femmes touchées.

Je sais que lorsque j'en ai eu connaissance, je me suis posé beaucoup de questions, et je me suis sentie abasourdie. Je me disais, mais est-ce possible qu'autant de femmes s'identifient à ce mouvement? Elles sont si nombreuses à avoir vécu des agressions sexuelles... (Questionnaire Participante 4, 20 ans).

Une autre participante mentionne avoir ressenti de la tristesse pour les femmes qui subissent des agressions sexuelles, mais également les trouver courageuses d'oser dénoncer leurs agresseurs (Entrevue Participante 7, 22 ans). Une participante nomme avoir vécu des émotions contradictoires, étant à la fois contente que les femmes osent dénoncer, mais également triste de réaliser qu'autant de femmes avaient été victimes de violences (Questionnaire Participante 8, 19 ans). Pour décrire les mouvements de dénonciations, une participante utilise les mots « touchant, [...] déstabilisant et choquant » (Questionnaire Participante 3, 21 ans). On remarque donc que, pour plusieurs participantes, elles n'avaient pas réalisé l'ampleur des violences sexuelles vécues avant d'être confrontées à un des mouvements de dénonciations sur les réseaux sociaux.

Plusieurs participantes ont d'ailleurs réalisé que plusieurs amis.es ou connaissances avaient été victimes de violences à caractère sexuelle, et certaines d'entre elles ont même réalisé avoir elles-mêmes été victimes grâce aux mouvements de dénonciations : ce point sera abordé plus en profondeur dans la section *Réflexions personnelles*.

6.1.3 Réactions des proches

Toutes les participantes ont mentionné être entourées d'amis.es qui supportent le mouvement, qui supportent les victimes et qui, généralement, trouvent qu'il s'agit

d'une bonne initiative. Une participante mentionne d'ailleurs explicitement avoir choisi son entourage pour des valeurs semblables, ce qui se traduit en une opinion similaire à propos des mouvements de dénonciations :

C'est sûr que les gens qui sont proches de moi, comme je dis, je les choisis en fonction qu'ils restent proches de mes valeurs, ce qui fait que ces gens-là sont complètement d'accord avec ces vagues de dénonciation et pensent que c'est un mouvement très important et nécessaire (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Plusieurs jeunes femmes font état d'une différence intergénérationnelle: une participante nomme que les membres plus âgés de sa famille craignent des poursuites en diffamation pour les victimes qui osent parler, alors que cette crainte ne se retrouve pas dans ses proches plus jeunes, qui saluent le mouvement (Entrevue Participante 8, 19 ans). Une participante nomme qu'elle croit que la génération de ses parents penserait que les mouvements de dénonciations prennent trop d'ampleur ou qu'il s'agit d'une exagération (Entrevue Participante 5, 22 ans). D'ailleurs, la participante 6 nomme n'avoir jamais parlé des mouvements de dénonciations avec ses parents, par crainte que ceux-ci n'aient pas les mêmes opinions qu'elle; elle nomme qu'elle garde cette réserve pour toutes les discussions politiques ou sociales avec ces parents pour éviter les chicanes, elle choisit de prioriser son bien-être à ces discussions (Entrevue Participante 6, 22 ans). Quant à l'opinion de ses parents, la participante 2 dit qu'elle a « l'impression qu'ils pensent que c'est un problème d'envergure privé » (Entrevue Participante 2, 22 ans) qui devrait se régler de façon privée, alors qu'il est immensément important pour elle d'en faire un problème public et d'en parler, ce qui est une différence majeure. Une autre participante nomme qu'elle croit que les gens de son âge ont été plus sensibilisés sur la question des violences sexuelles, ce qui pourrait leur permettre d'essayer de ne pas reproduire les erreurs des générations passées en matière de violences sexuelles (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Cette différence intergénérationnelle semble surtout remarquée dans la relation mère-fille; quatre participantes nomment spécifiquement que leur mère voit les choses différemment d'elles, même si la mère est qualifiée de féministe. Par exemple, la participante 1 nomme que sa mère met l'accent sur l'importance de se protéger soi-même en tant que femme pour éviter les agressions : « Ma mère, j'ai été élevée super féministe, c'est vraiment comme ça chez nous, sauf que ma mère, elle pense qu'il faut plus se protéger. Elle dit que l'homme va tout le temps être un prédateur. » (Entrevue Participante 1, 21 ans); alors que la participante 3 nomme que sa mère croit que les agressions sexuelles « c'est normal ça arrive dans tous les couples » (Entrevue Participante 3, 21 ans), ce que la participante elle-même refuse de normaliser bien qu'elle reconnaisse que le viol conjugal est un problème très fréquent et persistant.

Deux participantes nomment l'importance d'aborder le sujet avec leurs frères plus jeunes pour qu'ils soient sensibilisés à l'importance du consentement. La participante 3 nomme que son petit frère ne comprend pas les mouvements de dénonciations, alors que la participante 4 nomme que son petit frère ne comprend pas que le système de justice n'est pas adéquat. La participante 4 élabore sur cette difficulté à expliquer les limites du système judiciaire et les bienfaits d'un mouvement de dénonciations public à son petit frère qui pose beaucoup de questions auxquelles elle n'a pas de réponse. Malgré cette difficulté, elle remarque que sa mère et elle-même tentent d'ouvrir un dialogue sur le sujet avec son petit frère dans le but de le sensibiliser au consentement et, plus largement, aux enjeux de violences faites aux femmes (Entrevue Participante 4, 20 ans).

6.1.4 Réflexions personnelles

Tel que mentionné précédemment, toutes les participantes disent avoir réalisé l'ampleur que prennent les violences sexuelles dans notre société. Pour certaines, il s'agit d'une nouveauté parce qu'elles n'avaient jamais réalisé cela; pour d'autres, déjà militantes féministes par exemple, il s'agit du renforcement d'une réalité déjà connue.

Par exemple, la participante 3 mentionne qu'elle se considérait déjà féministe avant d'être exposée aux mouvements de dénonciations, et que ceux-ci l'ont rendu encore plus féministe. Elle nomme l'importance de la protection des femmes et de l'éducation des garçons pour lutter contre les violences sexuelles : selon elle, il ne faut « pas juste éduquer les victimes à ne pas être une victime, mais aussi éduquer les gens à ne pas être un agresseur » (Entrevue Participante 3, 21 ans).

Toutes les participantes mentionnent des réflexions quant à l'esprit de communauté ressenti pendant ou à la suite des mouvements de dénonciations sur les réseaux sociaux. Certaines participantes ayant été victimes de violences sexuelles avant les mouvements de dénonciations ont mentionné que cela les a aidées à se sentir moins seules, à obtenir du soutien, ou à oser en parler plus ouvertement sans avoir honte ou peur de la réaction des autres. La participante 1 dit notamment à ce propos qu'elle n'a pas osé dénoncer lorsqu'elle a été agressée sexuellement, bien avant les mouvements de dénonciations, et que le fait de voir des femmes de son entourage dénoncer l'a encouragé à en parler, lui permettant de se sentir moins seule et d'aider les autres à se sentir moins seules également. Elle mentionne avoir pu soutenir des victimes qui osent dénoncer grâce à son expérience et avoir apprécié cet esprit de groupe (Entrevue Participante 1, 21 ans). Dans le même ordre d'idées, la participante 6 dit « Ça m'a fait du bien voir [...] on est vraiment beaucoup à vivre des choses comme ça, et là pour une fois ce n'est pas juste des chiffres, ce n'est pas juste des statistiques, c'est des personnes que tu connais » (Entrevue Participante 6, 22 ans). La participante 3 nomme, à propos de l'impact des mouvements de dénonciations sur elle en tant que victime d'agression sexuelle, ne plus avoir peur de dire qu'elle a été victime de violences sexuelles, alors qu'elle n'osait pas en parler auparavant (Entrevue Participante 3, 21 ans). Une participante mentionne, en plus d'aimer cette solidarité, que les nombreuses dénonciations et témoignages la réconfortent que les émotions qu'elle vit par rapport à l'agression sexuelle qu'elle a vécue sont normales; toutefois, elle mentionne également de la tristesse face à cette solidarité « parce que ce n'est pas des expériences qui devraient être relatables »

(Entrevue Participante 8, 19 ans), référant au fait que si autant de gens se rejoignent dans cette collectivité, c'est parce qu'il y a un nombre énorme de victimes. Elle explique que les mouvements de dénonciations sont positifs parce qu'ils permettent aux victimes de raconter leurs témoignages et se faire entendre, et qu'elle croit que « c'est en parlant de ces choses-là qu'on commence vraiment à guérir, et je trouve que c'est toujours mieux quand on guérit ensemble que quand on essaye de guérir soi-même » (Entrevue Participante 8, 19 ans). Les participantes n'ayant pas été victimes d'agressions sexuelles ont le même constat quant à l'esprit de communauté et de solidarité. La participante 4 nous dit avoir ressenti un élan envers les victimes lors des vagues de dénonciations : elle a réalisé le tabou énorme qui pèse sur les victimes, et cela lui a donné envie de s'informer sur le sujet et d'écouter la parole des victimes (Entrevue Participante 4, 20 ans). Nous retrouvons le même son de cloche chez la participante 5, qui s'est rendu compte des difficultés sur le plan à la fois judiciaire mais aussi personnel pour les victimes qui dénoncent, ce qui l'a motivé à toujours prendre la défense des victimes lorsque celles-ci osent dénoncer (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Deux des participantes ont d'ailleurs réalisé à travers ces mouvements de dénonciations et les discussions que ceux-ci ont suscités avoir été victimes de violences sexuelles dans le passé. Pour la participante 6, elle explique qu'elle n'avait pas compris que ce qui lui était arrivé était une agression sexuelle, expliquant que pendant plusieurs années elle refusait de penser à l'événement et que cela l'a empêché de réaliser ce qui s'était réellement produit. La réalisation s'est produite lors du mouvement de dénonciation #DisSonNom, à la lecture de témoignages similaires à ce qu'elle avait vécu : « c'est en lisant les expériences de certaines victimes des années plus tard que j'ai réalisé que c'était un viol » (Questionnaire Participante 6, 22 ans). Elle n'est pas la seule participante à avoir réalisé avoir vécu une agression grâce aux mouvements de dénonciations, c'est également le cas de la participante 2, qui dit que c'est en déconstruisant l'idée du viol parfait et en apprenant la large définition de ce qu'est une

agression sexuelle que cette réalisation s'est produite : « J'avais vraiment une idée, une définition vraiment stricte, définie de ce qui était un viol, une agression sexuelle. Le viol parfait, le viol classique d'un inconnu dans une ruelle quand t'es toute seule le soir parce que t'es en état d'ébriété » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Comme ce cliché ne correspondait pas à son expérience, elle ne croyait pas avoir été victime d'agressions sexuelles. Elle explique ensuite son processus « de me rendre compte que moi aussi j'ai vécu des agressions alors que j'avais l'impression, alors que je me distançais de ça » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Face à cette réalisation, sa réflexion va plus loin sur un constat sociétal : « je crois que 100% des femmes ont vécu des violences sexuelles mais le réalisent pas parce que c'est tellement normalisé et banalisé » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Une autre participante, qui nomme ne pas avoir été victime de violences sexuelles, s'est également questionnée à ce propos, réalisant que les agressions sexuelles peuvent prendre plusieurs formes dont certaines sont normalisées et donc invisibilisées : « c'est quoi les agressions plus petites mais qu'on vit au quotidien sans trop y penser, parce qu'on se dit que c'est normal? » (Entrevue Participante 4, 20 ans). Toutes ces réflexions montrent la normalisation, la banalisation et même l'invisibilisation des violences sexuelles.

Plusieurs participantes ont nommé des réflexions à propos de leur entourage, la majorité se demandant si leurs proches avaient déjà été victimes d'agressions sexuelles. Certaines se demandant s'il est possible qu'un.e proche ait déjà agressé sexuellement quelqu'un.e. Une participante nomme d'ailleurs qu'on s'imagine tout le temps que ça n'arrive qu'aux autres, mais qu'il serait possible que ça arrive dans son entourage sans qu'elle ne le sache étant donné le grand tabou autour des violences sexuelles et la difficulté pour les victimes à dénoncer (Entrevue Participante 7, 22 ans). Suite à une réflexion semblable, la participante 5 se demande ce qu'elle peut faire pour aider, se demandant si elle devrait en parler autour d'elle et faire de la sensibilisation avec ses proches (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Certaines participantes ont parlé d'une rétrospective sur leurs propres comportements, accompagnée de questionnements sur leur respect du consentement de leurs partenaires; plusieurs participantes se sont demandé si elles ont déjà outrepassé le consentement d'un.e partenaire sans le réaliser. C'est le cas de la participante 4, qui s'est questionnée sur la possibilité d'avoir outrepassé le consentement d'un partenaire, réalisant que parfois les limites sont mal comprises : « [sans] forcer quelqu'un, mais des fois tu es comme insistant sans le vouloir, tu penses que tu niaises et tout » (Entrevue Participante 4, 20 ans), elle dit avoir fait une rétrospection sur ses comportements suite aux mouvements de dénonciations et avoir repensé à ces anciennes relations, pour s'assurer d'avoir toujours respecté le consentement de ses partenaires. La participante 5 nomme qu'elle a pris le temps de faire une réflexion personnelle pour se demander si elle aurait pu avoir des comportements problématiques au niveau de sa sexualité (Entrevue Participante 5, 22 ans). Une participante m'a d'ailleurs confié avoir réalisé que c'était le cas, dans le cadre d'une relation qualifiée de toxique, où son consentement à elle était également plusieurs fois ignoré. Cette réalisation fût très confrontante pour la participante, qui m'a expliqué avoir effectué un travail sur soi et avoir mis en place des moyens pour s'assurer que cela ne se reproduise pas.

Une autre participante dit maintenant avoir une sensibilité marquée pour l'humour déplacé, afin de ne pas heurter sans le vouloir; elle a remarqué que certains types d'humour habituels ne sont pas très sensibles à ce genre de réalités et désire faire mieux :

On a tous été élevés avec un certain humour qui est toléré, qui était toléré et qui ne l'est plus maintenant, des jokes un peu dark, qui touche des sujets comme le viol, les agressions, ou n'importe quoi comme ça. C'est vraiment d'essayer de pas le faire, mais aussi call out si quelqu'un fait quelque chose comme ça, de dire non (Entrevue Participante 5, 22 ans).

On voit à travers cette réflexion que les mouvements de dénonciations l'ont poussée à remettre en question certaines normes liées à l'humour.

Plusieurs des participantes ont poussé leur réflexion jusqu'à une remise en question du système : réalisant que les campagnes de sensibilisation précédentes n'avaient pas fonctionné puisqu'il y a encore un nombre élevé d'agressions, que l'éducation est nettement insuffisante sur le sujet, que le système de justice ne semble pas soutenir les victimes, et qu'il ne semble pas y avoir de conséquences pour les agresseurs dénoncés. À ce propos, la réflexion de la participante 3 va dans le sens de la remise en question du système judiciaire : réalisant qu'il n'aide pas réellement les victimes, elle explique que les mouvements de dénonciations sont le seul outil qui fonctionne pour l'instant pour les femmes, pour les aider à « s'affranchir du trauma et de faire un premier pas vers la guérison » (Entrevue Participante 3, 21 ans). Elle note aussi l'inefficacité des campagnes de sensibilisation qui s'adressent toujours aux victimes :

Le fait qu'il y aille autant de monde qui ont subi une agression, ça montre à quel point les campagnes de « ne sois pas une victime », ça ne marche pas. Il faut que tu éduques les gens à ne pas être un agresseur, rendu là c'est un besoin, ce n'est pas juste une fantaisie de féministe (Entrevue Participante 3, 21 ans).

Une participante note que les mouvements de dénonciations amènent une remise en question nécessaire qui permet d'ouvrir le dialogue et de nommer ouvertement ce qui devrait être inacceptable (Entrevue Participante 4, 20 ans). Dans le même ordre d'idées, une autre participante mentionne que, grâce à des mouvements de dénonciations, on peut éduquer sur le sujet, ce qui permet de « décortiquer pour éventuellement éliminer ou rendre plus égalitaire ces inégalités-là » (Entrevue Participante 2, 22 ans). La participante 5 dit que ces réalisations et remises en question pourraient pousser toutes celles et ceux qui désirent combattre la culture du viol et la misogynie à devenir proactifs en matière de violences sexuelles, parce que l'inaction ne semble pas être une option acceptable (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Deux participantes ont nommé des éléments négatifs en regard des mouvements de dénonciations. L'une trouve dommage qu'il n'y ait pas eu de réelles conséquences pour la vaste majorité des personnes dénoncées sur les réseaux sociaux en raison du volume et du caractère informel des dénonciations, ce qui fait que celles-ci pourraient recommencer impunément et faire d'autres victimes. Bien qu'elle reconnaisse le fait que de dénoncer puisse aider les victimes à se libérer d'un poids, elle trouve cela insuffisant parce qu'elle aimerait une conclusion plus concrète à ces dénonciations (Entrevue Participante 6, 22 ans). Une autre participante se questionne à savoir si certaines personnes auraient utilisé la dénonciation publique pour de mauvaises raisons telle que la vengeance. Bien qu'elle ne remette pas en question la véracité des dénonciations, son questionnement portait plutôt la méthode et le moment choisi pour dénoncer; elle dit se sentir mal à l'aise à l'idée que des victimes pourraient essayer de volontairement nuire à leur agresseur à travers ces dénonciations publiques (Entrevue Participante 3, 21 ans). Elle pousse sa réflexion plus loin et se demande si cette méthode de dénonciations publiques pourrait aliéner des personnes qui n'étaient pas mal intentionnées, mais simplement peu ou pas éduquées sur le consentement :

Je pense que certaines personnes auront besoin d'éducation, je n'ai pas l'impression que c'est tout le temps tous les agresseurs qui voulaient violemment traumatiser leurs victimes [...] J'ai l'impression que quand tu dénonces sur les réseaux sociaux, tu enlèves à la personne peut-être la possibilité de s'éduquer. Et ça fait en sorte qu'il y a beaucoup de gens qui se braquent, et qui ne veulent pas nécessairement engager une conversation sur le consentement et l'éducation sexuelle avec les autres, parce que c'est comme « ok mais genre, de toute façon même si j'essaye de m'éduquer et que j'essaye de devenir meilleur, ma réputation va être salie si on me dénonce sur les réseaux sociaux ». (Entrevue Participante 3, 21 ans).

Cette réflexion montre bien que cette participante considère que l'éducation à la sexualité et au consentement n'est pas suffisante et que cette lacune contribue à expliquer la prévalence des agressions sexuelles.

6.2 Développement de l'agentivité sexuelle

Dans ce cadre de ce travail, le concept de l'agentivité sexuelle a été divisé en plusieurs indicateurs, soit le désir, le plaisir, les limites, les décisions et les affects. L'indicateur de la réflexivité sur les pratiques précédentes a été ajouté pour tenir compte de l'aspect développemental de ce concept. Dans cette section, les résultats pour chaque indicateur seront analysés.

6.2.1 Désir

Par rapport à leur conscience de leur désir sexuel, toutes les participantes interrogées ont dit être conscientes lorsqu'elles ressentent du désir sexuel et savoir ce qui provoque chez elle du désir. Trois participantes ont explicitement parlé du fait qu'elles apprennent de plus en plus à reconnaître leur propre désir et qu'il s'agit d'une évolution. À ce sujet, la participante 5 explique que, pour elle, il s'agit de quelque chose de fluide, qui change au cours de sa vie au fur et à mesure qu'elle apprend à mieux se connaître (Entrevue Participante 5, 22 ans). La participante 2 a directement lié sa conscience du désir à un mouvement de dénonciations sur les réseaux sociaux, spécifiquement #DisSonNom, qui a eu un impact sur sa vision de sa sexualité (Entrevue Participante 2, 22 ans). Six participantes ont parlé de l'influence du lien avec leur partenaire sur leur désir sexuel : cinq participantes ont mentionné que ce lien émotionnel facilite le désir, alors qu'une participante trouve au contraire que ça le rend plus difficile. Comparant sa relation actuelle à ses relations précédentes, une participante explique qu'elle ressent beaucoup plus de désir dans sa relation actuelle parce qu'elle a un lien très passionnel avec son partenaire, mentionnant qu'elle « [n'a] jamais eu ça, je savais même pas que c'était possible de ressentir ça » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Également au sujet de son partenaire actuel, une participante explique ce lien entre la relation et son désir sexuel : « Je sais que c'est quelqu'un qui me respecte, qui me voit d'un bel œil, et qui a envie d'être avec moi, alors ça on dirait que c'est quelque chose qui me donne envie

» (Entrevue Participante 4, 20 ans). Au contraire de cela, la participante 5 mentionne avoir plus de facilité à ressentir du désir pour une personne qu'elle ne connaît pas beaucoup, plutôt qu'une personne avec qui elle est en relation de couple; elle est consciente que cette façon de fonctionner est différente de la majorité : « La plupart des gens ça va être comme l'inverse, dans le genre ils vont vouloir avoir une certaine sécurité, et être à l'aise avec la personne » (Entrevue Participante 5, 22 ans). Des participantes ont directement nommé la confiance avec le partenaire comme étant un élément aidant au désir sexuel. Une participante explique que lorsqu'elle sent que son partenaire la valorise et lui laisse prendre sa place dans la relation, elle a plus de facilité à ressentir du désir envers cette personne (Entrevue Participante 2, 22 ans). Dans le même ordre d'idées, une participante mentionne qu'elle se sent bien pour avoir une relation sexuelle avec un partenaire seulement si elle se sent en confiance avec cette personne; elle explique que pour elle, il s'agit d'une façon de s'assurer que la relation sexuelle va bien se passer et que ses limites seront respectées tout au long de la relation sexuelle : « Je dois vraiment savoir que l'autre personne, si je fais « ok on arrête toute suite », il va m'écouter. Il va être comme « ok c'est correct » » (Entrevue Participante 1, 21 ans). Dans cette citation, on voit le lien direct entre le respect des limites et le développement du désir.

Par rapport au fait de définir ses désirs, toutes les participantes ont parlé d'une évolution dans le temps, comme quoi ce serait quelque chose qu'elles ont appris graduellement. La participante 2 mentionne avoir appris à prioriser ses désirs plutôt que ceux de ses partenaires, expliquant qu'auparavant elle se concentrait sur les désirs de ses partenaires et qu'elle est maintenant capable de se concentrer sur les siens (Entrevue Participante 2, 22 ans). La participante 5 explique que pour elle, il s'agit d'une évolution graduelle, qui s'est faite lentement, au fil de ces différentes expériences avec différents partenaires (Entrevue Participante 5, 22 ans). On retrouve la même idée dans les propos de la participante 8, qui explique qu'elle a appris ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas au fil du temps, et que cela l'aide à mieux se connaître sexuellement

(Entrevue Participante 8, 19 ans). Deux participantes ont décrit avoir appris, entre autres, à travers l'expérience de quelqu'un qui ne leur correspondait pas, qui leur a appris qu'elles désiraient plutôt le contraire. C'est le cas de la participante 1, qui est sorti avec un sportif et a réalisé qu'elle préférerait une personne avec qui elle pouvait partager des conversations profondes, que l'attirance intellectuelle était importante pour son désir sexuel (Entrevue Participante 1, 21 ans). La participante 4 explique également une réalisation similaire après une relation :

C'est quelqu'un que j'idéalisais beaucoup. Finalement quand est arrivé un moment qu'on a eu une relation, j'étais tellement gênée, je ne me donnais pas droit à l'erreur, je voulais absolument être parfaite. Et après coup j'étais comme « c'était pas si le fun ». J'avais tellement de pression sur mes épaules. C'est comme après ça que j'ai réalisé, c'est plus le fun avec quelqu'un que je suis confortable, et qu'on en rit, au lieu de prendre ça au sérieux (Entrevue Participante 4, 20 ans).

Trois participantes ont mentionné la curiosité comme motivateur pour définir leurs désirs et essayer de nouvelles choses sexuellement. La participante 3 le nomme très clairement : « Je pense que la curiosité chez moi devient quasiment du désir sexuel. Mais, je suis comme tellement curieuse, intellectuellement, que ça finit par me chercher sexuellement » (Entrevue Participante 3, 21 ans).

Certains autres éléments extérieurs peuvent également avoir une influence sur leur désir sexuel, selon quatre des participantes qui ont noté que leur désir est influencé par des éléments extérieurs comme l'environnement, la présence ou non des parents à la maison, ce qui s'est passé dans leur journée, des choses comme ça. Pour la participante 4, le moment de la journée facilite les rapprochements: elle trouve que la routine du dodo favorise l'envie d'initier des relations sexuelles avec son partenaire et de lui exprimer son désir (Entrevue Participante 4, 20 ans). Les aléas de la vie quotidienne peuvent nuire à la présence du désir; questionnée à propos de cela, une participante nomme les éléments suivants comme étant nuisibles : son humeur, comment sa journée

s'est passé, le stress des examens, et le fait d'être perdue dans ses pensées. Ces éléments nuisent parce qu'ils occupent sa tête et l'empêchent de se concentrer sur des émotions plus plaisantes, comme le désir sexuel (Entrevue Participante 6, 22 ans). La participante 2 me raconte une visite récente chez le médecin qui l'a bouleversé toute la journée, l'empêchant d'avoir envie de relations sexuelles : « À ce moment-là, le désir sexuel n'était pas là parce que j'avais d'autres choses à gérer que mon désir sexuel, étant ma santé et ma stabilité mentales » (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Une participante a également mentionné ressentir que son cycle menstruel a un fort impact sur son désir sexuel, ressentant plus de désir lors de son ovulation qu'à tout autre moment du cycle (Entrevue Participante 6, 22 ans).

6.2.2 Plaisir

Interrogées sur leur plaisir sexuel, toutes les participantes ont dit connaître ce qui leur procure du plaisir sexuel. Pour deux des participantes, le fait de savoir ce qui amène du plaisir amène une augmentation de la confiance en soi. Deux des participantes nomment se sentir autonomes dans leur sexualité en sachant ce qu'elles aiment, puisqu'elles peuvent ensuite le communiquer à leurs partenaires : c'est quelque chose qu'elles disent apprécier. Cette autonomie est notamment rendue possible grâce à la masturbation pour deux participantes. Une participante explique qu'elle trouve « apaisant » le fait de ne pas dépendre d'une autre personne pour son plaisir sexuel grâce à la masturbation (Entrevue Participante 6, 22 ans), alors qu'une autre participante utilise le terme « le fun » pour décrire sa capacité à avoir du plaisir par elle-même. Elle continue en expliquant qu'elle aime particulièrement le fait de ne pas devoir attendre après quelqu'un et pouvoir avoir ces moments-là pour elle-même (Participante 4, 20 ans). Une participante explique qu'elle a longtemps entendu dire qu'il était important pour la satisfaction sexuelle de savoir ce que tu aimes par toi-même, et qu'elle a effectivement réalisé que se connaître elle-même l'a aidé à avoir des relations sexuelles plus satisfaisantes en sachant comment guider son partenaire pour lui donner du plaisir

(Entrevue Participante 6, 22 ans). Au sujet de la masturbation, deux participantes nomment un sentiment d'appartenance ou de confort avec leur propre corps amené par cette sexualité autonome. En parlant d'une séance de masturbation à la suite de la fin d'une relation amoureuse, la participante 3 dit : « Je pense que la première fois que j'ai eu un orgasme après ces deux semaines-là [...], j'étais comme « oh my god, oui, mon vagin m'appartient enfin! ». (rire) J'étais super contente » (Entrevue Participante 3, 21 ans). À ce sujet, une participante ayant déjà vécu des violences sexuelles nomme qu'elle s'est réapproprié son droit au plaisir malgré son vécu d'agression sexuelle grâce à la masturbation :

J'ai découvert la masturbation assez tard, [...] j'ai commencé après mon premier partenaire, après celui qui m'a forcé. Parce que je pense que c'était une façon pour moi de comme me guérir, un peu. Ton corps existe, tu as le droit de ressentir du plaisir même si tu as vécu quelque chose pendant qui n'était pas agréable. (Entrevue Participante 6, 22 ans).

Toutes les participantes disent bien se connaître elles-mêmes et savoir ce qui leur donne du plaisir, et sept participantes sur 8 nomment qu'il s'agit d'une évolution : elles trouvent leur vie sexuelle plus satisfaisante maintenant, parce qu'elles ont appris ce qu'elles aiment au fur et à mesure des expériences. Pour la participante 4, cette évolution a été aidée par l'apprentissage de la communication avec son partenaire : elle explique qu'elle a beaucoup plus de plaisir maintenant qu'iels sont à l'aise de parler beaucoup et se guider pendant les relations sexuelles (Entrevue Participante 4, 20 ans). Elle n'est pas la seule à faire ce constat : toutes les participantes parlent du fait de pouvoir guider leur partenaire pour qu'il leur donne du plaisir et se sentir à l'aise de le faire. Cependant, pour certaines, il s'agit de quelque chose qu'elles n'ont pas toujours été à l'aise de faire en raison de la gêne ou de l'impression que c'était tabou. Cette citation de la participante 2 résume bien cette idée que l'on retrouve chez plusieurs participantes :

Je n'avais pas compris au début, quand je découvrais ma sexualité, que je pouvais guider, que ce n'était pas insultant de dire à quelqu'un « moi j'aime ça, moi je n'aime pas ça, est-ce que tu peux faire ça ». J'avais l'impression au début que c'était tabou, qu'il ne fallait pas en parler et qu'il fallait le découvrir sur le tas (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Une participante explique avoir toujours cette difficulté en début de relation, racontant qu'elle se sent plutôt comme une « cheerleader » les premières fois qu'elle a des relations sexuelles avec un nouveau partenaire. Elle explique qu'elle a peur de « vexer l'autre personne » si elle tente de la guider ou de lui expliquer ce qui lui ferait plaisir avant qu'une relation de confiance ne soit établie (Entrevue Participante 1, 21 ans).

La majorité des participantes nomment penser que leur plaisir est aussi important que celui de leur partenaire. La participante 2 résume bien cette idée en expliquant que l'objectif d'une relation sexuelle devrait être que les deux personnes aient du plaisir, et qu'elle a donc le droit elle aussi d'en avoir (Entrevue Participante 2, 22 ans). Plusieurs participantes expliquent que leur partenaire partage également cette vision des choses. Par exemple, une participante mentionne que son partenaire actuel tente de lui faire plaisir à chaque relation sexuelle, ce qu'elle décrit comme très agréable (Entrevue Participante 6, 22 ans), alors qu'une autre participante explique qu'elle et son partenaire ont l'habitude d'alterner les positions pour s'assurer que chaque partenaire puisse profiter de sa position préférée, dans le but que les deux sentent que leur plaisir est équitablement valorisé (Entrevue Participante 7, 22 ans). Pour certaines, il s'agit d'une réalisation relativement nouvelle; questionnée sur les éléments positifs de son développement sexuel, la participante 5 dit : « Je pense que c'est de me dire [...] que je ne dois pas piler sur mes propres besoins, piler sur mes propres envies pour sembler acceptable aux yeux d'autrui » (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Cependant, ce constat est difficile à appliquer en pratique puisque plusieurs facteurs nuisent à cette égalité des plaisirs. Une participante, qui soutient que son plaisir est tout aussi important, remarque d'ailleurs que la majorité de ses partenaires ne s'en

préoccupaient pas suffisamment : « la plupart des hommes, à moins que tu leur mettes dans la face que ce qu'ils sont en train de faire, ce n'est pas l'fun, et qu'ils prennent pas en compte ton plaisir, malheureusement la majorité des hommes s'en contre-calice » (Entrevue Participante 3, 21 ans). Nous reviendrons sur cette question dans la section *Limites*.

Quatre participantes nomment le fait que l'idée de performance nuit au plaisir. À ce propos, une participante dit que bien qu'elle ne croit pas que la sexualité devrait être une performance, elle remarque ressentir souvent une légère pression, surtout lorsque la relation sexuelle s'éternise sans que le-la partenaire n'ait obtenu d'orgasme (Entrevue Participante 5, 22 ans). La participante 4 note quant à elle une amélioration sur ce point : « Au lit, j'avais l'impression qu'on devait être dans la performance beaucoup, et je n'aimais pas ça. J'essayais de me convaincre, mais câline, c'était comme une tâche. » (Entrevue Participante 4, 20 ans). Depuis qu'elle ne ressent plus cette pression de performance, elle note que sa vie sexuelle s'est grandement améliorée.

Deux participantes nomment l'inclusion de jouets comme une évolution qui a été positive pour leur plaisir sexuel : alors qu'auparavant elles étaient gênées à l'idée d'utiliser des jouets sexuels avec leur partenaire, elles ont appris à devenir à l'aise de le faire et notent une amélioration du plaisir dans leurs relations sexuelles grâce à cela. Autrefois plus gênées, elles se donnent maintenant plus le droit au plaisir, ce qui est un indicateur de l'agentivité sexuelle.

6.2.3 Limites

Un autre aspect important de l'agentivité sexuelle est la capacité à définir et faire respecter ses limites dans un cadre sexuel. À la question « Est-ce que tu sais que tu peux décider quand, comment, ou et avec qui avoir des relations sexuelles? », toutes les participantes ont répondu oui. Malgré cette conscience qu'elles ont le droit de déterminer et d'imposer leurs limites sexuellement, en parlant de leurs réalités, on

réalise que ce n'est pas si simple que ça de refuser quand elles ne veulent pas. À juste titre, une participante dit, en référence à des agressions sexuelles vécues, qu'on lui a volé ce choix : « Je pense qu'aujourd'hui je peux faire le choix mais malheureusement c'est arrivé à deux reprises où on m'a volé ce choix » (Questionnaire Participante 8, 19 ans). Trois des participantes expliquent sentir que leurs limites ne sont pas toujours respectées, et qu'elles aimeraient qu'elles le soient. Par exemple, une participante nomme qu'elle voudrait pouvoir dire non et que ce soit immédiatement respecté, mais dans ses expériences elle remarque que même lorsqu'elle dit non fermement, l'autre personne continue d'insister, ce qu'elle trouve très désagréable (Entrevue Participante 1, 21 ans).

Sept sur huit des participantes disent qu'elles parviennent aujourd'hui à se sentir bien lorsqu'elles imposent une limite, mais il s'agit cependant d'une évolution puisque toutes les participantes évoquent qu'elles ont plus de facilité à établir et faire respecter leurs limites maintenant qu'auparavant. Une participante dit notamment que lorsqu'elle était plus jeune, elle sentait qu'elle devait faire plaisir à l'autre même si elle ne le désirait pas (Questionnaire Participante 4, 20 ans). Elle explique ensuite une expérience où elle a osé affirmer ses limites et que celles-ci ont été respectées, ce qui a été une expérience très positive pour elle qui l'a encouragé à continuer d'imposer ses limites : « J'étais fière de ne pas m'être pliée aux envies de l'autre, si moi je n'avais pas le goût. Je me sentais tout de même en confiance, c'était un bon feeling! » (Questionnaire Participante 4, 20 ans). Une autre participante se rappelle avoir appris à s'écouter et à refuser lorsqu'elle n'est pas à l'aise (Questionnaire Participante 7, 22 ans), et une participante dit se sentir maintenant « totalement en paix » lorsqu'elle refuse des avances sexuelles, étant davantage consciente de ses envies et de ses limites (Questionnaire Participante 2, 22 ans). Elle explique que cet apprentissage s'est fait grâce à des réflexions et des prises de conscience : « C'est plein de prises de conscience que j'ai eues aussi au cours des dernières années, sur ce que je ne veux plus tolérer, ce

qui m'a fait du mal, et ce qui maintenant je sais qui me fait du bien » (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Plusieurs des participantes interrogées évoquent de nombreuses difficultés qu'elles ont vécues ou qu'elles vivent toujours à faire respecter leurs limites. Plusieurs difficultés viennent directement de l'attitude, perçue ou réelle, du partenaire. Une première difficulté, vécue par trois participantes, est d'avoir vécu des expériences de partenaire qui ne respectait tout simplement pas les limites établies. La partenaire 2 décrit que cette expérience a influencé ses relations subséquentes :

J'ai été pendant 5 ans dans une relation avec cette dynamique-là, que c'était toujours lui qui commençait les rapports, en fait qui imposait le rapport [...] étant donné que c'était le seul repère que j'avais, j'ai l'impression que c'est ce que j'avais en tête comme dynamique dans mes autres relations (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Une autre difficulté vécue par quatre participantes est le fait d'avoir peur de recevoir une réaction négative de la part du partenaire devant l'imposition d'une limite: « la réaction de l'autre est toujours stressante » selon une participante (Entrevue Participante 1, 21 ans), considérant que la réaction de l'autre est généralement négative, ce qui rend difficile de dire non. Face à cela, plusieurs participantes disent se sentir coupables (ou s'être par le passé sentie coupable) de refuser une avance sexuelle ou imposer une limite. Pour une participante, cette culpabilité n'est aujourd'hui plus présente, mais elle lui a pendant longtemps donné l'impression qu'elle n'avait même pas l'option d'imposer ses limites : « je me sentais très très très mal, voir je ne le faisais juste pas, parce que ce n'était pas une option, en fait, pour moi » (Questionnaire Participante 3, 21 ans). Pour une participante, la culpabilité est présente lorsqu'elle veut refuser un rapport sexuel, mais cette culpabilité ne l'empêche toutefois pas de refuser un rapport sexuel dont elle n'a pas envie (Entrevue Participante 7, 22 ans). Une participante révèle que cette crainte de faire face à une mauvaise réaction s'est réalisée à de nombreuses reprises, où la situation a « mal fini », ce qui explique que maintenant

elle a « peur que ça dégénère, et d'être blessée davantage que juste l'agression entre guillemets, que ce soit pire comme conséquence si je m'interpose et je dis ce que j'ai à dire » (Entrevue Participante 2, 22 ans).

La majorité des jeunes femmes interrogées, c'est-à-dire six sur huit, nomment qu'elles n'osaient pas refuser des relations sexuelles auparavant; c'est d'autant plus marqué lorsqu'il s'agit de relations de couple. Cinq participantes admettent s'être déjà forcées à avoir une relation sexuelle qu'elles ne désiraient pas, pour leur partenaire. Ce n'est pas surprenant puisque cinq participantes utilisent dans leurs discours l'idée de devoir conjugal au sein du couple, en le contestant aujourd'hui, mais en admettant y avoir adhéré par le passé. Une participante explique avoir longtemps cru qu'il était de son devoir d'avoir des relations sexuelles lorsque son conjoint le désirait : « J'avais des relations sexuelles quand je n'avais pas envie, parce que lui en avait envie et j'avais l'impression que c'était ça être en couple, que c'était un devoir conjugal d'assouvir les pulsions sexuelles de son conjoint. » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Une des participantes explique qu'elle pensait que le sexe « venait avec » le fait d'être en couple, et avoir réalisé avec le temps que le consentement est nécessaire même au sein d'une relation amoureuse ou conjugale, et pas seulement pour les relations occasionnelles (Entrevue Participante 6, 22 ans). Une participante fait également le lien entre le devoir conjugal et l'amour : « Quand t'es en couple, avant j'avais l'impression que ça va de soi le consentement était là, et que je n'avais pas vraiment le droit de dire non. C'était comme un peu une preuve d'amour » (Entrevue Participante 1, 21 ans). D'ailleurs, quatre des participantes nomment qu'elles n'ont pas toujours su qu'elles avaient même le droit d'avoir des limites. Une participante explique cette situation ainsi : « Avant ça, je n'avais aucuns repères ni *boundaries*, je ne savais pas que j'avais le droit d'avoir des limites et de les imposer » (Questionnaire Participante 2, 22 ans). Une participante a d'ailleurs eu recours à la thérapie pour se sortir de cette façon de penser : elle relate son parcours en thérapie pendant lequel elle a réalisé qu'elle avait l'impression d'avoir

l'obligation d'accepter un rapport sexuel et où elle a travaillé sur les raisons qui la poussaient à ne jamais refuser (Questionnaire Participante 3, 21 ans).

Bien que plusieurs de ses éléments se soient améliorés, les participantes relatent vivre encore des difficultés à imposer leurs limites, alors que deux d'entre elles disent explicitement ne pas savoir comment faire respecter leurs limites efficacement. Pour faciliter le respect de leurs limites, quatre participantes nomment avoir trouvé des méthodes pour se protéger : deux d'entre elles utilisent un *safeword* (mot de sécurité) pour faciliter la communication de leurs limites alors que les deux autres participantes avouent proposer des alternatives à leurs partenaires pour éviter de leur dire non. Cette participante explique plus en profondeur sa méthode de proposer une alternative : « ma méthode c'est vraiment « ah on pourrait faire ça à la place », essayer de trouver une alternative, une autre idée, une autre position, un autre acte. C'est vraiment d'avoir quelque chose d'autre à proposer » (Entrevue Participante 4, 20 ans).

L'élément le plus répandu, chez sept participantes, et qui semble le plus aidant, est la présence d'un partenaire qui non seulement respecte leurs limites, mais les encourage à en mettre en place. Plusieurs participantes décrivent cette aide de façon positive.

Dans le même ordre d'idées, sept des participantes nomment que le fait d'avoir des discussions préalables avec leur partenaire, notamment à propos de leurs limites, aide à ce que ces limites soient respectées; elles trouvent donc ces discussions importantes. Une participante explique avoir ce type de discussion en début de relation, avant toute relation sexuelle, pour connaître les limites de l'autre personne, mais également ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas (Entrevue Participante 2, 22 ans); elle explique que pour elle, il s'agit d'une façon de « travaille[r] plus sur le prévenir plutôt que le guérir » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Une autre participante explique que ce n'était pas le cas dans ces anciennes relations, mais qu'elle a très rapidement abordé le sujet du consentement dans sa nouvelle relation (Entrevue Participante 3, 21 ans). Certaines

participantes nomment explicitement que ces discussions préalables servent à éviter de potentielles agressions sexuelles. C'est le cas de la participante 6, qui avait vécu une agression sexuelle dans une ancienne relation : « Je lui ai dit dès le début, et il ne m'a jamais forcé à rien faire, rien de ça. J'en ai beaucoup discuté, justement, pour éviter une situation désagréable. [...] J'aimais mieux le dire avant, que vivre quelque chose de très négatif et revenir à la case départ. » (Entrevue Participante 6, 22 ans). L'une des participantes a d'ailleurs développé cette habitude de communication à la suite d'une agression sexuelle : préalablement à une première relation sexuelle, elle informe toujours ses partenaires de l'agression qu'elle a vécu pour les sensibiliser à l'importance de respecter ses limites (Entrevue Participante 1, 21 ans). Bien qu'elle n'ait jamais vécu d'agression sexuelle, une autre participante attribue le respect de ses limites et l'absence de comportements problématiques à ces dialogues (Questionnaire Participante 5, 22 ans).

D'autres éléments aidants sont également mis de l'avant par les participantes. Un élément qui a permis aux participantes d'améliorer la connaissance et l'imposition de leurs limites est le fait d'avoir vécu de mauvaises expériences qui les poussent à mieux se connaître et connaître leurs limites, mais également qui leur ont fait réaliser l'importance de l'imposition des limites. Pour deux participantes, c'est en réaction à des agressions sexuelles, alors que pour une autre participante c'est plutôt des relations sexuelles insatisfaisantes. Faisant référence à une relation où elle a été forcée de faire certains actes sexuels qu'elle ne voulait pas faire, une participante explique qu'il est maintenant très important pour elle de mettre ses limites dans sa nouvelle relation pour éviter qu'une situation semblable ne se reproduise (Entrevue Participante 6, 22 ans). Dans le même ordre d'idées, une participante explique avoir appris à identifier les « *red flags* » après avoir vécu plusieurs agressions sexuelles (Entrevue Participante 2, 22 ans). Pour une autre participante, elle réfère plutôt à des relations sexuelles désagréables qui lui ont appris ce qu'elle ne voulait pas, ce qui l'a aidé à mettre ses limites dans sa nouvelle relation : « C'est comme de l'essai-erreur. » (Entrevue

Participant 7, 22 ans). Sans avoir vécu de mauvaises expériences elles-mêmes, deux participantes nomment avoir vu de mauvais exemples autour d'elles, et avoir construit leurs propres limites en fonction de cela.

L'augmentation de la confiance en soi aide également les participantes à définir et oser imposer leurs limites.

Deux participantes soupçonnent que le fait que leur entrée dans la sexualité a été plus tardive les a aidés à connaître d'abord leurs limites, avant même d'avoir des relations sexuelles, ce qui a facilité le fait de les faire respecter par la suite. Une des participantes compare sa situation avec celles d'amies qui ont vécu leur entrée dans la sexualité plus tôt :

Des amies à moi, qui ont commencé à être actives sexuellement à 13-14 ans, n'avaient pas nécessairement la même maturité [...] pour être capable de mettre leurs limites aux bonnes places. On finit par se faire un peu maltraiter, c'est comme plus facile de prendre avantage d'une jeune fille malheureusement. (Questionnaire Participante 5, 22 ans).

L'une des participantes dit avoir remarqué se sentir plus respectée dans ses limites lorsqu'elle est en relation avec une femme plutôt qu'avec un homme, nommant que les éléments suivants sont plus présents dans ces relations avec des femmes : le consentement, le confort, l'empathie, et la communication (Entrevue Participante 2, 22 ans). Elle associe cette différence à « la relation de pouvoir qui existe par défaut dans les relations hétérosexuelles » (Questionnaire Participante 2, 22 ans), qu'elle désire déconstruire à travers son militantisme féministe.

6.2.4 Décisions

Trois indicateurs de l'agentivité sexuelle se réfèrent aux décisions : la prise d'initiative, la capacité à prendre des décisions et le fait de se sentir responsable de ses décisions.

À propos du premier indicateur, toutes les participantes disent sentir qu'elles sont capables de prendre l'initiative sexuellement dans leur relation actuelle. Cependant, trois participantes disent toutefois que c'est plus généralement l'autre partenaire qui prend l'initiative, alors que quatre d'entre elles disent que c'est à peu près égal ou mutuel; seule une participante dit que c'est plus souvent elle. Donc malgré cette impression d'être capable de prendre l'initiative, il y a des obstacles qui nuisent en pratique à la réalisation de cette prise d'initiative. En effet, certaines participantes nomment que ce n'est pas toujours facile : une participante nomme explicitement ressentir un « blocage » certaines journées (Entrevue Participante 5, 22 ans). Deux des jeunes femmes interrogées disent avoir plus de facilité à prendre l'initiative dans leur relation actuelle, ce qu'elles attribuent au fait qu'elles ont plus d'expériences que leur partenaire. Une participante explique qu'elle connaît plus de choses relatives à la sexualité que son partenaire, qui apprécie qu'elle partage ses connaissances avec lui, ce qui facilite sa prise d'initiative (Entrevue Participante 6, 22 ans).

La majorité des participantes, soit six sur huit, disent prendre l'initiative de façon verbale, souvent pour s'assurer qu'il n'y a pas de malentendu et que l'autre personne est bien consentante, bien qu'elles vont également montrer de façon physique leur désir d'avoir des relations sexuelles également. Une participante mentionne que ça dépend de comment le partenaire agit, et qu'elle va souvent se fier à son comportement à lui pour déterminer ses actions : « Si l'autre personne le fait, ça va être facile, mais si l'autre personne ne le fait pas, ça va être dur d'entamer ça par moi-même en étant la seule » (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Cinq des participantes mettent l'accent sur l'importance de demander le consentement à chaque relation sexuelle, afin de vérifier que l'autre personne le désire aussi. L'une d'elles nomme que ce n'est pas parce que tu es une femme qu'il est moins important de respecter le consentement de son partenaire, et qu'il est important pour toutes de s'en assurer (Entrevue Participante 3, 21 ans).

Un autre aspect de l'agentivité sexuelle est la capacité de prendre des décisions et de s'en sentir responsables, qui ne s'arrête pas au simple fait d'acquiescer ou non aux propositions sexuelles faites par les partenaires. Le fait de prendre des décisions ne s'arrête pas aux limites : il est également possible de décider d'essayer de nouvelles pratiques sexuelles. Plusieurs des participantes décrivent leur capacité à prendre des décisions dans ce contexte : deux participantes décrivent proposer des pratiques sexuelles nouvelles à leur partenaire, alors qu'une participante décrit sa décision d'inclure des jouets sexuels, et une participante parle de ses pratiques BDSM. L'influence du partenaire est ici aussi ressentie, puisque plusieurs participantes décrivent l'importance de prendre les décisions à deux, trouvant autant important de ne pas se faire imposer des décisions que le fait de ne pas en imposer à leur partenaire.

Le dernier aspect de l'agentivité sexuelle en ce qui a trait aux décisions est le fait de se sentir responsable de ses décisions. Certaines participantes nomment une difficulté à se sentir responsable des décisions par rapport à leur sexualité. Une participante attribue cette difficulté à la socialisation des filles, à qui on apprend à être douces et passives :

Depuis toujours tu te fais apprendre un modèle strict, depuis que tu es née tu es éduquée à, tu es conditionnée à ne rien dire, et à le prendre et à le vivre intérieurement, ce qui fait que c'est sûr que c'est un travail continu et une grosse déconstruction de pouvoir mettre son pied à terre et d'exprimer ce qu'on a à dire (Entrevue Participante 2, 22 ans).

C'est une idée que l'on retrouve que les propos de plusieurs autres participantes également. D'autres participantes attribuent leurs difficultés à se sentir responsables de leurs décisions à de mauvaises expériences passées, où elles n'avaient pas le pouvoir de prendre des décisions : il s'agit donc pour elles d'un apprentissage. Cette difficulté semble être l'impact inverse de ce que certaines participantes décrivent, disant que ces expériences passées les ont aidés à établir et imposer leurs limites, tel qu'exposé dans la section *Limites* précédente.

6.2.5 Affects

Trois affects ont été analysés : il s'agit du sentiment de liberté pour exprimer sa sexualité, de la chance et du sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité.

6.2.5.1 Sentiment de liberté pour exprimer sa sexualité

Toutes les participantes nomment ressentir un certain sentiment de liberté pour exprimer leur sexualité. Il y a cependant des éléments qui aident et des éléments qui nuisent à ce sentiment de liberté. L'élément qui nuit le plus selon les jeunes femmes interrogées est la gêne. Plusieurs participantes parlent de leur gêne, cela semble être une émotion répandue parmi notre échantillon. Quatre des participantes nomment que le fait de parler de sexualité, que ce soit avec leur partenaire ou avec des proches, les aide à diminuer la gêne ressentie. Pour toutes ces participantes, le lien de confiance et la communication avec le partenaire sont une façon de diminuer cette gêne. Une participante en particulier souligne que sa gêne a diminué au fil des années, et qu'elle en ressent plusieurs bénéfices autant dans sa vie sexuelle qu'à l'extérieur : la baisse de cette gêne lui a notamment permis de suivre des cours de sexologie, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire auparavant parce qu'elle n'osait pas admettre être intéressée à la sexualité (Entrevue Participante 7, 22 ans). Il s'agit, pour elle, de l'évolution la plus notable dans sa sexualité.

6.2.5.2 Chance

L'aspect de chance a été rajouté à la grille d'analyse au cours du codage : il a été remarqué que plusieurs des participantes utilisaient ce mot pour décrire leur vécu. Après analyse de tout le corpus, il a été remarqué que toutes les participantes sauf deux utilisaient ce terme. Les participantes n'ayant pas vécu d'agression sexuelle décrivaient cela comme étant une chance, surtout en se comparant aux personnes proches d'elles telles que des amies qui en avaient vécu. Par exemple, la participante 5 dit avoir la chance de n'avoir vécu aucun traumatisme au niveau sexuel et avoir été généralement

respectée par ses partenaires, puis elle utilise le terme de privilège pour décrire le fait qu'elle n'ait pas été agressée (Questionnaire Participante 5, 22 ans). La participante 4 remarque d'ailleurs qu'il est particulier d'utiliser ce terme, puisque cela démontre que les agressions sexuelles sont bien plus répandues qu'elles ne devraient l'être :

Je me suis demandé si moi j'en avais vécu. À bien y penser, la réponse a été non. Je me suis trouvée chanceuse, et ensuite j'ai réalisé que c'était terriblement triste que je me considère chanceuse de n'avoir pas vécu d'agressions, alors que ça devrait être la norme (Questionnaire Participante 4, 20 ans).

Une participante associe cette prévalence des agressions sexuelles à la culture « Comme avec la culture qu'il y a et tout ça, il y a beaucoup de filles qui succombent à la pression de leur chum, ou qui sont juste comme agressées, tout simplement » (Questionnaire Participante 5, 22 ans).

Les participantes qui avaient vécu une agression sexuelle utilisaient le terme de chance pour décrire qu'elles auraient pu vivre pire, et elles aussi se comparaient à des personnes dans leur entourage. C'est le cas de la participante 3, qui dit avoir été « tellement chanceuse, vraiment chanceuse » de ne jamais s'être fait kidnapper « ou des trucs comme ça », en faisant référence à une période de sa vie où elle a eu plusieurs partenaires occasionnels (Entrevue Participante 3, 21 ans). Dans le même ordre d'idées, la participante 2 explique que d'autres personnes ont vécu de pires agressions qu'elle: « Je me rends compte qu'effectivement je suis une des personnes qui peut être considérée comme ayant été épargnée de toutes ces agressions-là. Je ne veux pas stratifier ou classer les types d'agression, mais je veux dire qu'il y en a qui ont vécu bien pire que moi » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Elle continue d'ailleurs en expliquant que c'est cette comparaison qui l'a empêché, pendant un certain temps, de réaliser qu'elle avait également été victime d'agressions sexuelles : « je dédramatisais ou je banalisais ce que j'ai vécu en le comparant à ce que les autres ont vécu » (Entrevue Participante 2, 22 ans).

Quatre des participantes ont également évoqué la chance parce qu'elles considèrent avoir un bon partenaire, c'est-à-dire qui est respectueux de leur consentement. Par exemple, la participante 7 se dit chanceuse « d'avoir et avoir eu des partenaires compréhensifs et qui m'écoutaient et me respectaient dans ma vie sexuelle » (Questionnaire Participante 7, 22 ans). À propos de son partenaire actuel et du fait qu'il respecte ses limites et désire lui procurer du plaisir, la participante 6 dit : « Lui il est super pour ça aussi. Je suis très chanceuse. Mais, non, pas chanceuse, ça devrait être la norme. Mais je suis quand même chanceuse, I guess. » (Entrevue Participante 6, 22 ans). Cette réponse démontre qu'elle est consciente que le respect du consentement de son partenaire devrait être habituel et non une chance, mais qu'elle est également consciente que ce n'est actuellement pas le cas pour beaucoup de femmes.

Deux des participantes parlent également de malchance ou de manque de chance. En référence au fait que sur 32 partenaires masculins, seulement 4 n'ont commis aucune agression sexuelle sur elle, la participante 2 dit : « Non ça doit pas être une question de malchance, quand on a des statistiques de 4 sur 32, c'est pu de la malchance j'ai l'impression, c'est un problème générationnel » (Entrevue Participante 2, 22 ans). Questionnée à propos d'une agression sexuelle qu'elle a vécu et sur la possibilité de dénoncer, la participante 8 répond : « Si j'avais vraiment voulu le faire, je serais directement allée au poste de police. Mais je savais qu'avec ma situation, les chances que je me fasse croire étaient *slim to none* comme on dit » (Entrevue Participante 8, 19 ans). La chance ne semble donc pas seulement s'appliquer aux agressions sexuelles, mais également lors des dénonciations à la police : connaissant le taux de succès des plaintes pour agressions sexuelles, c'est probablement justifié.

6.2.5.3 Sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité

Selon toutes les participantes interrogées, la confiance semble être un sentiment qui se développe avec le temps, autant pour la confiance en soi que la confiance en son partenaire ou que la confiance à être capable de communiquer. Pour la confiance en

soi, les participantes décrivent qu'il s'agit d'une évolution positive. Il s'agit d'une évolution qui peut s'être fait depuis le début de leur vie sexuelle, depuis le début de leur relation actuelle, ou les deux. L'une des participantes explique que l'augmentation de sa confiance en elle lui permet d'avoir plus confiance en son corps et de se laisser aller plus facilement sexuellement (Entrevue Participante 4, 20 ans). Une autre participante explique avoir été aidée par un ancien partenaire pour augmenter sa confiance en elle : à travers cette relation, elle a appris à apprécier son corps et ose maintenant avoir des relations sexuelles avec la lumière allumée, ce qu'elle évitait autrefois (Entrevue Participante 1, 21 ans).

L'influence du partenaire pour développer une confiance dans la communication est importante selon presque toutes les participantes. Toutes les participantes qui étaient, au moment de la collecte de données, dans une relation amoureuse, ont mentionné l'importance du confort et de la confiance envers leur partenaire actuel. La seule participante qui était célibataire mentionne au contraire une difficulté à faire confiance aux autres au niveau sexuel (Entrevue Participante 5, 22 ans). Elle explique toutefois avoir une méthode pour se protéger, s'assurant de prendre un rôle plus actif dans ses relations sexuelles pour éviter d'être dans une position de vulnérabilité inconfortable (Entrevue Participante 5, 22 ans).

Plusieurs participantes parlent de mécanismes de défense qui leur permettent de se sentir moins vulnérables et donc, plus confiantes. Pour certaines, il s'agit de stratégies qu'elles ont développées à la suite d'une agression sexuelle; pour d'autres, ce n'est pas relié. Par exemple, deux participantes disent être beaucoup plus attentives aux gens autour d'elles depuis leur agression sexuelle et ressentir le besoin d'être hypervigilantes à ce qui les entoure. Pour une des participantes, cela prend la forme d'un balayage et une analyse de chaque individu lorsqu'elle entre dans une pièce (Entrevue Participante 1, 21 ans) alors que pour l'autre participante il s'agit plutôt de prendre un pas de recul pour analyser les situations dans leur ensemble (Entrevue Participante 8, 19 ans).

6.2.6 Réflexivité sur les pratiques précédentes

Cette section permet de comprendre comment les jeunes femmes perçoivent le développement de leur agentivité sexuelle, à travers leurs retours sur leurs pratiques précédentes et le développement constaté.

Les participantes interrogées remarquent plusieurs aspects de leur agentivité sexuelle qui se sont développés au fil du temps. Chez toutes les participantes, il y a certains points communs, comme le fait que toutes les participantes disent avoir appris à définir leurs désirs sexuels avec le temps, et être plus aptes à le faire maintenant qu'au début de leur vie sexuelle. Toutes les participantes disent également avoir appris à connaître ce qui leur procure du plaisir, et que cela constitue une évolution qui fait en sorte qu'elles ont maintenant des relations sexuelles plus satisfaisantes qu'avant. Toutes les participantes sauf une nomment également qu'elles trouvent aujourd'hui plus facile de définir et de faire respecter leurs limites; pour plusieurs d'entre elles, elles nomment avoir appris qu'elles ont le droit d'avoir des limites. Plusieurs participantes ont également appris que leur plaisir sexuel est aussi important que celui de leurs partenaires masculins. Elles nomment notamment avoir appris ce qu'elles veulent et ce qu'elles ne veulent pas plus clairement, à travers les expériences de relations et les expériences de vie. Plusieurs participantes ont des réflexions sur l'augmentation de la communication dans leur vie sexuelle, qui se traduit en plusieurs avantages positifs : aide à diminuer la gêne, à ce que les limites soient mieux respectées, à avoir du plaisir (en guidant le partenaire).

L'un des aspects centraux du développement de l'agentivité sexuelle de plusieurs des participantes semble être la rencontre d'un partenaire respectueux et à l'écoute. Cela a un impact à la fois sur le fait de définir ses désirs, à travers le lien avec le partenaire et le fait d'en parler; sur le plaisir, en sentant que son plaisir est valorisé et est aussi important que celui du partenaire; sur les limites, non seulement à ce qu'elles soient respectées mais également à avoir confiance qu'on mérite que nos limites soient

respectées; le sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité, qui semble lié à la confiance accordée au partenaire. C'est particulièrement remarquable dans le discours d'une des participantes, qui se souvient : « Cette personne-là comment lui m'a traité dans notre relation, ça m'a montré que je méritais d'avoir l'espace et que mon consentement était valide, donc je pense que ça aussi ça m'a poussé à changer ma façon de voir les choses » (Questionnaire Participante 3, 21 ans). Pour une participante, l'expérience d'un partenaire respectueux lui a permis d'outrepasser un traumatisme lié à une agression sexuelle avec un partenaire précédent, ce qu'elle décrit ainsi : « L'expérience de la fellation forcée m'a un peu traumatisée je crois et initialement je ne voulais absolument rien faire d'oral avec mon partenaire actuel. J'ai réussi à passer au travers et mon partenaire a été un amour dans mon cheminement. » (Entrevue Participante 6, 22 ans). Plusieurs participantes nomment toutefois qu'il s'agit d'un cheminement, et que même avec un partenaire à l'écoute et respectueux, il peut y avoir une période d'adaptation pour apprendre à se faire confiance.

CHAPITRE VII

DISCUSSION DES RÉSULTATS

Ce chapitre vise à répondre aux questions de recherche en interprétant les résultats à la lumière de la littérature recensée sur le sujet. À titre de rappel, les questions de recherche auxquelles nous tentons de répondre sont les suivantes : Comment les jeunes femmes québécoises ayant des relations sexuelles avec des hommes perçoivent-elles l'influence des mouvements de dénonciations qui ont eu lieu dans les dernières années? Qu'est-ce qui caractérise les réflexions sur leur agentivité sexuelle de ces jeunes femmes? Ce chapitre sera également divisé en deux, suivant la structure du chapitre précédent dans lequel les résultats ont été exposés.

7.1 Réactions face aux mouvements de dénonciations

D'abord, un premier élément qui ressort quant aux mouvements de dénonciations est la préférence des jeunes femmes pour #DisSonNom plutôt que #MeToo. Alors que #MeToo avait une portée internationale et est cité dans plusieurs articles comme ayant eu des impacts significatifs dans plusieurs domaines, pour plusieurs participantes ce mouvement n'a pas été aussi significatif ou mémorable que #DisSonNom. La littérature nous apporte quelques pistes d'explications sur cela. D'abord, les réseaux sociaux sont une source beaucoup plus utilisée par les jeunes que les médias traditionnels tels que les journaux (CEFRIQ, 2017a, 2017b). Étant donné que DisSonNom s'est partagé principalement à travers les médias sociaux, dont Instagram,

il est cohérent que cela ait interpellé les jeunes de façon plus importante que de précédents mouvements de dénonciations dont les répercussions se sont fait sentir dans les journaux et les publications de livres (Sikka, 2021). En ce sens, il est possible que #MeToo ait pu avoir un impact plus grand sur les générations plus âgées que les plus jeunes. Ensuite, il est possible que la proximité géographique des personnes dénonciatrices et dénoncées ait influencé la perception à propos de ces mouvements de dénonciations des jeunes femmes interrogées et l'impact ressenti; cependant, rien dans la littérature recensée ne nous permet d'appuyer cette hypothèse pour l'instant.

Ensuite, l'analyse des résultats nous montre que toutes les participantes disent ressentir un esprit de communauté entre victimes de violences sexuelles ou un sentiment de solidarité envers les victimes, à la suite des mouvements de dénonciations. Dans la littérature sur le sujet, plusieurs articles relèvent également cette idée de solidarité ou communauté lors des vagues de dénonciations sur les réseaux sociaux (Mendes *et al.*, 2018 ; Tambe, 2018). Notamment, les femmes interrogées dans le cadre de la recherche sur le mot-clic #BeenRapedNeverReported rapportent avoir ressenti du support et de la solidarité de la part des autres utilisatrices du réseau social, particulièrement celles qui commentaient, aimaient ou partageaient leur publication, ou celles qui utilisaient le même mot-clic; cette solidarité a permis à plusieurs femmes de développer des réseaux féministes (Mendes *et al.*, 2018). De plus, comme ces mouvements de dénonciations soulèvent le caractère collectif des violences sexuelles, ce qui remet en question la croyance qu'il s'agit d'un problème individuel, cela favorise également la création de solidarités (Gill et Orgad, 2018 ; Jaffe, 2018 ; Mendes *et al.*, 2018).

Un autre élément important est le fait que deux des participantes ont raconté avoir vécu une agression sexuelle et n'avoir réalisé qu'il s'agissait d'une agression sexuelle qu'en étant confrontées à des témoignages d'autres victimes d'agressions sexuelles, ce qui s'est produit dans le cadre d'un mouvement de dénonciations sur les réseaux sociaux (spécifiquement #DisSonNom dans le cas des deux jeunes femmes interrogées). Nous

pouvons attribuer cela à plusieurs facteurs se rapportant à la culture du viol. Premièrement, il existe des idées préconçues sur ce qui caractérise un viol : l'agression se déroulerait dans un endroit extérieur, l'agresseur serait une personne inconnue de la victime, le viol conjugal n'existerait pas, la victime serait agressée de façon violente et elle tenterait physiquement de résister à l'agression (Cousineau, 2021 ; Horvath et Brown, 2013 ; Salmona, 2019). Ces stéréotypes du viol parfait peuvent empêcher les victimes de réaliser que ce qu'elles ont vécu est effectivement une agression sexuelle si leur expérience diffère de ce cliché. C'est d'ailleurs exactement ce que l'une des participantes relate avoir vécu. Deuxièmement, la persistance de l'idée que les femmes « doivent » une sexualité à leur partenaire masculin, qu'il est de leur responsabilité de satisfaire sexuellement leur partenaire même si elles n'en ont pas envie, ce qui amène un obstacle à reconnaître la coercition sexuelle au sein du couple (Pheterson, 1996); c'est l'idée de devoir conjugal qui se poursuit, malgré qu'il ne soit plus inscrit dans la loi depuis quelques décennies (Bouchard *et al.*, 2018), il semble s'agir d'une norme sexuelle toujours persistante. Troisièmement, l'éducation sexuelle dispensée à l'école est centrée sur la prévention des grossesses et des infections transmissibles sexuellement et ne parle que très peu de consentement, en accord avec les discours de protection (Egan et Hawkes, 2009 ; Lang, 2011). Cette éducation lacunaire ne permet pas aux jeunes femmes d'apprendre à être agentives dans leur sexualité, mais leur apprend plutôt à être passives et soumises aux désirs des hommes tout en s'en protégeant (Lang, 2011). Cela se situe en continuité avec le comportement sexuel encouragé chez les femmes, c'est-à-dire la passivité, l'absence du désir féminin et la soumission (Dorlin, 2008 ; Jackson, 2015 ; Pheterson, 1996).

Une participante nous a fait part de la peur que les dénonciations soient utilisées par vengeance. Ce type de discours s'inscrit dans le même ordre d'idées que l'élément précédent, c'est-à-dire la culture du viol. L'idée que les victimes chercheraient à se venger s'inscrit dans le blâme des victimes (*victim-blaming*), il s'agit d'un discours répandu qui questionne les agissements des victimes, remet en question ses propos et

témoignages, et généralement défend l'idée qu'elle est, du moins partiellement, responsable pour ce qui lui est arrivé (Boily-Audet, 2016 ; Hayes *et al.*, 2013). Bien que les propos de la participante étaient plus nuancés et ne cherchaient pas à blâmer toutes les victimes dénonçant une agression sexuelle, l'idée que certaines d'entre elles devraient se taire contribue à la culture du silence, et plus largement à la culture du viol. Il n'est donc pas surprenant d'entendre une jeune femme avoir ce type de propos, considérant leur prévalence au Canada (Cotter et Savage, 2019). Selon l'article de Tambe, la réaction par défaut face à une victime qui dénonce des violences sexuelles était le scepticisme et la méfiance, et cette réaction serait en train de changer grâce à #MeToo (Tambe, 2018, p. 198); cependant, il n'est pas surprenant que certaines personnes aient toujours ce réflexe. D'ailleurs, dans les propos de cette jeune femme, on retrouve à la fois du scepticisme envers les dénonciations et de la solidarité envers les victimes : elle semble donc avoir incorporé les deux positions dans son discours.

Le dernier élément qui a retenu notre attention dans les résultats sur les mouvements de dénonciations est le fait que les participantes ont nommé des réflexions personnelles qui remettaient en question plusieurs aspects, dont l'éducation insuffisante, le système de justice qui ne soutient pas les victimes, et les campagnes de sensibilisation tournées vers les victimes plutôt que les agresseurs. Tous ses éléments nommés ont en commun de pointer du doigt le système plutôt que les agresseurs individuellement. C'est une idée que l'on retrouve dans plusieurs articles à propos des mouvements de dénonciations : l'un des objectifs de ces dénonciations publiques nombreuses est d'ailleurs justement de montrer la prévalence des violences sexuelles et l'ampleur du problème qu'elles constituent pour exposer qu'il s'agit d'un problème social et collectif plutôt qu'individuel. Ceci est fait dans le but de remettre en question plus largement la culture (du viol) dans laquelle nous vivons plutôt que de traiter chaque cas de violence sexuelle comme un problème individuel à régler séparément (Gill et Orgad, 2018 ; Jaffe, 2018 ; Mendes *et al.*, 2018). Nous voyons dans les discours des jeunes femmes

interrogées qu'elles semblent avoir intégré cette vision sociale pour analyser la question des violences sexuelles.

7.2 Développement de l'agentivité sexuelle

L'analyse des résultats nous apprend que le développement de l'agentivité sexuelle est ambivalent pour les jeunes femmes. D'un côté, il s'agit de quelque chose qu'elles disent trouver important et désirer développer, et ce développement est visible dans plusieurs aspects. D'un autre côté, nous remarquons de gros obstacles à leur agentivité sexuelle et à son développement. Les éléments suivants ont été retenus pour être analysés en profondeur, en lien avec la littérature.

Premièrement, on peut remarquer dans l'analyse des résultats que toutes les participantes perçoivent le développement de leur agentivité sexuelle comme quelque chose de positif, de plaisant ou d'utile, qu'elles désirent développer. Selon la littérature, l'agentivité sexuelle est associée à la satisfaction sexuelle ainsi qu'à la satisfaction ressentie dans une relation amoureuse (Averett *et al.*, 2008, p. 342). Il n'est donc pas surprenant de constater que les jeunes femmes interrogées désirent développer leurs capacités en ce sens puisque leur satisfaction sur ces deux points en est augmentée, ce qui est de toute évidence désirable.

Deuxièmement, on remarque l'importance de l'aspect développemental de l'agentivité sexuelle dans les discours des jeunes femmes sur leurs propres vécus. En effet, toutes les jeunes femmes notent des différences entre comment leurs agissements au tout début de leur vie sexuelle et leurs agissements maintenant. Ces différences se notent à propos de plusieurs aspects : une plus grande facilité à s'exprimer, une meilleure connaissance de leur propre corps et de comment lui procurer du plaisir, une meilleure connaissance de ce qu'elles désirent, une meilleure connaissance de leurs limites, une plus grande confiance dans l'expression de leur sexualité, une meilleure

communication avec leur partenaire, une diminution de la gêne, entre autres. Selon le livre de Blais et ses collègues (Blais *et al.*, 2017), la sexualité est effectivement un apprentissage qui se fait graduellement et progressivement, durant l'adolescence mais également par la suite, permettant de développer à la fois des compétences personnelles, telles que la confiance en soi et la connaissance de son corps, et également des compétences interpersonnelles, telles que l'habileté de communiquer avec son partenaire et d'imposer des limites. Ces compétences dans la sexualité sont associées à l'agentivité sexuelle : la confiance pour exprimer sa sexualité, la capacité à définir et faire respecter ses désirs et ses limites ainsi que la prise d'initiative font partie de la définition de l'agentivité sexuelle. Selon la littérature recensée, l'agentivité sexuelle se développe effectivement progressivement et est influencée par plusieurs facteurs : les expériences vécues, qu'elles soient positives (relations amoureuses et sexuelles) ou négatives (abus, violences), les messages reçus, autant de la part des parents, des pairs, de l'éducation sexuelle que des médias, et le contexte social, qui peut être aidant, à travers les mouvements féministes, ou nuisibles, à travers la valorisation de l'hétéronormativité et des rôles genrés, ainsi que les relations, autant avec les parents qu'avec les pairs (Allen *et al.*, 2008 ; Averett *et al.*, 2008 ; Bryant et Schofield, 2007 ; Gagnon, 1999 ; Jaspard, 2005 ; Lang, 2011 ; Peterson, 2010 ; Peterson et Hyde, 2011). À ces facteurs, il faut ajouter l'importance des réflexions personnelles, qui permettent aux individus de faire sens de tous ces éléments selon leurs propres subjectivités, au regard desquelles ceux-ci intériorisent ou rejettent ces discours normatifs (Bryant et Schofield, 2007). Dans une étude sur l'impact des parents sur l'agentivité sexuelle des jeunes femmes, Averett *et al.* (2008) ont également remarqué que le niveau d'agentivité sexuelle des jeunes femmes augmentait avec le temps. Nos résultats semblent donc en concordance avec cette littérature recensée sur ces points. En effet, nos résultats montrent que plusieurs jeunes femmes ont remarqué que plusieurs des éléments mentionnés précédemment ont eu un impact sur leur vision de leur sexualité et certains indicateurs de leur agentivité sexuelle. Par exemple, plusieurs jeunes femmes expliquent que des expériences significatives (telles une agression sexuelle, une

relation amoureuse toxique, une relation amoureuse empreinte de support et de confiance, ou une expérience sexuelle particulière) ont modifié certains de leurs comportements. Également, une des jeunes femmes interrogées attribue une évolution majeure dans sa sexualité à des messages reçus par les médias : elle explique que le fait d'être en contact avec #DisSonNom l'a poussé à remettre entièrement en question la vision qu'elle avait de sa sexualité et à remarquer des rapports de pouvoir à l'œuvre dans celle-ci, ce qui a eu pour conséquence de modifier ses comportements et attitudes face à sa propre sexualité.

Troisièmement, un aspect important qui a été remarqué dans les résultats est l'influence du partenaire sur plusieurs aspects de l'agentivité sexuelle, notamment la capacité à définir ses désirs, le sentiment d'avoir droit au plaisir, la capacité à définir et faire respecter ses limites, ainsi que le sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité. L'attitude du partenaire semble aider ou nuire au développement de l'agentivité sexuelle en encourageant certains comportements. Nous remarquons chez plusieurs participantes qu'elles nomment avoir plus de facilité à développer ces aspects de leur agentivité sexuelle depuis qu'elles ont un partenaire à l'écoute et respectueux, alors que c'était beaucoup plus difficile lorsqu'elles étaient en relation avec un partenaire qui, au contraire, ne l'était pas; cela a été détaillé dans le chapitre précédent. Il semble donc que le développement de l'agentivité sexuelle chez les jeunes femmes interrogées soit fortement impacté par des composantes relationnelles. Dans la littérature, nous trouvons quelques pistes qui pointent dans cette direction également. En effet, parmi les trois composantes de l'empowerment sexuel proposé par Peterson (2010), l'une des composantes est la composante interactionnelle, qui réfère entre autres à leur capacité à communiquer leurs besoins et plaisirs avec un partenaire. Bien que Peterson ne fasse pas directement le lien entre cette composante relationnelle et le comportement du partenaire, elle ajoute que l'empowerment sexuel inclut l'aspect d'avoir la capacité de déterminer les comportements sexuels qui auront lieu (Peterson, 2010, p. 310). Évidemment, dans une relation de couple où la sexualité se vit à deux, cette capacité

des jeunes femmes dépend invariablement également de l'ouverture du partenaire masculin à ce que sa partenaire détermine les comportements à adopter. Cette théorie est en concordance avec les résultats obtenus parmi notre échantillon. Les résultats de Holland *et al.* supportent également cette hypothèse. En effet, leurs résultats montrent que la relation avec le partenaire masculin peut permettre de s'émanciper de certaines normes hétérosexuelles inégalitaires : l'amour et la complicité entre les deux partenaires seraient des facteurs de protection face aux inégalités que l'on retrouve dans la sexualité et qui nuisent au développement de l'agentivité sexuelle des femmes (Holland *et al.*, 2000). En ayant une relation amoureuse où règne la confiance et le respect mutuel, les jeunes femmes ont ainsi pu s'affranchir de certains des discours sociaux nuisibles auxquels il est possible qu'elle ait adhéré auparavant, par exemple sur le tabou de la masturbation, l'idée qu'elles ne devraient pas avoir trop de désirs, ou l'idée que leur plaisir est moins important que celui de leur partenaire masculin. Également, la littérature nous apprend que les expériences d'entrée dans la sexualité ainsi que l'agentivité sexuelle sont influencées par les discussions avec les pairs, ainsi que les attitudes et comportements des pairs, entre autres facteurs (Averett *et al.*, 2008). Plusieurs jeunes femmes interrogées nomment le fait que leur partenaire a explicitement encouragé certains comportements qu'elles considèrent positifs pour leur agentivité sexuelle, comme la masturbation ou la prise d'initiative, à travers des discussions et des encouragements verbaux; il s'agirait donc de discussions avec des pairs ou de comportements et attitudes des pairs qui sont aidants pour le développement de l'agentivité sexuelle. Bien que ces articles semblent plutôt faire référence aux amis.es ou camarades qu'aux partenaires amoureux avec le terme de « pairs », nos résultats montrent que les partenaires amoureux ont une influence également et qu'ils devraient être considérés comme des pairs; selon nos résultats, ceux-ci semblent même avoir une influence plus considérable que les amis.es ou camarades pour la plupart des jeunes femmes interrogées.

Quatrièmement, à travers les résultats, on peut remarquer que toutes les femmes interrogées sont entièrement conscientes qu'elles sont à risque, en tant que femmes, de vivre des agressions sexuelles. Cela se remarque dans plusieurs aspects des résultats : d'abord, la notion de chance (de ne pas avoir été agressée, ou d'avoir vécu une agression qualifiée de moins grave comparativement à d'autres) est présente dans les discours de la majorité des jeunes femmes. Ensuite, plusieurs participantes, ayant vécu ou non des agressions sexuelles, décrivent des mécanismes de défense qu'elles utilisent pour s'assurer de ne pas être agressées sexuellement : il peut s'agir d'hypervigilance, de la mise en place d'un mot de sécurité (*safeword*) ou de la proposition d'alternatives pour éviter de dire non. Ces résultats témoignent d'un contexte social particulier où les femmes sont à risque d'être victimes de l'imposition d'une sexualité par les hommes, et elles en sont pleinement conscientes puisqu'elles ressentent ce besoin de se protéger et de s'assurer que leurs limites pourront être respectées. D'ailleurs, le fait d'associer les agressions sexuelles à la chance ou la malchance démontre que les jeunes femmes sont conscientes que ce n'est pas leur faute si elles sont victimes d'une agression sexuelle, mais que celles-ci sont tellement fréquentes qu'elles semblent inévitables, et donc qu'il ne s'agit finalement que de chance pour déterminer si elles en vivront une ou non. Cela démontre qu'elles sont bien conscientes de l'omniprésence des violences sexuelles dans la société dans laquelle elles vivent. Leurs discours laissent transparaître une compréhension des dynamiques de pouvoirs entre les hommes et les femmes et une grande inégalité dans la sexualité, bien que seulement un nombre limité de jeunes femmes aient effectivement parlé de rapports de pouvoir en utilisant spécifiquement ce terme.

Ces résultats concordent avec plusieurs écrits féministes sur la sexualité des femmes. L'article de Rich (1981) postule justement que les violences sexuelles par les hommes sont si répandues qu'elles sont considérées comme inévitables et banalisées, jusqu'à être considérées comme l'expression normale de la sexualité masculine (Rich, 1981). C'est également une idée que l'on retrouve dans les écrits de Tabet, qui analyse la

violence masculine sur un continuum qui inclut le harcèlement, les menaces, le chantage (affectif ou autre), incluant les coups et violences physiques et sexuelles et allant jusqu'au meurtre; elle postule que cette violence masculine organise la sexualité féminine, pas seulement pour celles victimes de cette violence, mais aussi pour toutes les autres par la peur d'être un jour victime. La violence masculine étant omniprésente, même les femmes qui n'en sont pas victimes savent qu'elles pourraient l'être, et modifient leurs comportements en conséquence pour éviter ces violences (Tabet, 2010, p. 116). Ici, l'aspect qui rejoint nos résultats est le caractère inévitable de la violence sexuelle masculine et son discernement par les femmes, même celles qui n'en sont pas directement victimes.

Ces résultats démontrent également une autre chose : comme les jeunes femmes associent les agressions sexuelles à une question de chance ou de malchance, cela signifie qu'elles comprennent que ce n'est pas la faute des victimes et elles ne responsabilisent pas celles-ci. En effet, les jeunes femmes qui disent avoir été agressées sexuellement ne montrent aucun indicateur de culpabilité ou de responsabilité face à ces agressions dans leurs discours à ce propos. Cela se situe à contre-courant de la littérature recensée. En effet, Pheterson aborde dans son livre la responsabilisation des victimes d'agressions sexuelles, même dans l'enfance, qui intériorisent qu'elles auraient dû éviter de se faire violer (Pheterson, 1996, Chapitre 4). Les scripts sexuels genrés dominants tels qu'analysés par la littérature (Sakaluk *et al.*, 2013) attribuent la responsabilité aux femmes de refuser les relations sexuelles demandées par les hommes. On remarque donc que, selon la littérature, les femmes sont responsabilisées lorsqu'elles vivent des agressions sexuelles, et c'est d'ailleurs un élément important qui a été décrié lors des mouvements de dénonciations. Il apparaît probable que les mouvements de dénonciations aient eu l'impact de remettre en question la responsabilisation des victimes d'agressions sexuelles lorsque nous comparons la littérature à nos résultats. Selon plusieurs articles, les mouvements de dénonciations, grâce à leur visibilité, aident à développer une conscience féministe par rapport aux

enjeux d'agressions sexuelles et leur caractère collectif (Gill et Orgad, 2018 ; Mendes *et al.*, 2018 ; Tamba, 2018). Entre autres, l'un des articles postule que les mouvements de dénonciations ont permis de renverser la tendance à prendre parti pour l'agresseur et douter des propos de la victime, pour plutôt une tendance à accorder de la confiance et du support aux victimes qui dénoncent : ce changement serait expliqué par la réalisation d'à quel point les violences sexuelles sont répandues (Tamba, 2018). Selon un autre article, les mouvements de dénonciations ont également permis à certaines victimes de se sentir mieux ou d'oser dénoncer, grâce au support et à la solidarité apportés (Mendes *et al.*, 2018). Il s'agit de changements importants quant au traitement social des victimes d'agressions sexuelles, ce qui pourrait expliquer les propos des jeunes femmes interrogées, qui ne responsabilisent pas les victimes de violences sexuelles. D'ailleurs, bien qu'elle est la seule des jeunes femmes interrogées à faire explicitement ce lien, l'une des participantes explicite s'être rendu compte des dynamiques de pouvoir dans l'hétérosexualité avec le mouvement de dénonciations #DisSonNom, ce qui rend cette hypothèse plausible.

Cinquièmement, une autre chose qui ressort de l'analyse des résultats est la difficulté à faire respecter leurs limites pour les jeunes femmes interrogées : bien que la majorité dise qu'elles arrivent à le faire maintenant, il s'agit d'une action qui était ardue et qui est, pour plusieurs, toujours un défi. Entre la peur de recevoir une réaction négative et l'idée persistante de devoir conjugal, en passant par la croyance qu'elles n'ont tout simplement pas le droit d'avoir des limites, plusieurs difficultés nuisent à cet aspect de leur agentivité sexuelle. Ce que l'on retrouve dans ces discours, c'est l'idée que la sexualité de leur partenaire, et le plaisir que celle-ci procure, est plus importante que la leur, même si cette idée est généralement remise en question et n'est pas adoptée entièrement par les jeunes femmes interrogées. Un article récent publie des résultats similaires : ces résultats montrent que le plaisir masculin est plus valorisé que le plaisir féminin, que les hommes sont perçus comme ayant droit à un orgasme plus que les femmes et que le rôle des femmes est plutôt de donner du plaisir que d'en recevoir

(Klein et Conley, 2019). De plus, la littérature recensée montre que le comportement sexuel encouragé chez les femmes est de soumission au désir masculin (Dorlin, 2008 ; Jackson, 2015 ; Pheterson, 1996), et que le désir sexuel féminin doit être réduit comparativement au désir sexuel masculin qui est valorisé (Sakaluk *et al.*, 2013). Nos résultats se situent donc en continuité avec cette littérature puisque les jeunes femmes interrogées perçoivent une certaine priorisation des désirs sexuels de leur partenaire sur les leurs.

À ce propos, une participante parlait de son sentiment de malaise face à son désir plus grand que celui de son partenaire, au point où elle se retenait parfois de prendre l'initiative sexuellement de peur d'être jugée négativement. La littérature nous éclaire sur ce point : les femmes sont jugées très sévèrement si elles sont perçues comme ayant trop de désir, puisque les scripts sexuels genrés valorisent la passivité sexuelle chez les femmes pour prioriser le désir sexuel des hommes. En effet, Pheterson parle du concept de stigmatisme de la putain pour expliquer que les femmes sont, justement, stigmatisées si elles démontrent du désir sexuel indépendamment de celui des hommes. C'est également une idée retrouvée chez Bryant et Schofield sous le nom de « Madonna/whore discourse », soit l'idée que les femmes ayant un désir sexuel débordant ou qui prennent l'initiative sexuellement sont perçues comme dangereuses (Bryant et Schofield, 2007). Fetterolf et Sanchez arrivent à la même conclusion dans leurs recherches que l'agentivité sexuelle des hommes et des femmes, montrant que l'agentivité sexuelle est moins valorisée chez les femmes parce qu'elle est associée à plus d'intérêt envers la sexualité et des actions plus assertives, ce qui sont des comportements stigmatisés pour les femmes. Selon ces auteurices, les femmes intègrent ces discours et peuvent réguler leurs propres comportements en fonction de ceux-ci. Ces aspects de l'agentivité sexuelle ne sont donc pas encouragés, mais plutôt stigmatisés, ce qui est un obstacle à l'agentivité sexuelle. C'est bien ce que l'on retrouve chez cette participante, même si elle note une amélioration de cela dans sa relation actuelle.

CONCLUSION

Ce travail de recherche s'inscrit dans un contexte social de contestations des violences sexuelles. Face à l'ampleur des violences sexuelles et des inégalités dans l'hétérosexualité, la compréhension de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes nous apparaît primordiale. L'objectif de cette recherche était donc de permettre à des jeunes femmes de nous partager leurs réflexions sur ce sujet, dans le but d'améliorer notre compréhension de cet enjeu. En analysant leurs discours d'un point de vue résolument féministe, cela permet de comprendre les rapports de pouvoirs à l'œuvre dans le développement de leur sexualité.

Rappelons quelques éléments qui situaient notre recherche selon la littérature recensée. Nous avons situé notre recherche en abordant l'hétérosexualité en tant que système politique de domination des hommes sur les femmes, dans lequel les femmes peuvent tout de même faire des choix sexuels agentifs. Dans ce système, les femmes sont encouragées à avoir des comportements sexuels qui témoignent de leur posture dans cette matrice de domination, soit des comportements de soumission au désir et au plaisir des hommes, alors que les hommes sont encouragés à avoir des comportements de dominants. Ce double standard se reflète sur les expériences subjectives des jeunes, les femmes ayant davantage d'affects négatifs liés à leur sexualité que les hommes. Pour mieux comprendre les complexités de ce système, nous avons exploré le concept d'agentivité sexuelle, subdivisé en différents indicateurs, pour analyser la sexualité des femmes et comment celles-ci en retirent de la satisfaction. Toujours selon la littérature, nous avons recensé les éléments aidants au développement de l'agentivité sexuelle des femmes, comme le fait d'avoir accès à de l'information fiable sur la sexualité, l'influence des pairs et des parents, les expériences positives, la découverte de son

propre plaisir et le détachement des désirs masculins. Nous avons également recensé les éléments nuisant au développement de cette agentivité, comme les discours moralisateurs à propos de la sexualité et l'influence négative des pairs et des parents. Enfin, les impacts des mouvements de dénonciations ont été analysés, montrant que ceux-ci avaient le potentiel d'avoir un impact sur le développement de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes par la modification des discours autour de la sexualité et des rapports de pouvoir s'y jouant.

La problématique et les questions de recherche, qui visent à comprendre leurs perceptions de leur propre sexualité qu'ont les jeunes femmes à travers le concept d'agentivité sexuel, s'inscrivent donc dans un contexte social de dénonciations des violences sexuelles en tant que manifestation d'un système social hiérarchisant les hommes et les femmes. Considérant que l'un des objectifs de ces mouvements de dénonciations est la prise de conscience des violences sexuelles envers les femmes pour que celles-ci cessent, il est pertinent d'interroger les perceptions des jeunes femmes sur l'impact de ces mouvements de dénonciations. De plus, sachant que les iniquités dans la sexualité nuisent à l'agentivité sexuelle mais que la prise de conscience de ces iniquités peut aider à développer cette agentivité, il est pertinent d'interroger les jeunes femmes sur leurs réflexions face au développement de leur agentivité sexuelle.

Nos résultats confirment que l'agentivité sexuelle est importante pour les jeunes femmes, toutes les participantes désirent développer leur agentivité sexuelle. Cependant, ce développement est ambivalent et influencé par de nombreux facteurs. Les résultats analysés nous apprennent que les mouvements de dénonciations font définitivement réfléchir les jeunes femmes interrogées, et que celles-ci perçoivent l'impact de ces mouvements. Nous remarquons l'esprit de solidarité envers les victimes de violences sexuelles dans leurs discours, ainsi que la remise en question du système qui reproduit ces violences. Le développement de leur agentivité sexuelle est considéré par les jeunes femmes comme positif et désiré, et elles discernent bien ce

développement sur plusieurs aspects de leur sexualité. On note l'importance de l'influence du partenaire à la fois sur l'agentivité sexuelle et sur le développement de celle-ci. Du côté des difficultés, nos résultats montrent que les jeunes femmes sont conscientes du risque d'être agressée sexuellement, et qu'elles ont de la difficulté à faire respecter leurs limites. Nos résultats se situent en concordance avec la littérature sur les contraintes présentes dans l'hétérosexualité et le contrôle social de la sexualité des femmes.

Nous devons toutefois faire état de quelques limites de cette recherche. Il aurait été pertinent d'approfondir la question des affects comme indicateurs de certaines postures par rapport à la sexualité, mais nous avons manqué de temps pour faire les analyses nécessaires. Nous notons également que la recherche de l'agentivité sexuelle peut s'inscrire en tant que nouvelle norme sexuelle; cette agentivité devient ainsi une injonction, tout aussi restrictive pour ces jeunes femmes, qui pourrait prioriser l'atteinte de cette norme (ou l'apparence de se conformer à cette norme) à leurs désirs et plaisirs.

Une autre limite principale se situe au niveau de l'échantillon : celui-ci est petit et non représentatif de la population générale, il n'est donc pas possible de généraliser les résultats obtenus. En effet, notre échantillon compte seulement huit participantes et toutes les participantes sont québécoises, aucune n'est immigrante (une seule d'entre elles à un parent immigrant), et elles sont dans la classe moyenne ou moyenne-élevée. Il s'agit donc d'un échantillon relativement homogène et privilégié. Les expériences et les discours d'un échantillon avec des caractéristiques différentes pourraient s'avérer complètement opposés à nos résultats.

Pour des recherches futures, il serait intéressant de vérifier si les impacts des mouvements de dénonciations ont été ressentis de façon semblable chez les femmes plus âgées. Nous avons noté dans les résultats que le #MeToo avait été moins populaire chez nos participantes, et proposons l'hypothèse que ce soit en raison de son utilisation

dans des médias plus traditionnels plutôt que les médias sociaux favorisés par les jeunes. Il est donc possible que des femmes plus âgées aient ressenti davantage l'impact de la vague de dénonciations de #MeToo que celle de #DisSonNom. De plus, les femmes plus âgées ont eu une plus grande période de temps pour développer leur agentivité sexuelle avant qu'elles ne soient en contact avec des mouvements de dénonciations, ce qui pourrait faire varier leur perception de ceux-ci ou l'influence ressentie sur leur agentivité sexuelle. Le fait d'interroger des femmes plus âgées pourrait donc donner lieu à des résultats tout à fait différents.

Nous notons également que dans les discours de nos participantes, il y avait très peu de responsabilisation des victimes de violences sexuelles, ce qui était un élément surprenant puisque la littérature recensée fait état du blâme sur les victimes et de la déresponsabilisation des agresseurs. Nous avons fait l'hypothèse qu'il s'agit d'un changement qui peut être attribuable aux discours féministes et aux mouvements de dénonciations qui ont suscité un virage dans la façon de percevoir les victimes de violences sexuelles. Il serait intéressant de confirmer si c'est ce qu'on retrouve également dans la population générale, ce qui signifierait un changement de paradigme culturel, ou si c'est spécifique à cette tranche d'âge ou à cet échantillon spécifique.

ANNEXE A

AFFICHE APPEL À PARTICIPATION

APPEL À LA PARTICIPATION

#MeToo : Réflexions sur la construction de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes ayant des pratiques hétérosexuelles

#MeToo

Camille Pratt-Dumas, candidate à la maîtrise en sociologie, concentration en études féministes

OBJECTIF DE LA RECHERCHE

Après les mouvements de dénonciations comme #MeToo, nous voulons comprendre **comment les jeunes femmes se sentent dans leur sexualité** : capacité à faire des choix, prise d'initiative, sentiment de contrôle, etc.

CRITÈRES

- Être une femme entre 18 et 22 ans
- Avoir commencé à avoir des relations sexuelles avec un/des homme(s) après octobre 2017
- Être à l'aise de parler de sexualité

NATURE DE LA PARTICIPATION

- Un court questionnaire
- Une entrevue de suivi

PERSONNE À CONTACTER

Pour participer à la recherche ou pour plus d'informations
Écris-moi en privé ou :

Camille Pratt-Dumas camille.pratt.d

514-297-3665
 pratt-dumas.camille@uqam.ca

Me Too

ANNEXE B

GRILLE DE THÈMES

Thème	Catégorie	Sous-thème (indicateur)	Questions
Agentivité sexuelle	Désir	Conscience du désir	<p>Comment tu te sens par rapport à ton désir sexuel? Dans quels contextes tu trouves que c'est plus facile/difficile de le ressentir ou l'exprimer?</p> <p>Est-ce que tu sais ce qui te donne du désir sexuel (excitation)? Est-ce qu'il y a des contextes ou des événements qui t'ont aidé à découvrir cela?</p>
		Sentiment d'avoir droit au désir	
		Définir ses désirs	
	Plaisir	Sentiment d'avoir droit au plaisir	<p>Comment tu te sens par rapport à ton propre plaisir sexuel? Dans quels contextes tu trouves que c'est plus facile/difficile de le ressentir ou l'exprimer?</p>

			Est-ce que tu sais ce qui te donne du plaisir sexuel? Comment tu te sens pour guider ton partenaire là-dedans? Est-ce qu'il y a des contextes ou des événements qui t'ont aidé à découvrir cela?
Limites	Définir ses limites		Est-ce que tu sais que tu peux décider quand, comment, ou et avec qui avoir des relations sexuelles? Est-ce que tu t'es toujours sentie que tu étais celle qui décidait?
	Faire respecter ses limites et son intégrité		Quelles sont tes méthodes pour faire respecter tes limites dans un cadre sexuel?
	Pas juste objet du désir masculin		Est-ce qu'il y a des moments où un/des personnes ont voulu initier un rapport sexuel avec toi, et que tu n'en avais pas envie? Comment as-tu réagi? Est-ce que tu es satisfaite de cette réaction? Aurais-tu voulu faire

			<p>autrement? Quelle serait ta réaction idéale?</p> <p>Comment tu te sens quand tu refuses des avances sexuelles (avec un partenaire occasionnel, avec un partenaire amoureux)?</p> <p>Avec tes partenaires, comment ça se passe quand tu n'as pas envie d'avoir un rapport sexuel ou que tu refuses ses avances?</p> <p>Est-ce que tu déjà eu as des discussions préalables à propos de vos limites avec ton partenaire? Comment ça se passe lorsque tu as ce genre de discussion?</p>
	Décisions	Prise d'initiative	<p>D'habitude, comment ça commence un rapport sexuel pour toi? Qui commence, comment?</p> <p>Si tu as envie de relations sexuelles, comment tu le manifestes d'habitude?</p>
		Sentiment de se savoir responsable de ses décisions	

		Capacité à prendre des décisions	Quand tu as des relations, est-ce que tu as l'impression que c'est toi qui décides ce qui se passe? Que tu peux commencer/arrêter quand tu veux, choisir les actes, etc?
		Contrôle	
Autre		Sentiment de liberté pour exprimer sa sexualité	Quand tu as commencé à avoir des relations sexuelles, est-ce tu agissais différemment? Est-ce qu'il y a d'autres événements significatifs dans ton développement sexuel que tu voudrais me partager?
		Sentiment de confiance pour exprimer sa sexualité	Est-ce que tu as des façons de faire qui sont différentes d'avant?
		Développement	Quels aspects de ton développement dans ta sexualité tu considères positif, et négatifs?
		Expériences	Est-ce qu'il y a eu un ou des événements qui t'ont poussé à changer ta façon de voir les choses? Parfois on apprend à travers des erreurs. Est-ce que tu as déjà fait des erreurs ou pris une décision, qui t'ont permis

			<p>d'apprendre quelque chose sur ta sexualité? Si oui, comment ça s'est passé et qu'est-ce que ça t'a permis d'apprendre?</p>
#MeToo		Premier contact	<p>Est-ce que tu te rappelles la première fois que tu as entendu parler des dénonciations avec le #MeToo? C'était quoi ta réaction sur le coup et ton opinion à propos de cela?</p> <p>Est-ce qu'il y a un article/podcast/émission/etc. sur le sujet qui t'a marqué? Si oui, c'était quoi?</p>
		Réactions des proches	<p>Qu'est-ce que tu penses que les gens autour de toi pensent à propos de #MeToo et du consentement?</p> <p>Est-ce que tu as des personnes avec qui tu en as parlé (famille, ami.es)?</p> <p>Est-ce que tu en as parlé avec ton/tes partenaire/s?</p>

			C'était quoi les discussions, de quoi vous avez parlé, c'était quoi leurs opinions?
		Réflexion personnelle	Et toi, qu'est-ce que tu en penses? C'est quoi ton opinion là-dessus, aujourd'hui? Le fait de voir autant de personnes dénoncer des agressions sexuelles et parler du consentement, à quoi ça t'a fait réfléchir?

ANNEXE C

QUESTIONNAIRE

Si une question te met mal à l'aise ou que tu ne sais pas quoi répondre, tu peux la sauter et passer à la suivante.

Informations

- 1) Pour les questions sur tes expériences, répond en pensant seulement à tes expériences avec des hommes.
- 2) Nom (cette information sera confidentielle)
- 3) Âge
- 4) Orientation sexuelle

#MeToo

- 5) Est-ce que tu te rappelles la première fois que tu as entendu parler des dénonciations avec le #MeToo? C'était quoi ta réaction sur le coup et ton opinion à propos de cela?
- 6) Est-ce qu'il y a un article/podcast/émission/etc. sur le sujet qui t'a marqué? Si oui, c'était quoi?
- 7) Est-ce qu'il y a des personnes avec qui tu en as parlé (famille, ami.es)? 8) Est-ce que tu en as parlé avec ton/tes partenaire/s?

Sexualité

- 9) Est-ce que tu sais que tu peux décider quand, comment, ou et avec qui avoir des relations sexuelles? Est-ce que tu as toujours sentie que tu pouvais décider ce qui se passait dans ta vie sexuelle?

- 1) Est-ce qu'il y a des moments où un/des personnes ont voulu initier un rapport sexuel avec toi, et que tu n'en avais pas envie? Comment as-tu réagi?
- 2) Comment tu te sens quand tu refuses des avances sexuelles (avec un partenaire occasionnel, avec un partenaire amoureux)?
- 3) Est-ce qu'il y a eu un ou des événements qui t'ont poussé à changer ta façon de voir les choses?
- 4) Parfois on apprend à travers des erreurs : est-ce que tu as déjà fait des erreurs ou pris une mauvaise décision, qui t'ont permis d'apprendre quelque chose sur ta sexualité?

Est-ce qu'il y a autre chose que tu voudrais me partager avant l'entrevue? Ça peut être n'importe quoi, une expérience, un malaise, une demande, etc.

Merci d'avoir répondu!

ANNEXE D

GRILLE D'ENTRETIEN

Retour sur le formulaire de consentement pour s'assurer qu'il est bien compris. Si une question te met mal à l'aise ou que tu ne sais pas quoi répondre, tu n'as qu'à me le dire et on va passer à la suivante. À n'importe quel moment, si tu penses à des réponses à des questions déjà répondues, tu peux le dire.

#MeToo

- 1) Quand tu en as parlé avec tes proches (famille, ami.es, partenaire(s)), c'était quoi les discussions, quels étaient leurs opinions?
- 2) Qu'est-ce que tu penses que les gens autour de toi pensent à propos de #MeToo et du consentement?
- 3) Et toi, qu'est-ce que tu en penses? C'est quoi ton opinion là-dessus, aujourd'hui?
- 4) Le fait de voir autant de personnes dénoncer des agressions sexuelles et parler du consentement, à quoi ça t'a fait réfléchir?

Sexualité

- 5) Est-ce que tu sais ce qui te donne du désir sexuel (excitation)?

- a. Est-ce qu'il y a des contextes ou des événements qui t'ont aidé à découvrir cela?
- 6) Comment te sens-tu par rapport à ton désir sexuel?
 - a. Dans quels contextes tu trouves que c'est plus facile/difficile de le ressentir ou l'exprimer?
- 7) Comment te sens par rapport à ton propre plaisir sexuel?
 - a. Dans quels contextes tu trouves que c'est plus facile/difficile de le ressentir ou l'exprimer?
- 8) Est-ce que tu sais ce qui te donne du plaisir sexuel?
 - a. Comment tu te sens pour guider ton partenaire là-dedans?
 - b. Est-ce qu'il y a des contextes ou des événements qui t'ont aidé à découvrir cela?
- 9) D'habitude, comment ça commence un rapport sexuel pour toi? Qui commence, comment?
- 10) Si tu as envie de relations sexuelles, comment tu le manifestes d'habitude?
- 11) Suivi de la question du questionnaire « Est-ce qu'il y a des moments où un/des personnes ont voulu initier un rapport sexuel avec toi, et que tu n'en avais pas envie? Comment as-tu réagi? » :
 - a. Est-ce que tu es satisfaite de cette réaction, ou aurais-tu voulu faire autrement? Quelle serait ta réaction idéale?
- 12) Avec tes partenaires, comment ça se passe quand tu n'as pas envie d'avoir un rapport sexuel ou que tu refuses ses avances?
- 13) Quelles sont tes méthodes pour faire respecter tes limites dans un cadre sexuel?
- 14) Est-ce que tu déjà eu as des discussions préalables à propos de vos limites avec ton partenaire?
 - a. Comment ça se passe lorsque tu as ce genre de discussion?

- 15) Quand tu as des relations, est-ce que tu as l'impression que c'est toi qui décides ce qui se passe? Que tu peux commencer/arrêter quand tu veux, choisir les actes, etc?
- 16) Suivi de la question du questionnaire « Parfois on apprend à travers des erreurs : est-ce que tu as déjà fait des erreurs ou pris une mauvaise décision, qui t'ont permis d'apprendre quelque chose sur ta sexualité? » :
- a. Si oui, comment ça s'est passé et qu'est-ce que ça t'a permis d'apprendre?
- 17) Quand tu as commencé à avoir des relations sexuelles, est-ce que tu agissais différemment?
- 18) Est-ce qu'il y a d'autres événements significatifs dans ton développement sexuel que tu voudrais me partager?
- 19) Quels aspects de ton développement dans ta sexualité considères-tu comme positifs, et négatifs?

ANNEXE E

GRILLE DE CODAGE

Concept	Thème	Indicateur (sous-thème)	Extraits du corpus
Agentivité sexuelle (Lang, 2011)	Désir	Conscience du désir Sentiment d'avoir droit au désir Définir ses désirs	
	Plaisir	Sentiment d'avoir droit au plaisir Savoir ce qui donne du plaisir	
	Limites	Définir ses limites Faire respecter ses limites et son intégrité Pas juste objet du désir masculin	
	Décisions	Prise d'initiative Sentiment de se savoir responsable de ses décisions Capacité à prendre des décisions	
	Affects	Sentiment de liberté/gêne pour exprimer sa sexualité Sentiment de confiance/méfiance pour exprimer sa sexualité Chance	
	Développement		
	#MeToo	Premier contact Réactions des proches Réflexion personnelle	

ANNEXE F

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT



FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Titre du projet de recherche

Après #MeToo : Réflexions sur la construction de l'agentivité sexuelle des jeunes femmes ayant des relations sexuelles avec des hommes.

Étudiante-chercheuse

Camille Pratt-Dumas, étudiante à la maîtrise en sociologie concentration en études féministes. Joignable par courriel pratt-dumas.camille@uqam.ca ou par téléphone 514-297-3685

Direction de recherche

Chiara Piazzesi, professeure au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Joignable par courriel piazzesi.chiara@uqam.ca ou par téléphone 514-987-3000 poste 5825.

Préambule

Nous vous demandons de participer à un projet de recherche qui implique de répondre à un questionnaire et de faire une entrevue par la suite. Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent.

Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.

Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.

Description du projet et de ses objectifs

Ce projet de recherche se déroule dans le cadre d'une maîtrise en sociologie, d'une durée approximative de deux ans. L'objectif de ce projet est de comprendre comment se développe l'agentivité sexuelle des jeunes femmes qui font leur entrée dans la sexualité avec des partenaires masculins après les mouvements de dénonciations publics tel que #MeToo. En d'autres mots, j'aimerais comprendre comment les jeunes femmes vont comprendre le mouvement de dénonciations, s'interroger sur cela, et ce qu'elles en retirent dans leurs pratiques. Pour cela, environ une dizaine de femmes de 18 à 22 ans, qui ont commencé à avoir des relations hétérosexuelles après octobre 2017, seront interrogées pour comprendre leurs réflexions par rapport à leur propre sexualité. Des questions seront posées à la fois sur les réactions face à #MeToo, mais également à propos de la perception de votre vie sexuelle et de vos propres pratiques sexuelles. Les questions sur votre sexualité porteront sur des indicateurs de l'agentivité sexuelle : désirs, plaisirs, limites, prise de décision, sentiments, et l'évolution au fil des années.

Nature et durée de votre participation

Il y a deux étapes à votre participation à cette recherche.

La première étape est un court questionnaire : vous pouvez répondre aux questions par écrit, ou en vous enregistrant (audio ou vidéo), c'est comme vous préférez.

Ensuite, la deuxième étape est une entrevue en présentiel d'environ une heure, à l'endroit de votre choix (ça peut être dans un bureau privé à l'UQAM). Durant l'entrevue, les sujets abordés dans le questionnaire vont être questionnés plus en profondeur, pour s'assurer de bien comprendre votre réalité et votre vécu. L'entrevue sera enregistrée (audio seulement).

Plusieurs questions, à la fois dans le questionnaire et dans l'entrevue, seront posées à propos de votre vie sexuelle.

Avantages liés à la participation

L'avantage principal de votre participation est de pouvoir faire avancer les connaissances scientifiques dans le domaine. L'autre avantage est la possibilité d'avoir un espace sécuritaire et bienveillant pour s'exprimer et discuter sur votre sexualité sans se sentir jugé.

Risques liés à la participation

Comme il s'agit d'un sujet sensible et plutôt tabou dans beaucoup de milieux, il est possible que certaines questions vous rendent mal à l'aise : il est toujours possible de ne pas répondre à une ou plusieurs questions, ou même de retirer votre participation à tout moment. Il est également possible que certaines questions fassent ressortir des souvenirs désagréables ou traumatiques, et que vous ressentiez du stress, de la tristesse ou de l'anxiété. Si cela se produit et que vous avez besoin de soutien, que ce soit pendant ou après la recherche, n'hésitez pas à contacter la chercheuse principale : celle-ci pourra vous diriger vers une ressource appropriée.

Une liste d'organismes ressources vous sera remise avec ce formulaire, n'hésitez pas à leur faire appel si vous en ressentez le besoin.

Confidentialité

Les données de recherche pourront être publiées ou faire l'objet de discussions scientifiques.

Toutes les informations permettant de vous identifier (par exemple votre nom) seront anonymisées après la collecte de données, de sorte qu'on ne puisse pas vous reconnaître en analysant les données. Vos données personnelles ne seront connues que de la chercheuse, et ne seront jamais dévoilées.

L'audio des entrevues sera enregistré. Les enregistrements audio des entrevues, ainsi que les enregistrements vidéo ou audio du questionnaire (si vous choisissez de le faire par vidéo ou audio), seront retranscrits à l'écrit. Une fois la retranscription faite, tous les enregistrements seront détruits. Aucun vidéo ou audio ne sera conservé. Les entrevues transcrites seront numérotées et seule la chercheuse principale aura la liste des participants et du numéro qui leur aura été attribué.

Les données papier (comme ce formulaire de consentement) seront conservées dans un classeur barré à clé. La seule personne ayant accès à ces données sera la chercheuse principale.

Les données numériques (une fois codées pour empêcher l'identification des participantes) seront conservées sur l'ordinateur de la chercheuse principale, qui est protégé par mot de passe. L'accès à ces fichiers numériques sera également protégé par mot de passe. Les seules personnes ayant accès à ces données numériques codées seront la chercheuse principale et sa direction de recherche.

Les données recueillies seront conservées pendant les 5 ans suivant la publication du dernier article scientifique basé sur cette étude, puis détruites. Les données papier seront déchetées, et les données numériques seront supprimées en utilisant un logiciel de suppression.

Participation volontaire et retrait

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser Camille Pratt-Dumas verbalement ou par courriel; toutes les données vous concernant seront détruites.

Indemnité compensatoire

Les frais de déplacement vous seront remboursés.

Des questions sur le projet?

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation, vous pouvez communiquer avec les responsables du projet: Camille Pratt-Dumas, par courriel pratt-dumas.camille@uqam.ca ou par téléphone 514-297-3686. Si vous désirez communiquer avec la direction de maîtrise de ce projet, vous pouvez rejoindre Chiara Piazzesi par courriel piazzesi.chiara@uqam.ca ou par téléphone (514) 967-3000 poste 5825.

Des questions sur vos droits? Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la coordination du CERPE: cerpe.fsh@uqam.ca

Remerciements

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à vous en remercier

Consentement

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

Prénom Nom

Signature

Date

Engagement de la chercheuse

Je, soussignée certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire; (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom Nom

Signature

Date

Liste de ressources

Je vous encourage fortement à faire appel à l'une de ces ressources si vous en ressentez le besoin. Vous pouvez également me contacter pour que je vous dirige vers une ressource appropriée.

Lignes d'écoute (général)

Tel-Jeunes : 1 800 263-2266 – Textos : 514 600-1002
Tel-Aide : 514 935-1101

Aide pour des problématiques de violence sexuelle

Regroupement Québécois des CALACS : 514-529-5252
CALACS de l'Ouest de l'Île : 514 684-2198; info@calacsdelouest.ca
Centre pour les victimes d'agression sexuelle de Montréal (CVASM): 514 934-4504; info@cvasm.ca
Centre Marie-Vincent : 514 285-0505; reception@ceasmv.ca
Trêve pour Elles : 514 251-0323
Mouvement contre le viol et l'inceste: 514 278-9383; mcvi@contreleviol.org

Aide psychologique (thérapie à prix réduit)

Centre Saint-Pierre : 514 524-3561
Centre de psychothérapie de l'UQAM : 514 987-0253
Centre de psychothérapie de l'Université Concordia : 514 848-2424, poste 7550

BIBLIOGRAPHIE

- Alarie, V. (2019). Pour en finir avec le devoir conjugal. *VÉRO*.
<https://veroniquecloutier.com/psycho/pour-en-finir-avec-le-devoir-conjugal>
- Allen, K. R., Husser, E. K., Stone, D. J. et Jordal, C. E. (2008). Agency and Error in Young Adult's Stories of Sexual Decision Making. *Family Relations*, 57, 517-529. <https://doi.org/10.1111/j.1741-3729.2008.00519.x>
- Andro, A., Bachmann, L., Bajos, N. et Hamel, C. (2010). La sexualité des femmes: le plaisir contraint. *Nouvelles Questions Féministes*, 29(3), 4-13.
- Averett, P., Benson, M. et Vaillancourt, K. (2008). Young women's struggle for sexual agency: the role of parental messages. *Journal of Gender Studies*, 17(4), 331-344.
- Bay-Cheng, L. Y. (2015). The agency line: a neoliberal metric for appraising young women's sexuality. *Sex Roles*, this issue. doi:10.1007/s11199-015-0452-6.
- Blais, M., Fernet, M. et Hébert, M. (2017). *Le développement sexuel et psychosocial de l'enfant et de l'adolescent*. De Boeck Supérieur.
- Blais, M., Raymond, S., Manseau, H. et Otis, J. (2009). La sexualité des jeunes Québécois et Canadiens. Regard critique sur le concept d'« hypersexualisation ». *Globe*, 12(2), 23-46.
<https://doi.org/10.7202/1000705ar>
- Boily-Audet, F.-A. (2016). Blâmer la victime: une pratique aussi dangereuse que pernicieuse. *HuffPost* (Sherbrooke).
https://www.huffpost.com/archive/qc/entry/blamer-la-victime-pratique-dangereuse_b_11696316
- Bouchard, L. M., Laforest, J. et Maurice, P. (2018). *Rapport québécois sur la violence et la santé* (978-2-550-81130-5). Institut national de santé publique du Québec.
<https://www.inspq.qc.ca/en/node/9573>
- Bozon, M. (1999). Les significations sociales des actes sexuels. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 3-23. <https://doi.org/10.3406/arss.1999.3288>

- Bozon, M. (2005). *Sociologie de la sexualité*. Armand Colin.
- Bozon, M. et Giami, A. (1999). Présentation de l'article de John Gagnon. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 68-72.
- Bryant, J. et Schofield, T. (2007). Feminine Sexual Subjectivities: Bodies, Agency and Life History. *Sexualities*, 10(3), 321-340.
<https://doi.org/10.1177/1363460707078321>
- Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte.
- Caron, A., Dupriez, F. et Roy, M.-A. (1981). La Vierge-mère: modèle de la femme chrétienne. *Sciences religieuses*, 10(4), 399-419.
- Caron, C. (2009). *Vues, mais non entendues : Les adolescentes québécoises francophones et l'hypersexualisation de la mode et des médias* [Université Concordia].
- Caron, C. (2014). *Les adolescentes québécoises et l'hypersexualisation : Vues, mais non entendues*. Presses de l'Université Laval.
- CEFRIO. (2017a). *NETendances 2016 - Portrait numérique des foyers québécois (1)*. CEFRIO.
- CEFRIO. (2017b). *Netendances 2017 - Internet pour s'informer et communiquer*. CEFRIO. <https://transformation-numerique.ulaval.ca/wp-content/uploads/2020/09/netendances-2017-internet-pour-sinformer-et-communiquer.pdf>
- CEFRIO. (2018). *NETendances 2018 - L'usage des médias sociaux au Québec en 2018*. CEFRIO. <https://transformation-numerique.ulaval.ca/wp-content/uploads/2020/09/netendances-2018-usage-medias-sociaux.pdf>
- Cotter, A. et Savage, L. (2019). *Gender-based violence and unwanted sexual behaviour in Canada, 2018: Initial findings from the Survey of Safety in Public and Private Spaces (85-002-X ISSN 1209-6393)*. Statistique Canada.
- Cousineau, A. (2021). *Les représentations des violences sexuelles contre les femmes dans les téléseries à grand public au Québec* [Mémoire, Université du Québec à Montréal].

- Couture, M. (2020). Les fantômes du devoir conjugal. *Châtelaine*. <https://fr.chatelaine.com/opinions/les-fantomes-du-devoir-conjugal-un-texte-de-melanie-couture/>
- De Graaf, H., Vanwesenbeeck, I., Woertman, L. et Meeus, W. (2011). Parenting and adolescents' sexual development in Western societies: A literature review. *European Psychologist*, 16(1), 21-31. <https://psycnet.apa.org/doi/10.1027/1016-9040/a000031>
- Derobertmeasure, A. (2020). *Tutoriel Nvivo - L'approche mixte*. https://www.youtube.com/watch?v=vr-0gxO6O4g&list=PL1q7dpy1LZwWK_dBY0FJcTyy7nUQGdY_l&index=10
- DisSonNom (s.d.). *DisSonNom*. <https://www.dissonnom.ca>
- Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre et sexualité*. PUF.
- Egan, D. et Hawkes, G. (2009). The Problem with Protection: Or, Why we Need to Move Towards Recognition and the Sexual Agency of Children. *Gender et Sexuality Studies*, 23(3), 389-400.
- Eichler, M. (2016). Divorce au Canada. Dans *L'Encyclopédie Canadienne*. Récupéré le 10 mars 2021 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/divorce-in-canada>
- Falquet, J. (2009). Rompre le tabou de l'hétérosexualité, en finir avec la différence des sexes: les apports du lesbianisme comme mouvement social et théorie politique. *Genre, sexualité et société*, (1). <https://doi.org/10.4000/gss.705>
- Frederick, D. A., John, H. K. St., Garcia, J. R. et Lloyd, E. A. (2018). Differences in Orgasm Frequency Among Gay, Lesbian, Bisexual, and Heterosexual Men and Women in a U.S. National Sample. *Archives of Sexual Behavior*, 47(1), 273-288. <https://doi.org/10.1007/s10508-017-0939-z>
- Freischlag, J. A. et Faria, P. (2018). It Is Time for Women (and Men) to Be Brave A Consequence of the #MeToo Movement. *Journal of the American Medical Association*, 319(17), 1761-1762.
- Gagnon, J. H. (1999). Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 73-79. <https://doi.org/10.3406/arss.1999.3515>

- Gagnon, J. H. et Simon, W. (2005). *Sexual conduct: the social sources of human sexuality* (2nd ed). AldineTransaction.
- Gill, R. (2008). Culture and subjectivity in neoliberal and postfeminist times. *Subjectivity*, 25, 432–445.
- Gill, R. et Orgad, S. (2018). The shifting terrain of sex and power: From the « sexualization of culture » to #MeToo. *Sexualities*, 21(8), 1313-1324. <https://doi.org/10.1177/1363460718794647>
- Gilmartin, S. K. (2006). Changes in College Women’s Attitudes Toward Sexual Intimacy. *Journal of Research on Adolescence*, 16(3), 429-454. <https://doi.org/10.1111/j.1532-7795.2006.00501.x>
- Gioia, D. A., Corley, K. G. et Hamilton, A. L. (2012). Seeking Qualitative Rigor in Inductive Research: Notes on the Gioia Methodology. *Organizational Research Methods*, 16(1), 15-31.
- Girard, J. (2020, 8 juillet). Une nouvelle vague de dénonciations déferle sur le Québec. *Radio-Canada*, section Société. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1718318/safia-nolin-maripier-morin-denonciation-harcelement-sexuel-instagram>
- Guest, G., Bunce, A. et Johnson, L. (2006). How Many Interviews are Enough? An Experiment with Data Saturation and Variability. *Field Methods*, 18(1), 59-82.
- Guillaumin, C. (1978). Pratique du pouvoir et idée de nature (2) Le Discours de la Nature. *Questions féministes*, (3), 5-28. <http://www.jstor.org/stable/40619120>.
- Hayes, R., Lorenz, K. et Bell, K. (2013). Victim Blaming Others: Rape Myth Acceptance and the Just World Belief. *Feminist Criminology*, 8(3), 202-220. <https://doi.org/doi:10.1177/1557085113484788>
- Holland, J., Ramazanoglu, C., Sharpe, S. et Thomson, R. (2000). Deconstructing virginity - young people’s accounts of first sex. *Sexual and Relationship Therapy*, 15(3), 221-232.
- Horvath, M. et Brown, J. (2013). *Rape: Challenging Contemporary Thinking*. Routledge.
- Jackson, S. (1996). Récents débats sur l’hétérosexualité: une approche féministe matérialiste. *Nouvelles Questions Féministes*, 17(3), 5-26. <https://www.jstor.org/stable/40619637>

- Jackson, S. (2015). Genre, sexualité et hétérosexualité : la complexité (et les limites) de l'hétéronormativité. *Nouvelles Questions Féministes*, 34(2), 64. <https://doi.org/10.3917/nqf.342.0064>
- Jaffe, S. (2018). The Collective Power of #MeToo. *Dissent*, 65(2), 80-87. <https://doi.org/10.1353/dss.2018.0031>
- Jaspard, M. (2005). *Sociologie des comportements sexuels*. La Découverte.
- Klein, V. et Conley, T. (2019). The Role of Gendered Entitlement in Understanding Inequality in the Bedroom. *Social Psychological and Personality Science*.
- Lang, M.-E. (2011). L'« agentivité sexuelle » des adolescentes et des jeunes femmes: une définition. *Recherches féministes*, 24(2), 189-209. <https://doi.org/10.7202/1007759ar>
- Lang, M.-E. (2019). Santé sexuelle et usage du Web: que cherchent à savoir les jeunes femmes sur Internet? *Canadian Journal of Communication*, 44(3), 419-437. <https://doi.org/10.22230/cjc.2019v44n3a2974>
- Legouge, P. (2012). La sexualité, un produit social et un objet sociologique. *Raison présente*, 183(1), 13-21. <https://doi.org/10.3406/raipr.2012.4406>
- Lesseps, E. (1980). Hétérosexualité et féminisme. *Questions féministes*, 7, 55-69.
- Mayer, S. (2018). *Regards féministes sur l'hétérosexualité contemporaine occidentale: Essai sur le dispositif hétérosexuel et ses limites pour l'égalité et la liberté des femmes* [Université Laval].
- Mendes, K., Ringrose, J. et Keller, J. (2018). #MeToo and the promise and pitfalls of challenging rape culture through digital feminist activism. *European Journal of Women's Studies*, 25(2), 236-246. <https://doi.org/10.1177/1350506818765318>
- Monaco, A. (2020). *A Movement or a Moment?: The Impact of #MeToo Among College Students* [Ohio University].
- Mukamurera, J., Lacourse, F. et Couturier, Y. (2006). Des avancées en analyse qualitative: pour une transparence et une systématisation des pratiques. *Recherches Qualitatives*, 26(1), 110-138. [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26\(1\)/mukamurera_al_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/edition_reguliere/numero26(1)/mukamurera_al_ch.pdf)
- Murat, L. (2018). *Une révolution sexuelle? Réflexions sur l'après-Weinstein*. Stock.

- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). Chapitre 11 - L'analyse thématique. Dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (p. 231-314). Armand Colin. <https://www.cairn.info/l-analyse-qualitative-en-sciences-humaines--9782200249045-page-231.htm>
- Paquette-Comeau, M-J. (2021, 8 avril). Des centaines de noms disparaissent de la liste de dénonciations « Dis son nom ». *Radio-Canada*, section Société. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1783298/dis-son-nom-denonciations-violences-inconduites-sexuelles-agressions-miller-dufresne-lemire-liste>
- Peterson, J. et Hyde, J. S. (2011). Gender differences in sexual attitudes and behaviors: a review of meta-analytic results and large datasets. *The Journal of Sex Research*, 48(2), 149-265.
- Peterson, Z. D. (2010). What Is Sexual Empowerment? A Multidimensional and Process-Oriented Approach to Adolescent Girls' Sexual Empowerment. *Sex Roles*, 62, 307-313. <https://doi.org/DOI 10.1007/s11199-009-9725-2>
- Pflum, M. (2018, 15 octobre). A year ago, Alyssa Milano started a conversation about #MeToo. These women replied. *NBC news*. <https://www.nbcnews.com/news/us-news/year-ago-alyssa-milano-started-conversation-about-metoo-these-women-n920246>
- Pheterson, G. (1996). *The prostitution prism*. Amsterdam University Press.
- Pineda, A. et Lepage, G. (2020, 11 septembre). Dénonciations anonymes: une membre de la page «Dis son nom» dévoile son identité. *Le Devoir*, section Société. <https://www.ledevoir.com/societe/585670/denonciations-anonymes-denonciations-anonymes-la-page-dis-son-nom-visee-par-une-poursuite#:~:text=Une%20administratrice%20de%20la%20page,depuis%20jeudi%20par%20une%20poursuite.>
- QSR International Pty Ltd. (2020). *NVivo* (version version mars 2020). <https://www.qsrinternational.com/nvivo-qualitative-data-analysis-software/home>
- Rich, A. (1981). La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne. *Nouvelles Questions Féministes*, 1, 15-43.
- Richard, V. M. et Lahman, M. K. E. (2015). Photo-elicitation: reflexivity on method, analysis and graphic portraits. *International Journal of Research & Method in Education*, 38(1), 3-22. <https://doi.org/DOI: 10.1080/1743727X.2013.843073>

- Rotenberg, C. et Cotter, A. (2018). Police-reported sexual assaults in Canada before and after #MeToo, 2016 and 2017. *Juristat*, (85-002-X).
- Roy, M. (2017, 19 octobre). 3 agressions sexuelles déclarées sur 1 000 se soldent par une condamnation. Pourquoi? *L'Actualité*, section Société. <https://lactualite.com/societe/3-agressions-sexuelles-declarees-sur-1-000-se-soldent-par-une-condamnation-pourquoi/>
- Rubin, G. (2010). *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*. EPEL.
- Sakaluk, J., Todd, L., Milhausen, R., Lachowsky, N. et Undergraduate Research Group in Sexuality (URGiS). (2013). Dominant Heterosexual Sexual Scripts in Emerging Adulthood: Conceptualization and Measurement. *Journal of Sex Research*, 51(5), 516-531.
- Salmona, M. (2019). *Les Français et les représentations sur le viol et les violences sexuelles*. Ipsos. <https://www.ipsos.com/fr-fr/lesfrancais-et-les-representations-sur-le-viol-et-les-violences-sexuelles>
- Savoie-Zajc, L. (2007). Comment peut-on construire un échantillonnage scientifiquement valide? *Recherches Qualitatives, Hors Série 5*, 99-111.
- Savoie-Zajc, L. (2010). L'entretien semi-dirigé. Dans *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données* (5e édition, p. 337-360). Presses de l'Université du Québec.
- Sikka, T. (2021). What to do about #MeToo? Consent, autonomy, and restorative justice: A case study. *Sexuality, Gender & Policy*, 4(1), 24-37. <https://doi.org/DOI: 10.1002/sgp2.12027>
- Sinha, M. (2013). Mesure de la violence faite aux femmes : tendances statistiques. *Juristat*, (85-002-X).
- Smette, I., Stefansen, K. et Mossige, S. (2009). Responsible Victims? Young People's Understandings of Agency and Responsibility in Sexual Situations Involving Underage Girls. *Young: Nordic Journal of Youth Research*, 17(4), 351-375. <https://doi.org/DOI: 10.1177/110330880901700402>
- Stockdale, M. S., Bell, M. P., Crosby, F. et Berdahl, J. (2019). From me too to what now: advancing scholarship on sex harassment issue 1: a persistent problem. *Equality, Diversity and Inclusion*, 39(1), 1-4. <https://doi.org/10.1108/EDI-02-2020-296>

- Tabet, P. (2004). *La grande arnaque: Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. L'Harmattan.
- Tabet, P. (2010). La grande arnaque l'expropriation de la sexualité des femmes. Dans A. Bidet-Mordrel, *Les rapports sociaux de sexe* (p. 104-122). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.colle.2010.01.0104>
- Tambe, A. (2018). Reckoning with the Silences of #MeToo. *Feminist Studies*, 44(1), 197-203. <https://doi.org/10.15767/feministstudies.44.1.0197>
- Tolman, D. L. (2002). *Dilemmas of desire: Teenage girls and sexuality*. Cambridge: Harvard University Press.
- Tolman, D.L., Anderson, S.M. & Belmonte, K. (2015). Mobilizing Metaphor: Considering Complexities, Contradictions, and Contexts in Adolescent Girls' and Young Women's Sexual Agency. *Sex Roles*, 73, 298-310. <https://doi.org/10.1007/s11199-015-0510-0>
- Tremblay, S. (2017, 15 février). « #OnVousCroît »: le RQCALACS s'explique. *Le Soleil* (Montréal), section Point de vue. <https://www.lesoleil.com/opinions/point-de-vue/onvouscroit-le-rqcalacs-sexplique-5d8d8e26898211fdb5e74bf8b93f779b>
- Une administratrice de la page de dénonciations «Dis Son Nom» restera anonyme. (2020, 25 septembre). *Radio-Canada*, section Justice et faits divers. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1736600/dis-son-nom-poursuite-liste-agresseurs-presumes-vague-denonciations?depuisRecherche=true>
- Valenti, J. (2009). *The Purity Myth: How America's Obsession with Virginity is Hurting Young Women*. Seal Press.
- Van de Bongardt, D., Reitz, E., Sandfort, T. et Dekovic, M. (2015). A meta analysis of the relations between three types of peer norms and adolescent sexual behavior. *Personality and Social Psychology Review*, 19(3), 203-234. <https://doi.org/10.1177/1088868314544223>
- Vance, C. (1984). Pleasure and Danger: Toward a Politics of Sexuality. Dans *Pleasure and Danger: Toward a Politics of Sexuality* (p. 1-28). Routledge & Kegan Paul.
- Wade, L. (2020). In pursuit of the potential of sexual field theory: A research agenda. *Sexualities*, 25(3), 284-300.
- Wittig, M. (1980). La pensée straight. *Questions féministes*, 7, 45-53. <https://www.jstor.org/stable/40619186>

